

**LA SYMBOLIQUE DE LA POSTCOLONIE : LA VUE CANADIO-VIETNAMIENNE
DANS *LA GRANDE MÊLÉE* DE MICHEL TREMBLAY ET *MÃN* DE KIM THÚY ET LA
VUE AFRO-AFRICAINE DANS *LE BOURREAU* DE SÉVERIN CÉCILE ABEGA ET
BALBALA D'ABDOURAHMAN A. WABERI (THE POSCOLONIAL SYMBOLIC : THE
CANADIO-VIETNAMESE VIEW IN *LA GRANDE MÊLÉE* BY MICHEL TREMBLAY
AND *MÃN* BY KIM THÚY AND THE AFRO-AFRICAN VIEW IN *LE BOURREAU* BY
SÉVERIN CÉCILE ABEGA AND *BALBALA* BY ABDOURAHMAN A. WABERI)**



Vietnam



Afrique

by

KAYEMBE AUGUSTIN BAMUPALE

submitted in accordance with the requirements
for the degree of

MASTER OF ARTS

In the subject

FRENCH

At the

UNIVERSITY OF SOUTH AFRICA

SUPERVISOR : PROF A MUKENGE

OCTOBER 2018

DECLARATION

Name : MR K A BAMUPALE

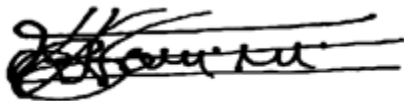
Student number : 61284890

Degree : MA in French

Exact wording of the title of the dissertation as appearing on the copies submitted for examination :

« La symbolique de la postcolonie : la vue canadio-vietnamienne dans *La grande mêlée* de Michel Tremblay et *Mãn* de Kim Thúy et la vue afro-africaine dans *Le bourreau* de Séverin Cécile Abega et *Balbala* d'Abdourahman A. Waberi (The postcolonial symbolic : the canadio-vietnamese view in *La grande mêlée* by Michel Tremblay and *Mãn* by Kim Thúy and the afro-african view in *Le bourreau* by Séverin Cécile Abega and *Balbala* by Abdourahman A. Waberi) ».

I declare that the above dissertation is my own work and that all the sources that I have used or quoted have indicated and acknowledged by means of complete references.



SIGNATURE

31 October 2018

DATE

RÉSUMÉ

Cette recherche transparaît dans « la postcolonie » (Achille Mbembe, 2001) ; une situation d'ordre impérial qui se vit dans les pays ravagés par l'ancienne colonisation, et qui gardent son héritage et portent ses traces. Voici les romans de notre étude : *Balbala* (2002) d'Abdourahman A. Waberi, *Le bourreau* (2004) de Séverin Cécile Abega, *La grande mêlée* (2011) de Michel Tremblay et *Mãn* (2013) de Kim Thúy. En effet, nous comparons et voulons savoir pourquoi et comment l'Afrique, le Canada et le Vietnam enfilent la postcolonie auréolée par le néo-colonialisme.

Abordant cette problématique, tous les romans à l'étude convergent pour dire que les colonisateurs ont réussi à réifier les soleils des indépendances et de décolonisation en soleils assassins, les piments vicieux en fleurs inoffensives afin de ne pas contredire le sens des fibres coloniales et transférer la colonisation à la postcolonie. Dès lors, le combat reste donc perpétuel entre l'ombre postcoloniale et la lumière anti-postcoloniale.

ABSTRACT

This research transfigures in the field of “ postcolony ” (Achille Mbembe, 2001) ; an imperial situation that occurs in countries that were once destroyed by the ancient colonization and that keep its traces and bear its heritage. The novels of our study are as follows : *Balbala* (2002) by Abdourahman A. Waberi, *Le bourreau* (2004) by Séverin Cécile Abega, *La grande mêlée* (2011) by Michel Tremblay and *Mãn* (2013) by Kim Thúy. Indeed, we compare and would like to know why and how Africa, Canada and Vietnam may have a postcolony haloed by neo-colonialism.

In addressing this issue, all the novels of our study converge to say that Colonizers succeeded to turn the suns of independence and decolonization into murderous suns, the vicious peppers into harmless flowers so as not to oppose the direction of the colonial fibres and transfer colonization to postcolony. Therefore, the fight remains perpetual between the postcolonial darkness and the anti-postcolonial light.

ÉPIGRAPHE

« Rien ne sert de souffler dans la trompette bouchée de la vie quand elle ne vous sourit pas un seul instant » (Abdourahman A. Waberi 2002, 65).

SOMMAIRE

Déclaration.....	p. 2
Résumé.....	p. 3
Abstract.....	p. 4
Épigraphe.....	p. 5
Sommaire.....	p. 6
Dédicace.....	p. 8
Remerciements.....	p. 9
Sigles.....	p. 10

INTRODUCTION GÉNÉRALE

1. Contexte de la recherche.....	p. 11
2. Conceptualisation postcoloniale.....	p. 20
3. Cadre méthodologique de la recherche.....	p. 24
4. Structure de la recherche.....	p. 25

CHAPITRE I : LES ENJEUX ÉTYMOLOGIQUES DE LA POSTCOLONIE

1. La postcolonie : une reprise de la tornade ravageuse du contexte colonialiste.....p. 29
2. La postcolonie : une réintégration du passé dans le présent.....p. 43

CHAPITRE II : LA POSTCOLONIE : UN REVERS DE LA MÉDAILLE

1. Le dilemme de l'indépendance.....p. 60
2. La décolonisation : un combat perpétuel de l'ombre et de la lumière.....p. 72

CHAPITRE III : LA DYNAMIQUE ENDOGÈNE DE LA POSTCOLONIE

1. Du bonheur de l'indépendance au malheur postcolonial.....p. 87
2. Le gouvernement local assis dans le fauteuil colonial.....p. 100

CHAPITRE IV : LES RAMIFICATIONS DE LA POSTCOLONIE

1. La ramification politique.....p. 117
2. La ramification économique-sécuritaire.....p. 130

CONCLUSION GÉNÉRALE.....p. 147

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....p. 157

DÉDICACE

À ma dulcinée épouse : Odette Mutatshi wa Badibanga ;
 À mes généreux fils et filles : Berianne Ntumba, Don Tshibala, Priscille Kapinga, Divine Kayaya, Excellent Ilunga et Génie Mputu ;
 À ma défunte mère : Kayaya Bakamanabu Marie ;
 À mon noble père : Mulami Kayembe Valentin ;
 Au défunt honorable Mukenge-Nsumpi-Shabantu ainsi que toute sa famille ;
 À ma très tendre belle-mère : Victorine Kapinga-Manatshinji ;
 À la famille Théodore et Bénie Tshikote Mukishi ;
 À la famille Mukeba Daniel ;
 À la famille Miaka Oscar ;
 À la famille Kolela Isaac ;
 À la famille Ndambi Léon et Bankosa Alphonsine ;
 À la famille Mamba Pathy et Kanku Michelline ;
 À la famille Ndaye Roger ;
 À toutes ces familles qui font la fierté de « Bamu Family » : Tshinkunku Oscar, Kapuku Jonas, Kapuku Joël, Costa Mpokama, Enock Kombozi, Tchan Ossombo, Ado Muambuyi ;
 À la famille Kanku Blaise ;
 À tous les Congolais, Africains, Canadiens et Vietnamiens ;
 À tous les martyrs et/ou victimes de la colonisation et de la post-colonisation ;
 À tous les militants anti-néocolonialistes, anti-recolonialistes et anti-postcolonialistes ;
 Je dédie cette modeste thèse. Que ce travail soit une référence d'émulation et de dur labeur pour vous tous.

Augustin BAMUPALE MUJINGILA KUTANGIDIKU WA KAYEMBE
Technicien en Développement Rural et Licencié en Français

REMERCIEMENTS

À Éloim-Dieu, pour le souffle de vie, la santé, la longévité, la miséricorde, la bonté, la protection, l'intelligence et la sagesse ;

Au Professeur Arthur MUKENGE, pour sa disponibilité, ses connaissances solides et ses expériences très riches ; il a pu diriger, lire et relire, corriger et recorriger la présente thèse en dépit de ses très nobles occupations. Généreusement, il n'a jamais cessé de nous prodiguer des conseils et nous encourager. Sans cela, le présent travail n'aurait jamais vu jour ;

Au Docteur Desiré KAZADI WA KABWE-SEGATTI, pour ses riches conseils et sa générosité ;

À toute la grande famille de l'Église Cité Bethel en Afrique du Sud ;

Au Docteur Allen BAMWAMBA MBUYI et à l'Évangéliste Jolino NSUNGU, pour avoir lu et apporté leur pierre de contribution au présent travail ;

À nos frères et sœurs : Piscas-Bertin Kapinga Mulume, Julie Ngalula, Monique Mubia, Kayaya Marie, Alphonse Muamba, Matthieu Kabuidi, Ado Ntumba, Nsambu Sam, Kayembe Valentin, Emmanuel Mupemba, Augu Badibanga, Esther Ngalula, Sophie Bampende, Emmanuel Tubenzele ainsi qu'à leurs familles respectives ;

À tous ceux qui, de loin ou de près, nous ont assisté et nous sont chers ;

Nous sommes franchement reconnaissant.

Augustin BAMUPALE MUJINGILA KUTANGIDIKU WA KAYEMBE
Technicien en Développement Rural et Licencié en Français

SIGLES DES ROMANS À L'ÉTUDE

La grande mêlée : LGM

Mãn : MÃ

Le bourreau : LEB

Balbala : BAL

INTRODUCTION GÉNÉRALE

1. Contexte de la recherche

Notre recherche se situe dans le domaine de *La postcolonie* (Achille Mbembe, 2001). Et notre sujet porte sur « La symbolique de la postcolonie : la vue canadio-vietnamienne dans *La grande mêlée* de Michel Tremblay et *Mãn* de Kim Thúy et la vue afro-africaine dans *Le bourreau* de Séverin Cécile Abega et *Balbala* d'Abdourahman A. Waberi ». Au fil de notre démarche, nous allons décortiquer le concept de la postcolonie à travers ces romans susmentionnés.

Dans le présent travail, nous allons donc considérer la postcolonie comme une situation de nature impériale et qui sévit dans les pays dont la colonisation a jadis fait rage (Seloua Luste Boulbina 2007, 12). Ces pays gardent des empreintes de cette colonisation et en ont fait un héritage vivant. Aussi, faudra-t-il savoir que cette colonisation a laissé des traces indélébiles en Afrique, dans les Caraïbes et au Pacifique.

C'est dans cette dimension que cette étude a sa raison d'être. Les œuvres à l'étude vont nous aider à mieux appréhender la situation postcoloniale comme déjà mentionnée, spécifiquement de l'Afrique, du Canada et du Vietnam. Nous sommes persuadé que ces territoires constituent un échantillon alternatif de la situation qui sévit actuellement dans d'autres pays qui étaient anciennement colonisés.

Dans cette même perspective, certains critiques comme Georges Balandier (in Jean-François Bayart 2009, 2&12) et Abou B. Bamba (2006, 9) ont déclaré que le monde actuel, dans son entièreté, est postcolonial ; autrement dit, la planète tout entière vit dans la période de la postcolonie. Les pays impérialistes sont donc directement ou indirectement victimes de leur propre colonisation aussi ; étant donné qu'ils ne sont aucunement pas épargnés par ses effets boomerang.

Par là, nous comprenons que la postcolonie est un fait social dialectique d'incessants effets et contre-effets, de flux et contre-flux continus, entre les anciennes métropoles et leurs anciennes colonies. Ce dernier aspect trop globalisant de la postcolonie intéresse le moins la présente analyse. Nous avons jugé bon de circonscrire notre champ de recherche aux seuls pays anciennement colonisés et décrits dans nos romans à l'étude.

Cependant, d'autres critiques et chercheurs ont précédemment effectué des recherches dans ce même domaine. C'est le cas de Jean Camaroff et John Camaroff (2000) qui ont axé leur analyse sur la postcolonie, en mettant surtout en exergue son impact sur la population jeune de la planète. Danielle Haase-Dubosc et Maneesha Lal (2006) ont examiné la contribution de la postcolonie et du postcolonialisme anglophones aux études féministes.

Benjamin Ngong (2008) a, quant à lui, dressé une étroite corrélation entre le pouvoir, la violence et la résistance dans la postcolonie africaine. De son côté, Myriam Louvriot (2010) a comparé les littératures postcoloniales à la poétique de l'hybridité. Daniela Georgiana Tomescu (2016) a enfin établi un parallélisme entre les résistants et les dissidents postcoloniaux dans la littérature francophone.

La différence entre notre étude et celles précédemment citées réside dans le fait que la présente a recours à une approche comparative afin d'appréhender la façon dont Michel Tremblay et Kim Thúy au Canada, Séverin Cecile Abega et Abdourahman A. Waberi en Afrique examinent et dressent les portraits de la postcolonie à la dimension des faits fictionnels. Cette analyse sera largement soutenue par la vision d'Achille Mbembe sur « la postcolonie ». Ainsi, nous avons constaté qu'aucune autre recherche n'a encore été ni effectuée ni exploitée dans la perspective qui est la nôtre.

En effet, la postcolonie a fait et fait encore l'objet d'études et de recherches récurrentes au regard des travaux susmentionnés ; cela est dû au fait que la colonisation, l'anticolonisation, la décolonisation, la recolonisation et le néo-colonialisme sont

vraisemblablement considérés comme de véritables embûches à la démocratie, au développement et à la réelle indépendance des pays anciennement colonisés.

En réalité, les indépendances et la décolonisation se sont révélées apparentes en Afrique (Ahmadou Kourouma 1998), au Canada et en Asie, particulièrement au Vietnam. Elles n'ont pas, comme l'estime Waïs, débouché sur des résultats escomptés, à savoir : construire la nation, édifier l'état, créer et renforcer l'unité nationale, réécrire l'histoire et l'identité nationales, rafraîchir la mémoire et consolider le nationalisme et l'anticolonialisme radicaux (LEB, 11-12).

Quant à Guy Rocher, c'est la postcolonie qui a fait que le rêve d'avoir un seul et unique Canada post-colonial soit traduit en cauchemar et effrité (2007, 8). La lutte pour la décolonisation, l'unification des deux Canada (Français et Anglais) et la recherche de la véritable indépendance se sont envolées dans l'espace ; Réjean Pelletier partage entièrement aussi cette idée (1981, 214-217). En termes concrets, il y a eu peu de modifications entre la colonisation et la postcolonie.

Fabio de Carvalho confirme également ces allégations, lorsqu'il cerne et analyse le passage de la colonisation à la post-colonisation au Vietnam. Il approche sous un angle allégorique l'indépendance de ce pays qu'il assimile à un jour férié où l'on organise une sortie à la plage pour ne rien faire, ne penser à rien, mais pour tout simplement se détendre, gaspiller et « brûler » sa journée. En fin de compte, on constate que cela n'a pas changé grand-chose ni rapporté quelque chose de neuf à sa vie¹.

Dans ce travail, nous allons examiner la manière dont les auteurs francophones de notre analyse, issus de milieux socio-culturels différents, appréhendent dans leurs romans la postcolonie : africaine, canadienne et vietnamienne. Donc, nous allons expliquer pourquoi la plupart de ces pays décrits dans les romans de notre étude ont nourri des meilleurs rêves de décolonisation et d'indépendance, et comment leurs rêves

¹En ligne : Fabio de Carvalho. *Mãn*, by Kim Thuy. www.goodreads.com. Consulté : le 28/05/2015, 14 : 38.

se sont transformés en cauchemars. Aussi allons-nous cerner la façon dont les mouvements nationalistes et anticolonialistes se sont organisés en vue de la libération des autochtones.

Le corpus de notre analyse est constitué des romans choisis à dessein ; et notre choix est motivé par la manière dont ces romans peignent la postcolonie dans les intrigues. Pour ce faire, les grandes quatre questions de base se formulent de la sorte :

1. D'où provient le contexte ravageux de la postcolonie ?
2. Par quels mécanismes la colonisation s'est-elle réintégrée dans la postcolonie ?
3. Qu'est-ce qui a fait que les soleils des indépendances se transforment en soleils assassins ?
4. Quels sont les paramètres de la ramification de la postcolonie ?

En fait, notre analyse vise à répondre à ces questionnements en ayant recours aux romans de notre étude. Abordant ces questions, de prime à bord, il serait vraisemblable que les colons aient réussi à neutraliser les pères des indépendances et des mouvements nationalistes radicaux. Ils auraient encore transformé en fantasmes et cauchemars les rêves de la décolonisation et des indépendances. Enfin, ils se seraient arrangés pour perpétuer le système impérialiste et le transférer à la postcolonie. Et l'opération de transfert serait faite à travers des contrats d'indépendances arrangées. Toutefois, nous répondrons à la problématique posée au terme de notre analyse.

Les quatre romans de notre étude appartiennent à la littérature francophone d'origine afro-africaine et canadio-vietnamienne comme nous venons de le dire ci-haut. À l'âge de dix ans, fuyant l'attaque du Têt à Saigon, Kim Thúy arrive en 1979 au Canada avec sa famille. Dans *Mãn* (2013), Kim Thúy remet en question la postcolonie vietnamienne. *Mãn* et les autres romans sélectionnés pour cette étude offrent une large perception et appréhension de la colonisation, de la décolonisation, de la recolonisation ou du néo-colonialisme dont fait partie intégrante la postcolonie. Les autres romans sont : *Le bourreau* (2004) de Séverin Cécile Abega, *Balbala* (2002) d'Abdourahman A. Waberi et *La grande mêlée* (2011) de Michel Tremblay.

Séverin Cécile Abega est un auteur, anthropologue et chercheur camerounais. Notre choix du Bourreau s'explique par le fait qu'il nous parle d'un homme (Capitaine) qui raconte comment son ami (Long crayon) va être décapité par un professionnel Bourreau, muni de son grand sabre ; ce dernier agit sur ordre des hautes et puissantes personnalités (LEB, 9-12&95, 124). Ce Bourreau met en spectacle des exécutions mortelles et massives de la population.

Le bourreau ouvre un plan de la société africaine, souvent victime de l'injustice et de l'oppression à caractère re-colonialiste. Il s'agit de l'injustice relative à la manière dont la politique et l'économie africaines sont opprimées et prises en otage depuis 1960 sous un silence complice de la communauté internationale, de la justice mondiale et de l'Union Africaine.

Nous retrouvons cette complicité internationo-africaine dans la métaphore de la quasi-totalité de la population de la capitale (installée, bien sûr, suivant les dispositions protocolaires) qui assistent passivement et avec beaucoup d'engouement aux massacres violents du Bourreau. Certains de ces observateurs passifs commentent avec désir et gaieté ce spectacle horrifique et tragique (LEB, 75-77&96-97).

Une fois décédé, le Bourreau est toujours et urgemment remplacé par un autre Bourreau (LEB, 124). Au fait, ces deux Bourreaux constituent les métaphores de l'ancien et du nouveau colonisateur, en termes clairs le colonialiste et le postcolonialiste. En outre, ces deux Bourreaux renvoient au portrait de l'exploitation et du terrorisme d'état africain face à ses propres citoyens.

C'est ce qu'Andrea Bear Nicholas appelle la « recolonisation » ; dans le cas d'espèce, il s'agit de la colonisation afro-africaine ou du :

Colonialisme intériorisé, par lequel les peuples autrefois opprimés tendent à imiter l'opresseur s'ils veulent échapper à son oppression [...]. Comme les prédécesseurs, les incarnations modernes du colonialisme ont encore mis en mouvement les mêmes types de processus : empiétement, dépression, exploitation libre et destruction de l'environnement, lois restrictives ; tout cela afin de

restreindre encore ou d'interdire aux populations autochtones d'avoir accès à leurs sources de subsistance (1997, 152).

Sur ordre des anciens colons, les nouveaux dirigeants africains ont contribué à la décapitation des pionniers du panafricanisme et de l'indépendance. Ce fait a occasionné l'émergence de la postcolonie contemporaine. Ces hommes politiques africains ne se sont pas limités là ; ils ont poursuivi le massacre de l'indépendance économique, du développement et de la population à leur charge. Cette opération s'est effectuée avec la même cruauté que celle usée par les impérialistes à l'époque de la colonisation européenne. Dans ce tableau, ils se métamorphosent en bourreaux de la postcolonie.

Abdourahman A. Waberi est un consultant, critique littéraire, romancier, essayiste, poète, universitaire et écrivain djiboutien. Nous avons aussi choisi son roman, *Balbala*, par rapport à la pertinence de l'intrigue. Il y a une fable dans laquelle quatre résistants (Waïs, Dilleyta, Yonis et Anab), appelés « le quator subversif [ou] le groupe de tous les dangers [...] [vivent dans] un gros bidonville de tôles et de rocaïlle qui s'étend au sud de la capitale ; un lieu maudit et visité par " le destin-taudis " » (BAL, 85-88&108).

Ces quatre résistants connaissent l'incarcération, l'oppression et la néropolitique de la part d'un gouvernement en passe de se créer une identité post-coloniale propre. C'est un gouvernement qui est en peine de décoller et d'émerger sa démocratie, son économie et son développement socio-humain propres. D'entrée de jeu, l'auteur de *Balbala* pense que, de l'avant-indépendance à l'après-indépendance, le malheur africain n'a en bref qu'un seul nom : la colonisation.

Comme Séverin Cécile Abega, Abdourahman A. Waberi souligne que l'origine du sous-développement de l'Afrique se trouve ancrée dans l'aliénation coloniale et postcoloniale. Cela fait de l'Afrique « un lieu maudit » ; un continent dont le bonheur de la véritable indépendance n'est pas encore à l'ordre du jour. Dilleyta pense que son

avenir demeure encore « un destin-taudis » (BAL, 86). C'est une métaphore d'une coquille vide et qui prétend vivre des songes creux ; des songes qui n'ont ni début ni fin.

En effet, Waïs indexe la colonisation occidentale et anglo-saxonne, comme la principale cause de la souffrance des Djiboutiens en particulier, et des Africains en général. Par conséquent, Waïs déclare que : « Depuis que les puissances européennes ont saucissonné l'Afrique, les territoires de la douleur sont légions dans cette corne déshéritée » (BAL, 20).

En outre, le narrateur de *Balbala* accuse la Françafrique, c'est-à-dire la re-colonisation française et sa mainmise politico-économique sur le régime postcolonial du Djibouti, son pays natal. En fin de compte, Anab met en exergue la corruption morale, le concubinage et la complicité de sa classe dirigeante politico-postcoloniale. Pour ce faire, elle déclare ce qui suit :

La réputation de BMC (Bordel Militaire de Campagne) nous colle à la peau malgré l'époque avide d'ordre moral et de rigorisme islamique. Un désordre magnétique règne depuis la soi-disant indépendance octroyée par Giscard, l'ami des rois nègres, le diamantaire de l'Élysée (BAL, 171).

Nous avons, comme déjà mentionné, porté notre choix sur *Măn*. Ce roman relate l'histoire d'une certaine jeune fille vietnamienne ; Măn est son nom. Elle avait connu trois mères dans sa vie, dont une biologique et deux adoptives. Sa troisième et dernière mère (appelée Maman) a arrangé pour elle un mariage avec un jeune vietnamien émigré au Canada et qui était revenu en visite familiale dans son pays d'origine, le Vietnam. Après son mariage, Măn s'est retrouvée au Canada, travaillant comme cuisinière dans le restaurant de son mari (MÃ, 9&14 ; 76). Son assiduité dans le travail a fait non seulement prospérer ce restaurant, mais aussi a rendu Măn célèbre.

En effet, Măn parvient à publier un livre et organiser de multiples ateliers de formation et d'information culinaires. Invitée en France pour un atelier, Măn découvre le vrai amour chez Luc, un autre jeune vietnamien vivant en France et marié à une autre vietnamienne. Luc travaille aussi dans le domaine culinaire. Măn n'avait jamais

expérimenté un tel amour après plusieurs années de mariage. Quelle séduction ! (Mãn, 76&134).

Comme prénom au Vietnam, Mãn a une double signification. En premier lieu, ce nom veut dire exorciser la personne qui le porte contre les malédictions. En second lieu, ce nom prédétermine la meilleure destinée de la personne qui le porte. C'est la raison pour laquelle sa dation n'est pas un coup de hasard. Ces deux significations du nom de Mãn constituent la métaphore des rêves de l'indépendance vietnamienne qui consistent en une liberté et une décolonisation totalement réussies contre toute tentative néo-colonialiste.

Au contraire, Mãn devient une « histoire de vie faite d'échecs et de ratures »². Ici, il s'agit des échecs de son premier mariage, une métaphore des échecs de l'indépendance et de la décolonisation vietnamiennes. Quant aux ratures, elles constituent une métaphore de la re-colonisation et du néo-colonialisme issus de la postcolonie à la fois française, américaine et russo-chinoise au Vietnam. De ce roman, il ressort que Mãn bat vivement en brèche la postcolonie qui a dénaturé et pris en otage le profond sens de son nom et de l'indépendance vietnamienne.

Michel Tremblay est un grand romancier et dramaturge canadien. Il nous a paru important de sélectionner son roman, *La grande mêlée*, vu que la narration s'intéresse au brassage de deux familles longtemps divisées. En effet, ces deux familles se rejoignent à l'occasion du mariage des deux personnages du roman : Nana (Rhéauna) et Gabriel. Gabriel est un fils né d'un rapport incestueux entre Victoire et son frère biologique, Josaphat (LGM, 29&246-272).

L'histoire remonte en mai 1922 à Montréal ; les invitations de mariage sont lancées. En attendant la fête commémorant l'union entre Nana et Gabriel, l'achat de la robe de la mariée, les retrouvailles et le coût de la fête constituent des grands défis à relever pour

²En ligne : Victoire Nguyen. *Mãn*, by Kim Thúy. www.lacauselitteraire.fr. Consulté : le 29/05/2015, 19 : 27.

ces deux familles dont la pauvreté et la misère sont leur lot quotidien (LGM, 64-68&159-162).

Toutefois, les retrouvailles du jour de mariage présagent un moment entremêlé de déchantements et déchaînements de colère, de combats, de rancunes et de règlements de comptes. Le titre, *La grande mêlée*, devient le panneau indicateur de la « confusion » régnée (LGM, 257-268). Tremblay considère lui-même cette oeuvre comme « un roman intercalaire »³, c'est-à-dire une œuvre littéraire qui s'insère ou s'intercale dans une succession des plusieurs autres romans afin de les séparer clairement les uns des autres.

Et pourtant, le mariage qui constitue l'objet focal de ce roman est une métaphore d'un trait d'union entre les deux familles ainsi que les deux jeunes gens engagés. Voilà l'archétype de l'indépendance canadienne qui s'intercale non seulement entre la période coloniale et post-coloniale, mais également entre le Canada colonial et postcolonial (deux Canada différents et deux modes de vie différents). C'est aussi une sorte d'énigme ou d'ombre qui devrait se dissiper et céder la voie à un affreux et mystérieux, mais nouvel horizon postcolonial qui s'intercale entre l'ancienne colonisation française et la nouvelle re-colonisation anglo-saxonne.

Ceci étant, *La grande mêlée* renvoie à la métaphore de la postcolonie qui débouche sur l'annexion et la dépendance du Canada-Français au Canada-Anglais, selon Maurice Seguin (2010, 13-15). *La grande mêlée* est plus qu'un roman ; elle présente un récit qui se veut être une véritable chronique cousue de la pauvreté et de la misère qui caractérisaient la famille francophone du Canada des années vingt⁴.

Encore est-elle une véritable chronique des conditions de vie précaires imposées aux Canadiens-Français réexploités par leurs nouveaux bourreaux et colons anglo-saxons.

³En ligne : In Michel Joanny-Furtin. *La grande mêlée* de Michel Tremblay. www.fugues.com. Consulté : le 03/06/2015, 12 : 12.

⁴En ligne : Dirlandaise. La diaspora des Desrosiers. Tome 5. *La grande mêlée* de Michel Tremblay. www.critiqueslibres.com. Consulté : le 03/06/2015, 13 : 14.

Son intrigue constitue un recueil historique des récits, faits et événements métaphoriques qui relatent la vie des Canadiens dans leur ordre chronologique. On se retrouve, donc, dans un Canada reconquis où les lois, les institutions et les leviers de commande sont sous contrôle exotique, s'exprime Robert Comeau (1978, 208). En tant que Canadien-Français, l'auteur de *La grande mê...lée*, Michel Tremblay censure la postcolonie néo-colonisée dont il est lui-même victime.

2. Conceptualisation postcoloniale

Étant à la fois une école et une situation ou un fait social, la postcolonie est un concept dont les contours et la connotation sont généralement difficiles et complexes à saisir. Ce défi de définition s'apparente, selon Tomescu, au point de vue des critiques que « les contradictions à l'intérieur du domaine postcolonial ne permettent pas de définition totalisante » (2016, 7).

Partageant aussi ce point de vue, Abou B. Bamba déclare que : « C'est toujours une gageure de prétendre définir un phénomène générationnel et une école littéraire » (2006, 1). Et, c'est la raison pour laquelle Achille Mbembe, considéré comme le père-créateur de ce concept (Boulbina 2007, 8 et Delphine Abadie 2014, 1), le définit comme « une pensée à plusieurs entrées » ; bien plus, il agrée qu'il serait biaisé de l'appréhender comme un simple système.

En même temps, Mbembe est tout à fait d'avis qu'on perçoive la postcolonie comme une critique de philosophie politique occidentale et une critique des disciplines humanistes européennes (2006, 117). De ce fait, Boulbina qualifie la postcolonie d'une pensée de la dissidence (2007, 8) ; une pensée dont les multiples interprétations sont difficilement réconciliables. Et, c'est à Jean-François Bayart de la considérer aussi comme un concept hétérogène (2009, 5).

En tant que telle, Mbembe pense en plus que la postcolonie, comme un fait social, consiste en « un ensemble des choses qui sont arrivées aux Africains depuis les

indépendances » (1991, 92). En d'autres termes, c'est une situation qui se vit dans les « sociétés récemment sorties de l'expérience que fut la colonisation, celle-ci devant être considérée comme une relation de violence par excellence » (2000, 139-140).

De sa part, Sylvère Mbondobari résume que la postcolonie constitue un ensemble de corps, d'institutions et d'appareils d'exploitation, d'oppression, de domination, de captivité et de dépendance dignes de générer et mettre sur pieds ses propres fondements et champs d'actions (2006, 83). Cet argumentaire persuade Matthieu Renault à admettre qu'il subsiste du colonial dans le postcolonial (2010, 17). Enfin, Boulbina conclut que la postcolonie est « une politique et une économie de la perte » (2007, 12). Pour tous ces critiques, la postcolonie n'a pour champ d'action que les pays jadis colonisés.

En France, quelques historiens antipostcolonialistes qualifient la postcolonie d'un « malentendu »⁵ et ne concèdent pas que la France soit colonisée par son propre colonialisme ou que la colonisation française ait produit des effets boomerangs dans la métropole. Et pourtant, l'école de la postcolonie soutient qu'aujourd'hui même les puissances coloniales et néo-coloniales sont affectées par les résonnances et les rebondissements de la colonisation ; elles en sont victimes aussi. Ces critiques postcoloniaux soutiennent, par conséquent, l'hypothèse selon laquelle la postcolonie a un double espace d'action : les ex-colonies et leurs anciennes métropoles.

À ce propos, Bamba renchérit que la postcolonie s'est façonné un champ d'action constitué de « tous ces espaces hétérogènes où les mémoires de la situation coloniale continuent à structurer les désirs et les manières d'être, de vivre et d'habiter le monde des individus et des collectivités après l'effondrement des empires coloniaux » (2006, 9). Pour ce faire, la postcolonie devient une affaire de tous les contemporains et un fait social total faisant appel aux diverses forces ainsi qu'aux différents contextes de la vie sociale, sans exception aucune, résume Balandier (in Bayart 2009, 2).

⁵En ligne : Nicolas Bancel et Pascal Blanchard. Avant-propos / Culture postcoloniale : Le temps des héritages. www.achac.com. Consulté : le 05/05/2015, 16 : 49.

Comme école, la postcolonie tire ses racines d'une part, de la philosophie et des disciplines constitutives des humanités européennes ; et d'autre part, des luttes anti-impérialistes et anticolonialistes. Ainsi, elle critique le système de cruauté et d'aveuglement issu de la conception coloniale, de la raison, de l'humanisme et de l'universalisme (Mbembe 2006, 117). C'est la raison pour laquelle elle est beaucoup présente et développée en Afrique, Inde, Grande-Bretagne, Australie et aux États-Unis d'Amérique⁶. De ce fait, il va de soi que la postcolonie se soit concoctée dans la perspective des *Postcolonial Studies*.

Ces études postcoloniales se veulent être un ensemble de recherches portant sur une durée et un espace géopolitique et culturel ; un ensemble de recherches qui interrogent les différentes sciences humaines, d'après Nicolas Bancel et Pascal Blanchard⁷. Elles ne sont ni paradigme ni discipline ; mais elles constituent un ensemble d'oeuvres littéraires, de travaux de recherche scientifique et d'oeuvres artistiques qui étudient l'impact politico-socio-économique, passé et présent du colonialisme sur les pays jadis colonisés, et cela à partir des années 1970 (Della Faille Dimitri 2012, 16).

Ces études (postcoloniales) puisent leur substance dans la littérature critique de l'empire colonial européen ou la littérature d'émancipation d'Aimé Césaire, de Frantz Fanon et d'Albert Memmi, l'Orientalisme d'Edward Saïd, l'Africanisme de Valentin Yves Mudimbe, le Méditerranéisme de Michael Herzfeld (Bayart 2009, 3), le Post-modernisme des philosophes français poststructuralistes : Michel Foucault, Jean-François Lyotard, Gilles Deleuze, Jacques Lacan et Jacques Derrida (Obed Nkuzimana 1997, 8), les études subalternes de/d' Arjun Appadurai, Ranajit Guha, Dipesh Chakrabarty, Gayatri Chakravorty Spivak, Hommi Bhabha, Sumit Sarkar et Partha Chatterjee, les écrits de/d' Kwame Anthony Appiah, Achille Mbembe, Ngũgĩ wa Thiong'o, Chinua Achebe, David Arnold et Robert Young.

⁶En ligne : Joël Palmieri. Genre et colonialité - définition. www.joellepalmieri.wordpress.com. Consulté : le 16/07/2016, 14 : 23.

⁷En ligne : Nicolas Bancel et Pascal Blanchard. Avant-propos / Culture postcoloniale : Le temps des héritages. www.achac.com. Consulté : le 05/05/2015, 16 : 49.

Ces études postcoloniales se distinguent d'autres études post-coloniales du fait qu'elles s'intéressent aux phénomènes de différence et/ou de ressemblance entre la période contemporaine et coloniale. Les autres études post-coloniales sont les produits de recherche en science politique, histoire et sociologie, et qui examinent la période coloniale européenne ainsi que les sociétés décolonisées.

De manière explicite, les études postcoloniales réexaminent l'histoire, le poids contemporain et les conséquences politico-économiques et socio-culturelles de la colonisation. Elles prennent en compte le passé et le présent du système colonial. Les autres études post-coloniales, à contrario, ne s'intéressent qu'à la période qui vient après la fin du colonialisme européen, à l'exemple du « courant tiers-mondiste » (Dimitri 2012, 18-19) ; elles se désintéressent donc au passé colonial.

La postcolonie, en outre, n'est pas à confondre avec le postcolonialisme ni avec la postcolonialité, étant donné que la postcolonie est un fait social ; le postcolonialisme et le colonialisme font penser à une idéologie ou une doctrine. Ce qui différencie le postcolonialisme d'autres « post », c'est sa dimension politique, estiment Boulbina (2007, 14) et Tomescu (2016, 7).

Le postcolonialisme fait non seulement suite à ce colonialisme, mais aussi conteste sa domination et sa politique. Au contraire, la postcolonie n'est pas une idéologie, mais une situation qui surpasse toute idéologie et tout discours quels qu'ils soient (Ania Loomba 1998, 12). C'est ainsi que le postcolonialisme a dû frayer la voie et céder à la postcolonie (Marina Gržinić 1996, 122).

De tout ce qui précède, notre avis se résume en ce que la postcolonie est une exploitation contemporaine issue de la colonisation ; elle se réalise dans les pays anciennement colonisés et produit des effets d'entraînement dans les anciennes métropoles. De ce fait, elle est conséquente à la colonisation dont elle constitue un rebondissement et s'assure la substance de survie.

3. Cadre méthodologique de la recherche

En ce qui concerne l'approche méthodologique, nous avons d'abord choisi la méthode structuraliste. En effet, le structuralisme fait référence à la notion de structures, de parties ou d'éléments qui dans leur globalité constituent un tout. Il s'agit notamment d'une méthode qui consiste à étudier la totalité de faits tout en envisageant l'apport particulier de chacun de ces faits à l'ensemble qu'ils composent.

Jurij Lotman précise qu'une telle analyse ne peut jamais porter sur l'individualité de chaque structure isolée, mais sur la corrélation entre les diverses structures et leur corrélation aussi avec l'ensemble structural (1964, 4-5). Paul Dupré corrobore ces allégations lorsqu'il dit que l'analyse structuraliste « consiste à envisager les éléments que l'on étudie dans leurs rapports réciproques et dans leur rapport avec l'ensemble qu'ils constituent » (1973, 2447).

Cela étant, l'approche structuraliste nous permettra d'analyser et d'interpréter la narration et les symboles, en tant que structures romanesques, afin de comprendre la corrélation des faits fictionnels non seulement entre eux-mêmes, mais aussi entre eux et la postcolonie qu'ils démystifient. Cela va sans dire que cette approche doit analyser chacun des romans de notre étude comme un ensemble des faits ou un tout structural.

En plus, cette démarche structuraliste nous paraît appropriée pour appréhender, à partir de ces symboliques postcoloniales, les dynamiques sociales telles que la colonisation, l'anticolonisation, l'indépendance, la décolonisation, la recolonisation et le néo-colonialisme comme structures du processus postcolonial. Par la suite, elle nous permettra d'établir l'interaction coexistante à l'intérieur de ces dynamiques sociales et celle existante entre elles et l'environnement social, politique et économique où se produit cette postcolonie (comme un tout structural et diégétique). La symbolique des romans examine au mieux les questions sociales à travers la narration et l'interprétation (Ramonu Sanusi 2015, 5).

Nous aurons aussi recours à la socio-critique. Celle-ci nous offre un champ d'études adéquat pour identifier, à partir des oeuvres littéraires, la signification et la représentation claires et nettes de la postcolonie et ses répercussions sur la vie quotidienne des Africains, Canadiens et Vietnamiens. La méthode socio-critique n'est rien d'autre qu' :

Une sociologie, une manière de lire le texte [...], [qui] ne prétend pas inventer le texte [...] mais appliquée aux matériaux de travail ou aux rejets de l'oeuvre, [cette sociologie] doit les considérer comme structures au même titre qu'elle [l'oeuvre] [...] ; [elle] étudie dans le texte un discours de l'obsession à partir de marques comme des métaphores [...]. [Elle] n'interprète pas un système symbolique, mais revient à l'in-su du texte [...], un discours non-tenu ou invisible [...]. Histoire et société sont inscrites en elle (Claude Duchet 1971, 6-8).

Selon Ashley L. Lewis, il s'agit d'une analyse critique entre le discours et la société. En tant que telle, elle convient mieux à l'étude entre les métaphores romanesques et les problèmes socio-politiques, coloniaux et autres causés par l'inégalité sociale (2003, 41). Ralph Heyndels pense, de son côté, que la sociocritique constitue « une manière judicieuse à la réalisation formelle en actes des textes mais ausssi à la spécificité de l'étendue fictionnelle, significative, et imaginaire » (1984, 1).

En fin de compte, John Muncie conclut, quant à lui, que la démarche socio-critique fournit l'ordre des critiques sociales, tente de révéler la spécificité de la connaissance socio-historique et donne la lumière sur la façon dont certaines connaissances spéciales reproduisent les relations structurelles de l'inégalité et de l'oppression (2006, 52-53).

4. Structure de la recherche

En plus de l'introduction et de la conclusion, cette étude sera constituée de quatre points principaux. Dans l'introduction générale, nous répondrons au devoir de circonscrire et justifier le choix, le contexte, l'intérêt, les objectifs, la problématique, les hypothèses ainsi que la méthodologie de notre recherche. En plus, nous présenterons

nos romans d'étude et établirons la corrélation entre chacune de ces quatre œuvres à l'étude et la postcolonie. Nous finirons par expliquer la postcolonie elle-même, ses concepts connexes ainsi que son parcours historique en vue de la contextualiser dans le présent travail.

Le premier chapitre porte sur les enjeux étymologiques de la postcolonie africaine et canadienne. Dans cette partie, on expliquera comment le contexte colonial, comme une tornade en rapport avec nos romans d'étude, continue de ravager les systèmes, les structures, les institutions et les organisations post-coloniales. Ensuite, nous démontrerons comment la postcolonie, considérée comme le calque, le marquage, l'héritage et la continuité de cet empire colonial, a pu subir la transposition de l'essence impérialiste en vue de détruire les sociétés contemporaines de la même manière que l'avait fait, autrefois, cette ancienne colonisation en Afrique et au Canada.

Dans le deuxième chapitre, les fictions romanesques nous aideront à décortiquer la façon dont les meilleurs rêves de la lutte d'anticolonisation, d'indépendance et de décolonisation se sont transformés en fantasmes, en Afrique et au Vietnam. Par après, nous allons déceler les paramètres ainsi que les mécanismes majeurs qui ont fait de l'indépendance et de la décolonisation un échec et une source favorable pour l'éclosion de la postcolonie. À ce propos, il va de soi qu'avec l'échec de la décolonisation, la plupart des ex-colonies ont vécu et connu une postcolonie re-colonisatrice.

Le troisième chapitre analysera, en référence aux romans de notre étude, les dynamiques endogènes qui ont favorisé la germination, l'enracinement, la croissance, la floraison et la fructification de la recolonisation post-coloniale en Afrique et au Canada. Nous démontrerons, en plus, comment l'élite politique qui a succédé aux colons, a pu réassujettir et réexploiter son propre peuple et sa propre nation.

Le quatrième chapitre traitera des dynamiques politico-économiques et sécuritaires exogènes qui ont fait que les anciennes colonies (en Afrique et au Vietnam) puissent

redevenir de terres fertiles pour l'ensemencement et la croissance du néo-colonialisme international et transnational.

Nous allons, en effet, faire recours aux symboliques relatives aux rôles joués par les pays voisins, les institutions et organisations régionales et internationales dans l'imposition néo-coloniale des relations bilatérales et multilatérales de dépendance et du genre « dominant-dominé » (Jean-Marc Quitté 2004, 231). En fin de compte, nous répondrons aux idées forces enfouies dans les questionnements de notre problématique.

CHAPITRE I : LES ENJEUX ÉTYMOLOGIQUES DE LA POSTCOLONIE

S'il est difficile à quelqu'un de savoir d'où il vient, combien plus difficile il est de connaître où il va. La provenance permet à la personne concernée de bien se positionner et savoir s'engager dans la bonne direction. Au cas contraire, on risque de tourner en rond ou, à défaut, prendre la mauvaise voie. Il en est de même de la postcolonie. Ignorer ses origines, c'est ignorer ce qu'elle est réellement et comment l'éradiquer aussi. Connaître la provenance de la postcolonie, au cas contraire, permet de comprendre la complexité de sa nature, savoir comment la gérer et savoir comment s'en débarrasser également.

Les faits socio-politiques et économico-sécuritaires dans les pays jadis sous le joug de la colonisation (cas du Canada, du Vietnam et de l'Afrique romanesques) paraissent analogues à ceux vécus pendant la période coloniale. Si les époques ont changé, dans la fiction, les contextes sont restés identiques. Les néo-colonisateurs pensent que ce changement ne sert à rien.

La résistance des anciens colonisateurs à la véritable indépendance qu'il faudrait octroyer aux anciennes colonies révèle la folie de l'impérialisme. En effet, Dany Laferrière pense que : « Le colonialiste est borné, car après la colonisation, il n'est qu'à la recherche de l'empire » (in Jean-Claude Manzueto 2015, 69). Ayant découvert aussi ledit acharnement de l'impérialisme, Waïs tient à l'exposer :

Les sous-fifres de l'administration coloniale se sont taillé des manteaux héroïques : des gendarmes sur la tête desquelles personne n'aurait parié même un franc dévalué ont fait main basse sur l'état-major. Nous en sommes restés interdits et cois. Quoi ? Quoi ? Quoi ? Mais rassurez-vous. Rien n'a changé. Les hindous du Kerala et les tamouls du Srilanka tiennent toujours des magasins aux toits bas et aux fenêtres étroites. Leurs cousins du Pakistan sont coiffeurs ou bijoutiers [...], des enseignes anglaises [...] fleurissent dans l'ex-colonie française, « clef du dispositif militaire et stratégique de l'occident dans la mer Rouge et l'océan Indien », dit-il (BAL, 71-72).

En rapport avec cette métaphore, l'éventuel changement souhaité ne se serait réalisé que dans l'optique re-coloniale de transférer le pouvoir colonial dans le pouvoir post-colonial. De là vient que la postcolonie revêt la caractéristique d'un retentissement exécrable du contexte colonial ; il s'est ensuite établi une corrélation entre la postcolonie et la colonisation. En effet, la colonisation transparaît dans les métaphores postcoloniales des oeuvres littéraires de notre étude. Elle se présente comme une tornade ravageuse. C'est à l'aide de *La grande mêlée* et *Balbala* que nous allons appréhender, examiner et traiter ce problème.

1. La postcolonie : une tornade ravageuse du contexte colonialiste

L'expression de tornade ravageuse est de Kim Thúy ; dans *Mãn*, la narratrice déclare : « Nous élaborions des scénarios pour empêcher la tornade qui nous engloutissait de ravager les terres et détruire les nids que nous avons construits brindille par brindille pendant presque deux décennies » (MÃ, 130). Dans cet extrait, la narratrice fait allusion aux décennies relatives à la guerre d'indépendance de son pays natal, le Vietnam.

Mãn insiste sur le fait qu'à cette époque, les Vietnamiens avaient « construit brindille par brindille » les nids de la décolonisation et de l'indépendance effectives du Vietnam. Malheureusement, Mãn constate que la postcolonie, comme une sorte de « tsunami », vient imposer la transposition du colonialisme vers la post-colonie et l'implantation des nouvelles dynamiques susceptibles d'engloutir et de ravager les nids et terres vietnamiens. C'est le début de tous les troubles qui ont empêché le Vietnam à accéder à sa réelle et effective indépendance. C'est une situation qui a eu lieu en dépit de tous les sacrifices consentis par les pères de l'indépendance vietnamienne.

Pour y remédier, la narratrice de *Mãn* pense qu'il faut monter des scénarios ; en d'autres termes, il s'agit d'envisager une nouvelle lutte anticolonialiste ou anti-postcolonialiste. Il faut donc réinventer un épouvantail politique capable de rompre avec

les systèmes colonial et postcolonial ; un épouvantail politique susceptible de mettre en place un nouvel ordre politique de libération et de décolonisation totales du Vietnam. Dans cette métaphore, l'idée majeure de Mãn correspond encore à ce qu'Abdourahman A. Waberi, par le biais de Waïs (le narrateur), appelle l'invention de « l'élixir » (BAL, 35). Nous y reviendrons encore plus tard.

Abondant dans ce même ordre d'idées, Waïs choisit les termes des « territoires de la douleur » pour qualifier les « nids et terres » postcoloniaux d'Afrique, étant donné qu'ils ont connu la gestion de la colonisation et de la postcolonie occidentales. Alors, il déclare ce qui suit :

Comment résister à la guerre et à la famine qui éclaboussent le soleil de chacun ? Comment survivre alors que les vaguelettes de l'espoir sont plus fines que crin de cheval et que la couleur des aurores est d'un noir des jais ? Que dire de nouveau qui n'a pas été dit avant ? Depuis que les puissances européennes ont saucissonné l'Afrique, les territoires de la douleur sont légion dans cette corne déshéritée (BAL, 22).

En effet, Waïs pense que ces « territoires de la douleur » qui sont légion dans cette Afrique postcoloniale, constituent la résultante de la colonisation occidentale ; ceci revient à dire que les mêmes puissances européennes qui « ont saucissonné l'Afrique » coloniale sont encore acteurs et auteurs de son malheur postcolonial. À ce jour, rien n'a changé entre la colonisation et la postcolonie européennes. Les anciens colonisateurs continuent d'agir avec les mêmes stratégies et réflexes, même s'ils agissent à l'aide des moyens, méthodologies et idéologies modernes. Si l'on les observe à travers une perspective panafricaniste, on peut facilement s'en rendre compte.

Cependant, quelques anciens colons étaient contraints à préparer l'annonce forcée des indépendances politiques, d'autres planifiaient le maintien de la colonisation. Face à l'amateurisme de l'élite africaine, d'autres jonglaient avec des méthodes habiles pour reprendre certaines colonies qui ne leur appartenaient pas à l'occasion de diverses réunions de partage.

Les anciens colonisateurs étaient et sont toujours préoccupés par la survie de leurs industries et économies ; la véritable indépendance de l'Afrique les intéresse moins. Les multinationales planifiaient et cherchaient comment s'imposer aussi dans la postcolonie africaine. De cela, Rossantaga déduit que la postcolonie africaine doit ses origines et racines à la colonisation ancienne (in Otembe-Nguema 2006-2007, 27).

Voilà ce qui conduit Waïs à penser que la douleur de la postcolonie africaine est également le résultat du pillage et de l'exploitation des ressources locales, de la conquête des marchés des peaux d'animaux, des bois, des esclaves, du sel et des perles, de la pétrification de la justice traditionnelle, de la création et de la mise en place des prisons, de la création des classes sociales d'inégalités, de la transformation des colonies en camps d'entraînement et bases militaires cinq étoiles (BAL, 28-31&39).

Avant et après la première heure de l'indépendance, les anciens colonisateurs ne se voulaient jamais être vaincus par les pionniers de l'indépendance. Ils voulaient, à tout prix, se rassurer de la transposition de la colonisation dans la postcolonie. Ils ne cessaient de s'en prendre aux pères du panafricanisme. Indirectement, ils voulaient maintenir en place la continuité de l'inégalité sociale et raciale entre les pays du Nord et du Sud. La bourgeoisie compradore et les inégalités sociales retrouvées aujourd'hui dans les anciennes colonies africaines sont issues de l'impérialisme européen, comme le soulignent nos romans à l'étude.

Pour René Dumont, C'est cette forme de douleur qui fait que les territoires africains piétinent, pataugent et hésitent (1962, 10) ; alors qu'ils avaient réalisé et connu un brillantissime départ précolonial. En vue de démontrer combien la postcolonie est si ravageuse, Waïs insiste encore sur le fait que les nouveaux colons ont réussi à transformer les anciennes colonies en marchés de vente d'armes et en champs de batailles, afin de bien torpiller les territoires, les économies et les peuples jadis colonisés. Pour ce faire, « les guerres et la famine éclaboussent » l'indépendance économique et constituent des auxiliaires majeurs dans le processus actuel d'aliénation africaine (BAL, 22).

Cette réflexion de Waïs au sujet de « l'éclaboussement du soleil de chacun » peut non seulement se rapporter aux soleils des indépendances (Ahmadou Kourouma 1968), mais peut encore s'appliquer à la façon dont la famine et les guerres continuent de mettre à feu et à sang le développement socio-humain, économique-financier et industriel des peuples et des nations en Afrique postcoloniale. Ce qui n'est rien d'autre que la continuité de la destruction coloniale.

Le décor du statuquo de la période pré-indépendance est planté, une période sombre a suivi la post-colonisation africaine. La politique, l'économie et la population africaines se sont retrouvées sur l'autel colonial restauré. Les guerres et la famine trouvent leur compte dans ce contexte. Dilleyta s'impose le droit de nier que la guerre et la famine en Afrique postcoloniale sont les vraies (guerre et famine) et s'en plaint :

Cette guerre dite civile [...] n'est pas une vraie guerre, et surtout pas civile. Non, il faut inventer un autre vocable pour dire cet état étrange, inconnu jusqu'à ce jour [...]. La faim et la soif également et ce depuis les premiers âges rupestres [...]. Les habitants, enfantés dans la plus grande indigence, économisent toutes choses : les gestes, la voix, les sentiments et les larmes. Ils s'emplument rarement ou alors c'est signe de mauvaise santé (BAL, 119-120).

Cependant, l'objectif majeur des colonisateurs consiste à dépouiller l'Afrique de ses ressources humaines et naturelles telles que le bois, le cuivre, le coltan, le cobalt, l'uranium, l'or, le diamant..., déclare Waïs (BAL, 28-31). En plein XXI^{ème} siècle, dans sa réflexion, Waïs pense que la situation n'a pas changé ; seul le vocabulaire a changé entre l'époque coloniale et post-coloniale, les contextes restent les mêmes.

Des métaphores, on peut déduire de Waïs que la colonisation est un esprit. Elle est capable de traverser les générations et les époques comme elle existe aujourd'hui en terme de postcolonie. Ceci prouve à suffisance que la colonisation ne connaît pas de terme. C'est encore l'idée de Waïs quand il affirme que, dans l'esprit des ex-colons, la colonisation n'a jamais de fin et ne peut jamais se remettre en cause. La pérennisation intergénérationnelle de cet esprit du côté des colonisés facilite aussi sa continuité chez les leurs. Mais un jour, estime Waïs, sa fin peut toujours être provoquée par ces

colonisés dont les Africains eux-mêmes, comme ils en sont victimes. Ils doivent apprendre et savoir comment résister.

Concernant le pouvoir présidentiel, le narrateur de Waberi pense qu'il a puisé sa sève de survie dans la colonisation occidentale. La démocratie en Afrique postcoloniale, s'exprime Dilleyta, « réside dans le lien établi avec force entre l'arbitraire colonial et le pouvoir postcolonial » (BAL, 104). Fragile, elle est incapable de mettre fin au pouvoir oligarchique et à la re-colonisation occidentale et anglo-saxonne. Sa fragilité est due au fait qu'elle est conçue selon le modèle étranger que les chefs d'États africains n'ont jamais maîtrisé ; elle s'est inspirée d'un mauvais exemple et d'une mauvaise source. Dépendants de l'impérialisme qui revêt un caractère hégémonique, ils imitent aussi ce système dictatorial qui les soutient.

Dilleyta pense que, de nos jours l'arbitraire colonial a fait de la démocratie et du multipartisme des termes vidés de leurs contenus. Le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple (Abraham Lincoln, in Manzuetto 2015, 184) demeure encore un rêve dans beaucoup de pays africains. Cela permet aux nouveaux colons d'imposer au peuple africain des chefs d'États qui répondent à leur propre profil et doivent impérativement servir à leurs intérêts.

La souveraineté populaire qui confère aux régimes politiques la démocratie est foulée aux pieds. Alors, la question de légitimité du pouvoir se pose. En Afrique, la légitimité du pouvoir vient de la postcolonie occidentale et anglo-saxonne. Étant donné que la main qui donne est au-dessus de celle qui reçoit, les chefs d'États africains se voient dominés par leurs distributeurs de pouvoir. La dépendance postcoloniale ne cesse d'être renforcée.

La démocratie est démocratie lorsque les droits et la liberté fondamentaux des peuples sont respectés. Tout pouvoir qui ne garantit jamais la crédibilité des élections, sa démocratie est illusionnelle et fictive, comme nous le lisons dans *Balbala*. Étant donné

que les mêmes causes produisent les mêmes effets, Dilleyta pense qu'une démocratie arbitraire ne peut produire qu'un multipartisme arbitraire aussi.

C'est une démocratie qui engendre toujours un multipartisme tribaliste en lieu et place de consolider la solidarité et l'unité patriotiques. C'est un multipartisme de façade ; le régime politique est souvent présidentiel. La décentralisation et le fédéralisme débouchent naturellement sur la concurrence déloyale, les luttes intestines et fratricides. C'est de l'arbitraire qui trouve sa source dans le contexte colonial. D'après Ludo Martens, la postcolonie appelle « démocratisation », la création et la mise sur pied :

De plusieurs partis politiques néocoloniaux qui mangent tous des mains des puissances extérieures et de la grande bourgeoisie locale. Le peuple peut, lors des élections " libres et transparentes ", choisir entre autres plusieurs partis néocoloniaux qui servent tous les mêmes maîtres et appliquent les mêmes politiques imposées par l'occident et le FMI (2002, 31)

La pensée de Waïs à propos des guerres de l'ère actuelle, s'applique aussi bien aux guerres civiles, au terrorisme qu'aux génocides. Ces différentes formes des guerres sont les résultats des démocraties arbitraires, mais entretenues aussi par les systèmes impérialistes. Elles étouffent donc les possibilités de développement qui déjà pointaient à l'horizon de la décolonisation et de l'indépendance, telles que fictionnalisées par les « vaguelettes de l'espoir » qui, de façon ininterrompue, continuent à se vaporiser jusqu'à « devenir plus fines que le crin de cheval » (BAL, 22).

C'est un point de vue qui dénonce la nature d'une Afrique qui est suffocante aux coups de gaz lacrymogène et d'armes de destruction massive sponsorisées de l'étranger par les néo-colonisateurs qui financent les partis politiques, les seigneurs des guerres, etc. (Augustin Bamupale 2013, 39-44). C'est une stratégie postcoloniale dont l'objectif est d'empêcher aux Africains de penser et travailler convenablement au sujet de l'effective indépendance économique et décolonisation de leur propre continent.

De la même façon, cette métaphore rejoint celle d'Alice Rathier et ses collègues de travail qui sont suffoquées dans la compagnie de manufacture de tabacs (LGM, 113). Si

l'Afrique est suffoquée par les coups de gaz lacrymogène, la postcolonie anglo-saxonne étouffe le Canada à conquérir sa souveraineté internationale et son droit de veto dans le concert des Nations Unies. Elle l'empêche de devenir un poumon économico-militaire et un centre d'intérêts politiques à l'échelle mondiale.

Il est ici question du futur des Africains qui revêt le caractère d'un horizon à nature volatile que Waïs ne cesse de comparer à « la couleur des aurores qui se réifie en une couleur noir de jais » (BAL, 22). C'est ce qui fait que la postcolonie se mue en une tornade calquée sur la politique ravageuse de la colonisation. En marge de ce qui précède, Waïs conclut que l'Afrique postcoloniale ressemble à « un vaste enclos, ouvert au brigandage, où chacun poursuit un dessein de razzia » ou encore à « une plaie ouverte à toute l'eau de la mer » (BAL, 25&44). Ceci constitue une métaphore d'une Afrique qui se laisse indéfiniment à la merci de la politique d'exploitation postcoloniale.

En effet, pendant la période précoloniale, les « passagers aux mains errantes » (MÃ, 110) venant d'Outre-Mer forçaient et violaient les forteresses de l'Afrique. C'est pourquoi Waïs met la traite des noirs, la colonisation et la postcolonie sur le même banc des accusés. Il les compare à : « Un lac qui se salinise et, ce faisant, envahit les terres arables pour tout engloutir sous sa poussière blanche et saumâtre. [C'est] un lac qui carambouille le paysage. Ce pays est une gueule de loup, une plaie bien ouverte face à toute l'eau de la mer » (BAL, 44).

Par cet extrait, le narrateur rapproche l'impérialisme à un lac qui se salinise et envahit les terres ou les pays de l'Afrique ; c'est une métaphore d'un démon ou d'un ange de destruction. Dans sa rage, Waïs déclare qu'il a traversé les frontières de l'esclavagisme, de la colonisation, de l'anticolonisation, de l'indépendance et de la décolonisation, jusqu'à les engloutir sous sa poussière blanche et saumâtre. Dans cette longue et infinie traversée, l'impérialisme emporte tout sur son passage. Qu'il s'agisse de la traite négrière, de la colonisation proprement dite ou de la postcolonie, dans la pensée de Waïs, l'essence destructrice de l'impérialisme reste la même.

De son côté, la narratrice de Michel Tremblay remet en cause le système postcolonial d'éducation et d'alphabétisation. Pour elle, ce système transparaît du contexte colonial et parachève la colonisation contemporaine ; l'école, l'église et l'administration furent des auxiliaires stratégiques de l'acculturation des peuples anciennement colonisés, y compris les Canadiens.

C'est sur ce fait que Bartine fait aussi le procès du système colonial et post-colonial d'alphabétisation, et son impact sur la vie socio-économique des Canadiens. Au moment d'aller à l'école, Bartine, une petite fille de moins de quinze ans, commence à faire le mou. Usant de tromperie, elle prétend toussester plus que d'habitude. Sa mère, Victoire, découvre qu'elle est en train de mentir et lui dit : « T'aimes pas ça aller à l'école pis tu fais toute pour rester icitte » (LGM, 71). En réponse, Bartine déclare :

Vous avez rien qu'à me retirer de là [...]. C'est plate, l'école [...]. J'apprends rien à l'école, de toute façon [...]. J'me sus forcée. Ça donne rien [...]. À quoi ça sert de me forcer à apprendre des affaires qui me serviront jamais ! Y vous servent-tu, vous, les affaires que vous avez appris à l'école quand vous lavez des planches ? (LGM, 71-72).

Partant de cet extrait, nous remarquons que Bartine voudrait apprendre des « affaires » en lieu et place de fréquenter l'école dont les notions dénaturent l'identité et la culture. Les colonisateurs éduquent les colonisés « dans une ignorance calculée de ses valeurs », estime l'Abbé Adrien Ntabona (2009, 5). C'est une similitude du grand-père de Mãn ; après avoir passé cinq ans en prison, il présente une morphologie dénaturée et vieillie, avec des joues affaissées et des muscles du sourire en train de se perdre (MÃ, 33).

C'est un travail à la fois moral, mental et psychologique, étant donné qu'il trouve ses origines dans l'acculturation ou le « rabotage de la mémoire », selon Waïs (BAL, 35). Cela montre que l'alphabétisation constitue l'un des aspects de la colonisation, duquel il est quasiment impossible de se débarrasser aujourd'hui ou auquel il reste difficile de trouver une solution adéquate. Cet aspect de l'alphabétisation fait d'elle un piège de nature coloniale.

En lieu et place d'être une source fiable des connaissances et du savoir-faire, Bartine constate que l'école sert à dénaturer la conception et la conscience professionnelles. De ce fait, Bartine s'en prend au colonisateur d'avoir tissé l'homme colonisé selon un profil tracé d'avance. Dans *La grande mêlée*, Téléphore est incapable de se débrouiller. Au contraire, il reste un éternel consommateur des produits qui proviennent de la métropole.

Bartine finit par comprendre ; mais son père, sa mère et son grand-frère, Gabriel, sont incapables de comprendre qu'au nom de la postcolonie, l'école travaille pour promouvoir la domination. Pour ce faire, Bartine souhaite rester à la maison et demande même à ses parents de soutenir cette démarche. Dans son souci de convaincre sa mère, elle évoque aussi leurs propres exemples (ses deux parents : Victoire et Téléphore).

Bartine opte pour une approche socratique et pose quelques questions, à sa mère : « Y vous servent-tu, vous, les affaires que vous avez apprises à l'école » ? Si tel est le cas, comment expliquer que vous lavez les planches ? Si je ne pars pas aussi à l'école, « j'pourrais vous aider icitte... Popa est quasiment jamais capable de faire son job de concierge [...]. C'est vous qui faites toute, tout le monde le sait ! » (LGM, 71&72).

Bartine dénonce la manière dont l'école coloniale et postcoloniale offre des enseignements parfois déshumanisants ; ce sont des enseignements qui ont fabriqué des hommes et des femmes dépendants et acculturés, comme précédemment annoncé. Bartine pense qu'il s'agit d'un désastre socio-professionnel des Canadiens-Français : comment expliquer qu'une dame qui a étudié, comme ma mère, Victoire, puisse faire un travail qui ne concilie jamais avec ses études faites ?

Quelle serait alors l'importance de telles études ?

À quoi servirait l'école ?

Pourquoi dois-je, moi aussi, continuer à fréquenter une telle école ?

Évoquant le cas de Téléspore, son père, Bartine remet en question le fait que la colonisation et la postcolonie ont recréé un type d'homme, non seulement paresseux, mais aussi dépourvu d'esprit créateur. Elle s'inquiète que son père soit incapable de remplir sa fonction de concierge. Il faut que sa femme, Victoire, vienne toujours à sa rescousse. Comme il s'en sort difficilement, Téléspore se verse totalement dans les excès d'ivresse.

Déçue et inquiète de l'attitude de ses parents, Bartine motive encore sa prise de position en soulignant l'exemple de Gabriel, son frère aîné, qui avait aussi marre de l'état de la déculturation postcoloniale de leur père, Téléspore :

Moman ! Popa est encore couché à dix heures du matin [...]. Comment vous voulez qu'on le juge pas ! On l'entend ronfler jusqu'icitte ! - Dis pas on ! Toé, tu le juges, pas les autres ! – Voyons donc ! Pensez-vous que chus la seule ? Pensez-vous qu'on se parle pas, moé pis les autres ? Pourquoi vous pensez que Gabriel est parti ? Avant de se marier ? Parce qu'y était pus capable de l'endurer ! (LGM, 73).

Lorsque sa mère lui reproche d'avoir exagéré, Bartine répond : « Si on fait attention à ce qu'on dit, on va continuer à le laisser faire pis y va finir par toutes nous avoir ! On va couler avec lui ! » (LGM, 73). Bartine met en exergue l'idéologie coloniale selon laquelle les étudiants doivent être une métaphore des disciples de l'assimilation éducationnelle. Bien qu'elle reproche ses enfants de parler en mal de leur père, Victoire est consciente de la situation de son mari ; à ce propos, elle décrit son attitude en ces termes :

Depuis quelque temps, pour se calmer après une engueulade avec Albertine ou une de ses colères contre Téléspore qui a encore bu en récitant des poèmes ou négligé ses tâches de concierge, elle [Victoire] étire le cou vers la fenêtre, ferme les yeux [...] et s'en vole dans le ciel de Montréal. Un vautour (LGM, 75).

La narratrice dresse un tableau de contraste entre le fait de réciter les poèmes que Téléspore avait appris à l'école et l'attitude naïve de s'enivrer et négliger ses tâches de concierge. C'est une métaphore d'un génocide éducationnel des peuples colonisés ;

selon l'esprit et la politique impérialistes, les colonisés ne peuvent jamais devenir des véritables hommes comme penseurs, savants, techniciens, etc.

Pour bien les maintenir dans le système colonial, ils doivent toujours recourir au savoir-faire et à la civilisation des colonisateurs. C'est le problème qui se pose aujourd'hui dans la quasi totalité des pays jadis colonisés, qui restent encore esclaves des valeurs culturelles, religieuses, morales, artistiques, techniques et politico-économiques de l'ancienne colonisation.

En outre, Bartine souligne la « vacuisation anthropologique »⁸ dans la postcolonie canadienne ; à l'époque coloniale, elle était due au processus de civilisation du colonisé. Les colonisés travaillaient sans motivation, car ils étaient forcés au travail. Ils ne pouvaient effectuer que des travaux exigeant la force musculaire. Bartine pense que le contexte post-colonial des Canadiens-Français reste toujours dans la perspective coloniale ci-haut décrite.

Donc, Bartine désacralise le système colonial et post-colonial d'enseignements qui s'est mué en une tornade ayant produit la table rase du génie créateur humain. Et pourtant, celui qui donne, domine ; une domination anglo-saxonne de ce genre sur les Canadiens constitue un drame, dans ce sens qu'elle renforce la dépendance du type incontestablement colonial.

Cette domination ouvre une plaie béante. Et pour panser cette plaie, Bartine voudrait que tous les Canadiens, et particulièrement les Canadiens-Français représentés par Téléphore, Victoire et Gabriel, puissent oeuvrer en fonction de la libération. Ils vont ainsi empêcher que les futures générations n'en soient pas contaminées. Elle préfère devenir la pionnière d'une telle révolution.

⁸C'est un processus de destruction du génie créateur de l'homme et de déculturation d'une société (Ntabona 2009, 5).

Pour que cette révolution soit possible, toute sa famille doit commencer par adhérer à son point de vue et accepter qu'elle quitte l'école. Dans sa démarche, Bartine déclenche une sorte de décolonisation de l'identité et de la culture canadiennes ; la situation contemporaine de sa famille prouve clairement que l'indépendance ne signifie pas seulement l'absence physique des colons, mais surtout la décolonisation de l'esprit et du système coloniaux.

Alice Rathier, un autre protagoniste de l'intrigue, stigmatise la chosification des peuples jadis colonisés qui fait encore partie intégrante de la politique du Canada post-colonial. Elle expose la dépersonnalisation des Canadiens-Français par leurs concitoyens anglais. Ces derniers agissent en complicité avec les Anglo-Saxons. La postcolonie canadienne devient alors un système par lequel les droits humains sont empiétés et considérés comme des actes contraires à la raison.

Alice Rathier est une petite fille, une canadienne qui s'exprime en langue française et qui est traitée comme esclave au travail. Chaque matin, elle quitte la maison et va brasser les feuilles de tabac dans une manufacture surchauffée pour un salaire de misère. Et pourtant, une Canadienne-Anglaise de son âge ne pouvait pas subir ce même sort ; car, chaque Canadien-Anglais porte en lui l'identité de la nouvelle bourgeoisie anglo-saxonne.

De la même manière que les Canadiens étaient réduits et relégués au statut d'une chose lors de l'ancienne colonisation française, durant l'ère postcoloniale, la bourgeoisie des Canadiens-Anglais traite donc les Canadiens-Français de la même façon. Ils vivent comme des exilés dans leur propre pays, une sorte de prison à ciel ouvert (LGM, 48&115).

Dans le souci d'exposer davantage l'exploitation des Canadiens-Français, la narratrice met cette fois-ci l'accent sur les conditions inhumaines de travail. C'est une réexploitation appréhendée comme un désastre majeur de tous les temps dans l'historiographie du Canada. Conséquemment, Alice Rathier décrit combien :

La chaleur était insupportable malgré les immenses fenêtres de la manufacture laissées ouvertes dans l'espoir qu'une quelconque brise, à un moment dans la journée, finisse par s'y engouffrer et venir rafraîchir les ouvrières qui s'échinent du matin au soir dans les vapeurs malsaines des feuilles de tabac qu'elles ont à traiter (LGM, 112).

Alice Rathier fait partie de la troisième et dernière équipe des travailleuses. C'est une équipe des « shakeuses ». Elles ont comme travail de brasser et sécher les feuilles de tabacs en vue de les rendre prêtes à être découpées, tailladées et réduites en sciure qui doit finalement être utilisée pour la fabrication des cigarettes. C'est un travail très épuisant.

Ce genre de travail devrait être fait par les hommes, car il exige beaucoup de force physique. De tous les mois de l'année, aucune travailleuse ne voulait « surtout pas penser au mois d'août, le pire de l'année, celui qu'on appelle l'hécatombe parce que c'est à ce moment-là qu'une bonne partie d'entre elles tombent malades, suffoquées par la chaleur et épuisées par le labeur » (LGM, 113).

En outre, Alice Rathier condamne les divers harcèlements sexuels dont elle et les autres travailleuses membres de son équipe sont victimes. Les auteurs de ces harcèlements sexuels sont leurs superviseurs, notamment Guy Gingras et ses collaborateurs. Ces derniers agissent comme à l'époque coloniale où les colons venaient dans les territoires colonisés sans leurs femmes ; et pour satisfaire leurs appétits sexuels, ils harcelaient les jeunes colonisées qu'ils traitaient de prostituées.

Daniel Hémery se permet de renchérir que, parfois, le célibat était même imposée aux jeunes filles qui aspiraient à la carrière enseignante (2001, 232). Ces genres d'harcèlements constituent les actes de corruption morale dont les Canadiens-Français sont encore victimes. Alice Rathier finit par démissionner de son travail, étant donné qu'elle ne pouvait plus supporter de pareils traitements.

Elle refuse d'endurer une telle situation, contrairement à certaines d'autres travailleuses qui acceptent des faveurs de la part de leurs chefs directs. Elle critique le

comportement des Canadiens-Anglais qui cherchent à s'attirer les regards concupiscent de la part de leurs supérieurs anglo-saxons. Ces derniers en profitent pour les re-coloniser tous, malgré la minorité rétive :

À cause de la dureté de leur ouvrage, les shakeuses de tabac ont le droit de travailler dans des vêtements légers hiver comme été et leurs superviseurs, tous des hommes, en profitent bien sûr pour rincer l'oeil [...] ; dans le cas de Guy Gingras [...], se permettre [...] des attouchements [...]. Et depuis quelques semaines, il a lancé son dévolu sur Alice Rathier [...]. T'es ben rétive, a matin, Alice Rathier ! - Chus toujours rétive [...]. J'aime ça les femmes rétives [...]. J'aime les dompter [...]. Pour qui tu te prends, donc, toé ? - J'me prends juste pour quelqu'un qui veut travailler en paix [...], gagner son argent, même si c'est pas gros, sans être obligée de vous endurer, vous pis les autres superviseurs ! Il lève la main pour la frapper. Cette fois, c'est elle qui lui pose son index sur le front (LGM, 113-115).

De cet extrait, il ressort qu'Alice Rathier décide de poser son index sur Guy Gingras avant de démissionner. Sur sa voie de sortie de la manufacture, elle dit à ses collègues ceci : « Vous êtes fines, toute la gang, mais êtes ben niaiseuses d'endurer ça ! Y ont pas le droit de vous traiter de même pis vous avez pas le droit de les endurer ! » (LGM, 117).

En quittant le travail, Alice emboîte les pas à Gabriel, son frère aîné ; ce dernier avait agi aussi de la même manière au moment où il avait démissionné de son travail afin de rechercher un autre emploi plus rémunérateur que le premier. Cette attitude d'Alice Rathier et de Gabriel s'assimile au travail de révolution ou de décolonisation morale déjà amorcée par Bartine.

Alice Rathier et Gabriel sont une exemplarité de la prise de conscience contre le système postcolonial qui continue de garnir la société canadienne de son casque colonial. Le travail de Gabriel ne pouvait pas lui permettre d'organiser avec succès son futur mariage et même sa vie. Il avait encore agi de la sorte lorsqu'il avait quitté le toit familial pour louer un appartement ailleurs, alors qu'il n'était pas encore marié.

Comme ses petites soeurs, Alice Rathier et Bartine, Gabriel est également à bout de supporter les conditions « inhumaines » de la vie en famille (LEB, 73&87-88). En somme, l'auteur de *La grande mêlée* suggère que les Canadiens puissent s'imprégner de ces trois cas de figure en vue de secouer le contexte rageux et ravageux de la domination postcoloniale imposée par l'impérialisme anglo-saxon, aidé dans cette entreprise par les Canadiens-Anglais.

Voilà ce qui nous aide à comprendre comment la postcolonie constitue une tornade ravageuse. Elle impose les guerres, les conditions inhumaines de travail, la famine, la déshumanisation, le système d'éducation « génocidaire », l'empiètement des droits humains et le pouvoir politique doté de l'arbitraire colonial ; elle réexploite les peuples et les territoires jadis colonisés.

Cette exploitation empêche aux autochtones toute initiative de développement et de décolonisation. Ainsi, ils restent des dépendants et « esclaves ». Ainsi, la tornade ravageuse s'est transférée de la colonisation à la postcolonie. Comment s'est effectué le transfert ? Et qui sont les acteurs de ce transfert ? Ces questions constituent le fil conducteur du point suivant.

2. La postcolonie : une réintégration du passé dans le présent

Pour Rachid Mimouni, la postcolonie est la métaphore d'une malédiction qui plonge ses racines dans « un passé lointain » (1993, 180), c'est-à-dire le capitalisme, l'esclavagisme négrier et le colonialisme occidental ; si bien qu'il n'est pas actuellement facile d'établir une nuance épistémique entre la colonisation et la postcolonie, ajoute Abadie (2014, 10).

Oui, la postcolonie constitue une métamorphose ; selon Măn, c'est « un vieux terme à signification nouvelle [et] imberbe ». C'est aussi une pérennisation du contexte colonial

(MÃ, 133). Cette continuité est due à un transfert dont la trajectoire était planifiée d'avance, en vue de transposer le colonial dans le postcolonial. Pour ce faire, la postcolonie suit l'itinéraire dont les contours lui avaient été préétablis par la colonisation (Chantal E. Pélagie Belomo 2009, 44). Donc, le passé colonial affecte le présent et le futur des populations et des États postcoloniaux, conclut Joëlle Vitiello (2010, 501).

Par rapport à ces divers points de vue critiques, nous comprenons que la postcolonie implique la succession, la rénovation et la continuité de l'impérialisme entre l'ère coloniale et post-coloniale. Ces deux périodes ont comme dénominateur commun l'exploitation et la domination. Le préfixe « post » ne veut pas uniquement dire « l'opposition », mais il peut aussi signifier « l'après » ; car la plupart des dispositions coloniales ont anticipé les attributs postcoloniaux.

Après l'analyse de la situation actuelle de son pays, le Vietnam, Mãn parvient à la conclusion que c'est un pays où les puissances impérialistes ont réussi à « réintégrer le passé dans le présent » (MÃ, 121). Au fait, il s'agit bel et bien du passé colonial qui s'intègre dans le présent postcolonial. La postcolonie ne voudrait pas forcément signifier la fin de la colonisation, mais sa rénovation.

Dilleyta, lui nous aide à comprendre la façon dont les nouvelles élites au service de nouveaux colons ont participé à ce transfert. Il déclare comment :

[Il] cultive l'indifférence à l'égard de cette moitié de l'humanité [...], des secrétaires qui traînent les pieds dans les couloirs des bureaux de la ville pour s'attirer les regards concupiscent de leurs supérieurs hiérarchiques [...], qu'on dit faible, soumise à souhait et dont la destinée ressemble à une voie de garage avec mariage, procréation et servitude conjugale. La source est tarie, dit-on, dès le premier rayon de leur vie. Dès la première lumière pisseuse de l'aube. Désormais, il [Dilleyta] n'associe plus la femme aux agapes sexuelles, non, la femme est devenue la métaphore en chair du pays démun, frappé d'« impuissance économique ». La métaphore incarnée d'une terre ingrate, stérile et basaltique (BAL, 110-111).

En rapport avec cet extrait, Dilleyta tente de remettre en question la manière dont s'est réalisé le transfert ; les pays africains postcolonisés sont la similitude d'une femme ou d'une terre ingrate, frappée de stérilité. Autrement dit, ce sont les mêmes impérialistes qui avaient frappé l'Afrique coloniale de stérilité économique, qui ont encore pulvérisé la décolonisation et le nationalisme radicaux, et ont réintégré la stérilité économique dans la postcolonie africaine.

La postcolonie et la colonisation sont dans une large mesure les-mêmes. C'est ce qui fait de l'après-indépendance ou de la postcolonie africaine une période des « lendemains boîteux », déclare Waïs (BAL, 19) ; ce sont des lendemains qui ont fait de la décolonisation un échec et ont encore fait que la postcolonie se superpose sur l'ancienne colonisation européenne. Marc Ferro confirme, de sa part, que les peuples colonisés se sont ainsi débarrassés des colons tout en préservant l'impérialisme et certains traits du colonialisme ancien (2003, 33).

Ensuite, Dilleyta pense que les anciens colonisateurs ne sont pas les seuls à avoir détruit l'Afrique post-coloniale. Ils sont également assistés dans cette mission par les autochtones. Marc Ferro pense que c'est par le pacte colonial que les nouveaux chefs d'états et opérateurs économiques africains cherchent les faveurs de la part des anciens colonisateurs et ont facilité cette intégration (1996, 258). Ils deviennent la métaphore « des secrétaires qui traînent les pieds dans les couloirs des bureaux de la ville pour s'attirer les regards concupiscent de leurs supérieurs hiérarchiques » (BAL, 110) ; de la même façon, les anciens colonisateurs se sont servis des chefs coutumiers pour asseoir leur domination.

À cette ère de la postcolonie, les nouveaux colons consolident le pouvoir absolu des dirigeants post-coloniaux en les assujétissant à la volonté et à la domination de la métropole. Ils se sont donc fabriqué des successeurs potentiels sur le sol africain. Dans ce tableau, l'absence physique des ex-colons ne peut en aucun cas empêcher la meilleure continuité du système colonial. Ils sont des inconditionnels « nègre-blancs »

ou « négriers »⁹ dignes de recoloniser leurs propres congénères ; l'assimilation négrière a substantiellement remplacé la colonisation.

De ce fait, l'on a validé la réintégration du passé dans le présent ; c'est une métaphore de la néo-paternalisation et de la nouvelle mise sous-tutelle infiniment constantes. Maria et Nana (Rhéauna) avaient fait de même lorsqu'elles avaient demandé à Rambert de la (Nana) parrainer lors de son mariage religieux. C'est un arrangement du genre de celui que Victoire a fait pour que Télesphore devienne également le père de Gabriel, bien que son père biologique soit Josaphat (LGM, 21&24).

Ayant pris les rennes du pouvoir, la nouvelle élite africaine constitue le portrait des leaders faibles, soumis à souhait et dont la destinée ressemble à une voie qui a conduit à un mariage et à une procréation de la servitude postcoloniale. La source de la révolution a séché depuis le premier rayon ou la première lumière pisseuse de l'aube de la période des indépendances. Ces leaders faibles et soumis à souhait ont dès lors commencé à pêcher dans les eaux troubles et ont rendu stérile l'Afrique post-coloniale ; une Afrique qui est dépourvue de sa réelle indépendance politique et économique. Ainsi, Dilleyta décide de cultiver l'indifférence à l'égard d'une telle élite corrompue.

Afin de mieux accomplir leur mission coloniale, un autre protagoniste de *Balbala*, Yonis renchérit que les anciens colons ont instruit les nouveaux chefs d'États africains à la postcolonie. C'est ainsi qu'il fait référence à l'Université métaphorique de Leningrad, en Russie, où l'on enseignait aux étudiants africains des sciences politiques à devenir des têtes et des corps qui doivent juguler « l'avancée géopolitique de l'ogre impérial dans les nations du tiers-monde » (BAL,140). Yonis fait encore appel à Elmi Gaal. Une fois devenu Président :

Le deuxième bureau de l'Armée française était content de son protégé qui ne tarderait pas à profiter d'un stage en métropole. Une grande école de la métropole, du côté de Fréjus, l'accueillit avec les honneurs [...]. Incapable de fourbir les armes de son envol, Elmi voyait ses semelles

⁹En ligne : David Murphy. 2015. Tirraillleur, facteur, anticolonialiste : La courte vie militaire de Lamine Senghor (1924-1927). *Cahiers d'histoire*, 126. www.revues.org. Consulté : le 19/07/2015, 10 : 24.

s'enfoncer dans le bitume du centre de formation. Chaque jour nouveau apportait son fardeau, trop lourd pour son petit corps fendillé comme l'acacia de Doraleh (BAL, 152).

Ce faisant, le paternalisme et l'assimilation refont surface et sont renforcés. Mãn reconnaît avoir eu la peau des poupées françaises ; son père-géniteur était blanc, grand et colonisateur. Elle (Mãn) a un fin nez et une peau diaphane, c'est-à-dire transparente et claire. Ses enfants appellent Julie (son amie) *Ma' Hai*, Mère Deux. Et de ce fait, Julie occupe le premier rang et a le même droit de regard et le même devoir sur l'éducation et le développement de ses enfants (MÃ, 9&34 ; 108).

Dans le même ordre d'idées, Mãn fait encore le procès des anciens colons qui enseignaient aux élèves vietnamiens, aux yeux bridés à dire et reciter que leurs ancêtres étaient des Gaulois, sans aucun gêne ni y voir aucune incohérence. C'est l'assimilation ou le fait d'octroyer la citoyenneté métropolitaine aux colonisés-évolués et d'annexer les territoires colonisés à la métropole, déclare Dylan Brian Rum Kerrigan (2010, 13).

Mãn remet davantage en question cette politique quand elle explique comment les femmes vietnamiennes s'insèrent des implants de silicone dans leurs nez ou soit les tirent neuf fois chaque matin en vue de gonfler la proéminence de leur os nasal et l'occidentaliser (MÃ, 27&34). C'est une allégorie identique à celle d'un homme qui, dans la foule, aspire vraiment à ressembler au Bourreau, malgré que ce dernier exerce une tâche ingrate (LEB, 83-84).

En plus de cela, Waïs épingle l'héritage de l'acculturation. De la même façon que la colonisation a imposé l'évangélisation, l'alphabétisation et l'administration comme auxiliaires dans le but d'éradiquer l'unification des hommes et des territoires ; Waïs déclare :

Tout va à vau-l'eau au tour de nous : le ciel pommelê ricane un grand coup et la terre est jaune de rancune, un jaune de cucumma [...]. Mais qu'est-ce le pouvoir ? Si non se mettre au perron après le réveil et voir son garde du corps trébucher pour faire son premier salut de la journée [...],

réunir les membres de son clan pour s'inventer une hagiographie [...], entendre son nom prononcé partout et à toute heure. Régenter en sultan [...], on attend un sort meilleur du ciel. « Rien ne viendra et la saison est nulle » [...]. Dans ce pays chaviré, on attend toujours quelque chose : un signe, un séisme, un orage, une foudre [...]. On attend le retour de Waaq, la déité vaincue et oubliée d'avant l'islam et l'ère coloniale, qui va redoubler de générosité (BAL, 20-21).

Dans ces métaphores, le narrateur rassure que, si les Africains pouvaient s'attendre à un meilleur sort provenant du ciel colonial et postcolonial, il ne leur arriverait rien de bon, si ce ne serait que la saison nulle : saison sèche et stérile. Ceci est un portrait de l'ère de la nouvelle colonisation. C'est la saison sèche qui empêche la saison pluvieuse des indépendantistes de décoloniser l'Afrique et favorise le transfert du colonial dans la postcolonie. C'est ce transfert qui prend la forme métaphorique d'un séisme, d'un orage ou d'une foudre.

C'est un orage qui a décimé les institutions qui prônent la liberté. Par conséquent, cet orage a frayé une voie au néo-colonialisme, qui est à la base de l'échec de la décolonisation. Il advient que cela a donné naissance à une Afrique qui a chaviré. Selon Saunders Juma, c'est une représentation d'une Afrique postcoloniale complètement reprise dans les traquenards de la nouvelle forme de colonisation ; c'est une Afrique ruinée et dépourvue des structures et dynamiques socio-culturelles et politiques, à la fois précoloniales et post-coloniales propres (2013, 17).

Cet orage postcolonial a donné lieu à la résurgence du contexte colonial qui ressemble à « *Waaq*, la déité vaincue et oubliée d'avant l'Islam et l'ère coloniale, qui va ressurgir et redoubler de générosité » (BAL, 21). Les nouveaux dirigeants africains ont imposé à leurs compatriotes, comme les Canadiens-Anglais, une politique fasciste et hégémonique. C'est une politique basée sur le culte de personnalité de ces sultans qui préfèrent entendre leurs noms prononcés partout et à toute heure, la ségrégation idéologique et tribaliste, l'oppression, la cruauté, la réexploitation et le réassujettissement.

Il appartient à Waïs d'en déduire que tout va à vau-l'eau autour de nous. Le ciel pommel  de la postcolonie africaine ricane un grand coup de la transposition socio-politique du colonialisme et la terre, une allégorie du continent noir africain est jaune, victime de ce transfert, un jaune de cucumma. Dans l'élan de ses idées, Waïs confirme aussi que l'absence physique des colonisateurs n'a pas empêché au système colonial de redoubler de sa rage et de son ravage dans la postcolonie.

Elle a tout écroulé et créé des « débris politiques », c'est-à-dire des assoiffés du pouvoir, dans le but d'achever cette oeuvre dont les fondements avaient déjà été posés plusieurs siècles avant, par l'entreprise coloniale. Qui pis est, les Africains ont perdu leurs cultures sans en obtenir de nouvelles jusqu'à ces jours. Il en résulte des déséquilibres et séismes socio-politiques, de la désintégration sociale, de la perte du sens du réel, du béant vide culturel, des guerres, de l'exode, de la répression et des pillages difficiles à repanser.

De ce qui précède, il ressort que l'évangélisation, l'alphabétisation, le pouvoir politique et le capitalisme conduisent encore à la perte d'identité, à l'aliénation et à la dénaturation de l'élite et des peuples postcoloniaux. Paradoxalement à ces séismes de la civilisation occidentale et anglo-saxonne, la culture africaine forgeait l'endurance de vrais champions et guerriers, de vrais hommes, aguerris, intelligents, responsables et conscients, estime Etienne Goy mid  (1984,17-22 ; 1985, 73-79). C'est évidemment cela que Waïs met en exergue ; à cette fin, il déclare ceci :

Saisons de migraine et rudes caravanes. Des ancêtres, souffrant d'insolation mentale, pataugent dans la boue de l'incurie. On appelle ça le bon sens, paraît-il [...]. Mémoire occultée, prise en otage par les forces qui détiennent la réalité du pouvoir. Les paysages inexplorés de la douleur et de la colère sont multiples dans cette région du monde [...]. Pendant ces instants de douleur vive, trop vive, plus rien ne compte pour moi. Et l'univers peut s'écouler dans un éboulis frénétique avant même que j'en prenne conscience. L' lixir pour me soulager n'étant pas encore inventé, rien ne compte vraiment pour ces moments (BAL, 35).

La force de cette allégorie consiste en ce qu'elle permet d'étayer combien les paysages de la douleur et de la colère coloniales, les paysages du doute, restent encore inexplorés et ils sont multiples dans cette région du monde. Ceci nous renvoie à la civilisation coloniale qui avait désaltéré les domaines et secteurs de la vie socio-culturelle et politico-économique en Afrique. Ces-dits paysages du doute restent encore innombrables et légion à explorer. On assiste, donc, à une Afrique postcoloniale qui expérimente des actuels instants de douleur vive, trop vive de l'aliénation et de l'acculturation héritées de l'ancienne colonisation occidentale.

Pendant cette période, les anciens colonisateurs avaient emmené, avec eux, les missionnaires catholiques et protestants, les enseignants et les administrateurs susceptibles d'assurer fidèlement la mission civilisatrice. Durant ces temps-ci, ces instants, ces moments, c'est aux néo-leaders africains de poursuivre et parachever cette mission. Il s'agit, bel et bien, de la mission néo et re-colonisatrice d'occulter et prendre en otage la mémoire de la culture, à la fois, précolonialiste, anticolonialiste, décolonialiste et panafricaniste.

Alors, ces nouveaux dirigeants africains agissent différemment des pionniers de l'indépendance ; étant donné qu'ils souffrent de ce que Waïs appelle l'insolation mentale ou la migraine, ils continuent inlassablement à patauger dans la boue de l'incurie postcoloniale, sans s'en rendre compte. Plus rien ne compte pour eux que la conservation et la pérennisation de leur pouvoir ainsi que l'auto-enrichissement.

Contents de ce qui se passe, ils pensent en aucun cas à inventer l'élixir. À travers ce symbolisme, Waïs suggère aux Africains de devoir repenser à un nouvel épouvantail et ordre politique susceptible de rompre totalement avec le système colonial. Il s'agit de réinventer le leadership panafricaniste et les dispositions émotionnelles, psychologiques et idéologiques, capables de décoloniser la postcolonie et créer un divorce définitif entre les Africains et ces saisons nomades et drapées, ces saisons de migration et de migraine postcoloniales.

Tremblay aborde de sa propre manière la question de la transposition coloniale dans la postcolonie canadienne. Il trace des pistes qui nous permettent de comprendre les mobiles qui excitent les nouveaux impérialistes à imposer encore les relations d'ordre colonial à leurs anciennes colonies. De prime à bord, il met l'accent sur l'aspect économique de la postcolonie. Dans cette optique, il explique comment Maria a peur d'affronter les deux rendez-vous relatifs à l'emprunt d'argent indispensable à l'organisation du mariage de sa fille, Nana (Rhéauna).

En effet, Maria doit répondre à ces deux rendez-vous dans quelques heures de la journée. Mais, les éventuels résultats à ces deux rendez-vous la terrorisent. C'est ce qui commence à envenimer même les relations entre elle et sa fille, Alice :

Elle [Maria] se demande si cette envie qu'elle a eue de frapper Alice parce qu'elle osait lui tenir tête n'était pas une façon détournée qu'elle avait trouvée pour réagir - à l'avance - à la redoutable journée qui se préparait. Surtout aux deux rendez-vous qu'elle a pris pour cet avant-midi et qui, chacun à sa façon, la terrorisent. A-t-elle failli exprimer, avant même que les raisons n'en soient légitimes, la frustration qu'elle prévoit inévitable parce qu'aucun de ces deux rendez-vous ne peut bien se passer ? [...] A-t-elle voulu se punir elle-même à travers Alice d'avoir demandé à rencontrer ces deux personnes qu'elle n'avait pas envie de voir ? (LGM, 47).

Par ces symbolismes, Maria tient à démystifier les anciens et les nouveaux colonisateurs, qui tenaient mordicus à la perpétuité de la colonisation au Canada post-indépendance. Cela transparaît dans la métaphore d'Alice, un échantillon des Canadiens, particulièrement des Canadiens-Français, qui deviennent victimes d'une frappe dont les vraies raisons se trouvent ailleurs.

Cette frappe constitue un stéréotype de la postcolonie anglo-saxonne qui a replongé ce pays dans ce que Robert Comeau qualifie de « l'esclavagisme économique » (1978, 207). Ce n'est qu'une pérennisation de la politique coloniale qui imposait au Canada le statut d'un fournisseur des matières premières à la France. Jouissant des privilèges métropolitains, Russel Bouchard radote que la France entretenait délibérément et par la politique du « protectionnisme » la dépendance du Canada aux produits manufacturés

et annihilait absolument toute possibilité d'industrialisation sur le sol canadien (1999, 39-40).

Maria sous-entend que si le Canada post-colonial est victime de l'aliénation française et anglo-saxonne, c'est suite aux Canadiens-Anglais qui sont au service de l'entreprise anglo-saxonne. Ils constituent la métaphore du voisin de la maman de Mãn qui lui suggérait que, si elle voudrait survivre, elle devrait se débarrasser de son identité (MÃ, 27). Dans leur démagogie, les anciens et nouveaux colons ont réussi à fragiliser les Canadiens contre toute éventuelle initiative de décolonisation, de réunification et de souveraineté de leur pays. Une telle initiative de réunification et de souveraineté est souvent désavouée par les impérialistes.

En somme, c'est la libération totale et la véritable réunification des deux Canada, Anglais et Français, qui constituent la toile de fond de ces deux rendez-vous métaphoriques qui font peur à Maria. Ces deux rendez-vous sont toujours un casse-tête pour la France, d'une part ainsi que pour la Grande-Bretagne et les États-Unis d'Amérique, d'autre part. Ces puissances postcoloniales re-colonisent le Canada et savent que les résultats escomptés de ces deux rendez-vous ne leur seront jamais favorables.

C'est dans ce sens qu'ils deviennent des rendez-vous qu'ils n'ont aucune envie de voir se réaliser. C'est bien cela le leitmotiv de la peur et de la résistance de la France et de l'empire anglo-saxon. Pour amplifier son aphorisme, Tremblay renvoie encore à Maria. Cette fois-ci, on peut la revoir animée d'un ressentiment d'inquiétude. C'est un ressentiment dû au fait que sa fille, Alice, penserait secouer le joug familial et prouver qu'elle serait capable de voler de ses propres ailes nonobstant son jeune âge, sa fragilité et sa moindre intelligence.

Alice serait prête à se libérer aussi de l'emprise familiale. Ce faisant, elle suivrait aussi l'exemple d'autres filles de son âge qui avaient l'habitude de se débarrasser de l'esclavage familial :

Au détriment de sa fille Alice [...] qui lui tombe sur les nerfs, sans doute autant qu'elle était tombée sur les nerfs de ses parents quand elle avait son âge, alors [...] qu'elle le montrait avec une cruauté d'enfant gâtée ? [...] Elle [Maria] sent avec inquiétude venir le moment où elle entendrait sortir de la bouche de sa fille les arguments qu'elle avait servis à ses parents vingt-deux ans plutôt [...]. Comme la plupart des jeunes filles de son âge, c'est de l'emprise de la famille, de ce qu'elle croit être le joug de sa mère et de sa sœur aînée dont elle veut se libérer. Pour voler de ses propres ailes. Pour prouver qu'elle peut arriver à quelque chose par elle-même. Si jeune. Si fragile. Si peu intelligente [...]. Elle se croit forte et prête à l'indépendance, alors que ce n'est encore qu'une enfant qui a besoin qu'on lui dise quoi faire (LGM, 47-48).

Alice est la métaphore des Canadiens-Français ; elle est victime d'un double joug postcolonial lui imposé par les membres de sa propre famille biologique, celui de sa mère, le Canada-Français, et celui de sa sœur aînée, les Canadiens-Anglais. Elle tient à se libérer totalement de cette nouvelle forme de colonisation. En agissant de la sorte, les Canadiens-Anglais ont sournoisement aidé à la transposition du colonial dans la postcolonie canadienne. Plus rien ne compte pour eux, comme pour les Africains ; c'est seulement la soif du pouvoir et l'auto-enrichissement qu'ils ne parviennent même pas à maîtriser. Ils considèrent leurs concitoyens français comme des enfants ayant besoin qu'on leur dise ce qu'il faudrait faire.

Fort de l'exemplarité de la Chine, de la Corée du Nord et d'autres nouveaux pays émergents, Alice pense que les Canadiens-Français sont aussi bien capables que prêts à se frayer aussi une place de choix dans le concert des grandes nations de la planète. Mais, la double re-colonisation franco-canadienne et anglo-saxonne les en empêche.

À ce propos, la France et l'empire anglo-saxon ne veulent pas entendre un tel discours. Ils évitent toute tentative anti-postcoloniale ; pourquoi en évitent-ils ? La raison est simple : avant de devenir aujourd'hui des super-puissances ; la France, les États-Unis d'Amérique et la Grande-Bretagne furent d'une manière ou d'une autre colonisés par les anciennes puissances mondiales et impérialistes de leurs temps.

Alice semble ne pas ignorer que le nom « France » vient d'un peuple germanique, les Franks ; car, la France était autrefois conquise par les Romains (la Gaule romaine), les Allemands et l'empire Ottoman. La Grande-Bretagne était aussi jadis conquise par les Romains (la Bretagne romaine) et les Anglo-Saxons avant d'être réunifiée par l'Acte d'Union de 1707 avec le royaume d'Écosse et celui de 1800 avec le royaume d'Irlande.

A leur tour, les États-Unis d'Amérique étaient, enfin et depuis leur découverte par Christophe Colomb en 1492, colonisés tour-à-tour par les Espagnols, les Français et les Britanniques. Comme Maria, ces puissances postcoloniales se souviennent combien les révolutions qui avaient déclenché leur souveraineté nationale et internationale étaient organisées.

En outre, la France, les États-Unis d'Amérique et la Grande-Bretagne sont conscientes qu'aujourd'hui ils sont devenus plus puissants que leurs maîtres d'hier à telle enseigne qu'ils sont devenus capables de les néo-coloniser, à leur tour. Les victimes d'hier sont devenues les bourreaux d'aujourd'hui ! un autre dilemme qui subsiste dans le cosmos colonial et qui le confond. Quant à Alice, elle pense que c'est cette sorte de concurrence et confusion qui font peur aux puissances postcoloniales et les poussent à toujours marteler toute tentative de décoloniser et réunifier le Canada.

Dans une large mesure, les puissances occidentales et anglo-saxonnes ont les mêmes sentiments de frustration quant à voir l'Afrique anti-postcolonisée, voler de ses propres ailes et devenir leur concurrent de taille dans le concert des nations aussi. Anab, l'un des protagonistes féminins qui incarne la résistance dans l'intrigue, stigmatise clairement la façon dont ces nouvelles puissances coloniales ont les mêmes sentiments de peur envers l'Afrique.

Ces puissances postcoloniales savent et se disent que l'Afrique est capable de se suffire à elle-même, elle a la double dimension des autres continents et elle est l'original d'elle-même, dit Anab. À cet effet, elle s'exclame : « Ah, après on dira partout que l'Afrique est mal barrée, mal gérée et tout le tintouin. Ah, si on nous laissait correctement faire

not'boulot, le rêve ! [...], [on finirait] avec les rafistoleurs d'espérances [...], avec les humanitaires de partage » (BAL, 180).

Voilà les raisons qui poussent les néo-puissances impérialistes à maintenir le Canada et l'Afrique néo-colonisés au joug postcolonial. Ils sont assistés par certains Canadiens (Anglais) et Africains (politiques et opérateurs économiques). Ces puissances postcoloniales jouent, donc, fidèlement « le rôle de celles qui conseillent à leurs filles [canadiennes et africaines] d'accepter les choses qu'elles ont elles-mêmes voulu éviter » (LGM, 48) ; parce qu'elles sont jalouses d'elles.

C'est le portrait d'une jalousie et d'une altercation pareilles à un éternel conflit qui a existé entre Béa et Alice. La toile de fond de leur discorde est due au fait que Béa a toujours envié la minceur d'Alice, ses cheveux qui frisent naturel et les regards que les garçons lui lancent dans la rue (LGM, 158). Aussi Maria est-elle frustrée du départ sans retour de sa fille aînée, Rhéauna, qui devrait se marier à Gabriel.

Pour ce faire, elle a de nouveau choisi de s'enflammer contre son fils, Théo ; parce que ce dernier était très content du mariage de sa sœur aînée. Et pourtant, ce départ faisait extrêmement mal à Maria. De ce fait, elle menace de chasser Théo de sa chambre à coucher, alors que Rhéauna essaie sa robe des noces :

Pendant le dernier essayage de la robe de mariée, dans le salon de Maria, Théo n'a pas arrêté de tourner autour de sa soeur. Il la couvrait de compliments, il insistait pour qu'on le laisse monter sur une chaise parce qu'il voulait encore une fois aller l'embrasser sans la toucher si non du bout des lèvres, pour ne rien salir, il parlait fort, il gesticulait, au point que sa mère [Maria] a été obligée à plusieurs reprises de le chasser de sa chambre. Il ne s'est pas calmé, mais il s'est retenu. Pour ne pas hurler de peine et de peur (LGM, 235).

Maria est une illustration des puissances postcoloniales, c'est-à-dire la France, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis d'Amérique qui tiennent avec obstination à la postcolonie du Canada, symbolisée ici par Rhéauna qui voudrait se marier et devenir indépendante de l'emprise familiale, notamment celle de Maria, sa mère. À cause de la

jalousie, cette dernière n'est pas contente de voir sa fille se marier. Elle préférerait que Rhéauna reste éternellement dépendante de la famille néo-impérialiste et postcoloniale dont elle détient le monopole.

Maria sait qu'une fois mariée, Rhéauna accédera à sa souveraineté nationale et internationale. Et, de ce fait, elle pourra totalement échapper à son contrôle. Ceci constituerait une perte pour cette famille impérialiste. La France, les États-Unis d'Amérique et la Grande-Bretagne exploitent les richesses du Canada ; s'ils osent laisser le Canada devenir réellement réuni et totalement indépendant aujourd'hui, cela devrait inéluctablement devenir une perte, non pas de moindre.

Ces puissances postcoloniales se disent les unes aux autres que : « peut-être que le vautour aura enfin le courage d'assumer son geste jusqu'au bout, qui sait ! » (LGM, 235). Si le vautour, qui est la métaphore du Canada postcolonial, peut assumer son geste de décolonisation jusqu'au bout, ça ne sera d'aucun avantage pour elles ; en d'autres termes, cela réduira leur puissance et leur influence internationales.

Voilà ce qui justifie la raison de la peur et de l'acharnement à la postcolonie du Canada. Si ces puissances postcoloniales cèdent, ce serait commettre une erreur, que Maria a commise aussi en acceptant que Titite, sa voisine, devienne la gouvernante de la fête du mariage de sa fille, Rhéauna. Maria ignorait que cette dernière abuserait d'elle et ferait de tout son mieux pour la manipuler (LGM, 238).

En dernier essor, Tremblay revient encore sur Victoire qui refuse de croire aux promesses de Gabriel selon lesquelles, une fois marié à Rhéauna, il ne va pas se détacher complètement de la famille biologique. Victoire craint que Gabriel ne s'éloigne définitivement d'eux, après viendront les tours des trois autres enfants qui, un à un, emboîteront les pas de Gabriel, leur frère-aîné. Elle avait :

Pensé à son grand fils [Gabriel] qui va, peut-être de façon définitive, couper ses liens avec la rue des Fortifications après s'en être déjà éloigné en se louant un logement. Il lui a promis de venir la voir le plus souvent possible, mais elle sait qu'un nouveau marié, en tout cas au début, se

concentre sur sa nouvelle vie et qu'elle le verra encore moins. Le plus vieux de ses quatre enfants avait trouvé la liberté, se détachait une fois pour toutes de cette famille où le malheur avait fait son nid. Les autres suivraient chacun à leur tour (LGM, 235).

Gabriel constitue une exemplarité du Canada à la fois colonial et post-colonial. De part sa naissance, il avait indispensablement un lien d'aliénation et d'acculturation avec la famille impériale. Ici, la référence est faite à l'ancienne colonisation française. Par son indépendance partielle et fictive, le Canada s'est quasi-éloigné et détaché de l'impérialisme français. C'est également une réalité de Gabriel qui, avant de se marier, était allé louer un logement en dehors du toit familial où le malheur postcolonial avait fait son nid.

Bien que théoriquement indépendant, le Canada postcolonial, comme Gabriel, reste toujours lié à la famille coloniale et néo-coloniale. L'aliénation, la dépendance et l'acculturation sont restées intactes : c'est la postcolonie. Seul le statut a changé, mais la dépendance a été transférée de la colonisation à la postcolonie. À travers cette métaphore, le narrateur de Tremblay démontre donc comment son pays est passé d'un Canada aliéné (de l'époque coloniale) à un Canada néo-aliéné (de l'époque postcoloniale).

Ayant démasqué que « je suis toujours aliéné », bien que « vivant partiellement en liberté hors du toit familial » ; Gabriel tient à se marier afin d'accéder à sa véritable souveraineté. C'est une métaphore du Canada contemporain, qui veut définitivement se débarrasser de la postcolonie franco-anglo-saxonne. Il (le Canada) veut complètement couper ses liens avec la rue des Fortifications, c'est-à-dire avec le système colonial et postcolonial. C'est bien cela ce que Victoire, un exemple-symbole de l'empire anglo-saxon et de la France ne veut pas entendre parler.

Tel un nouveau marié, le Canada anti-néocolonisé pourrait se concentrer sur sa nouvelle vie en vue de se développer. Pour la première fois, Gabriel va se frayer la voie de l'anti-recolonisation et de l'anti-postcolonie ; ici, nous citerons l'exemple des guerres de l'Indochine et du Vietnam qui avaient largement contribué au déclenchement de

l'anticolonisation et des indépendances. C'est ce qui inquiète la France et l'empire anglo-saxon, et les pousse à maintenir malgré tout le Canada dans la postcolonie. La libération du Canada de la postcolonie va enclencher la libération de l'Afrique et d'autres territoires qui restent encore néo-colonisés.

*

* *

Somme toute, l'essence de la postcolonie s'assure de manière sine qua non une corrélation avec l'ancien système colonial. Elle en constitue une conséquence et une suite logique. Comme à l'époque coloniale, les néo-colonisateurs continuent d'anéantir toute initiative tentant à rebasculer l'anticolonisation, la décolonisation, l'indépendance et le nationalisme en défaveur de la postcolonie.

Animés par la peur du bourreau en vers la victime, ils sont inquiets de voir leurs anciennes colonies devenir, un jour, leurs concurrents dans le concert des nations. C'est ce qui les pousse à perpétuer le contexte colonial et la mainmise impérialiste dans la postcolonie. Ainsi, ils continuent à entretenir l'acculturation et la chosification des peuples et des territoires issus de la colonisation. Ils sont rassurés de s'être forgé une génération des catalyseurs et des gardiens de l'ordre postcolonial. C'est une génération des suppôts capables de pérenniser les rapports d'inégalité socio-économique, politique et raciale entre les pays du Nord et du Sud.

CHAPITRE II : LA POSTCOLONIE : UN REVERS DE LA MÉDAILLE

Comme analysée dans le chapitre précédent, la postcolonie trouve ses origines dans la colonisation européenne. Loin de s'arrêter là ; elle s'infiltrer dans la lutte pour l'indépendance censée mettre un terme à l'impérialisme. La plupart des luttes pour l'indépendance ont échoué, comme le constate les romans de notre étude. C'est à peu près ce que Kyrielle raconte dans *Le bourreau* :

Le seigneur du lieu [le Bourreau] s'accroupit, devant l'un des condamnés afin de bien installer sa nuque sur le billot de bois ; l'homme se laissa faire docilement et pour prouver sa bonne volonté, fit saillir sa pomme d'Adam [...]. Le condamné a fermé les yeux quand il l'a vu se redresser, attendant l'instant suprême [...]. Le plat du sabre s'est abattu sur la bouche, le nez et le front dans un bruit terrifiant [...]. Dans le groupe de spectateurs [...], beaucoup applaudirent. Voilà ce que j'appelle un revers ! (LEB, 73-75).

De cet extrait, Kyrielle fait le procès de la postcolonie. Elle considère les territoires et peuples anciennement colonisés comme des condamnés à la peine capitale, c'est-à-dire à une sorte de « décapitation » postcoloniale. La postcolonie constitue la volonté des personnes re-colonisées à devoir « saillir la pomme d'Adam » de leur propre indépendance sacrifiée à la décapitation postcoloniale. C'est ce que Kyrielle trouve comme un revers de la médaille ; le système colonial révisé continue de décapiter les libertés fondamentales. Mais, les territoires et peuples sensés devenir indépendants applaudissent la postcolonie !

En effet, en rapport avec *Mãn* et *Le bourreau*, nous allons démontrer comment l'indépendance et la décolonisation africaines et vietnamiennes constituent le revers de la médaille. Nous allons mettre en exergue les faits qui ont favorisé l'éclosion de la postcolonie. En fin de compte, nous chercherons à connaître les causes de l'échec de la décolonisation.

1. Le dilemme de l'indépendance

Entendue comme la lutte contre l'empire colonial, la lutte pour l'indépendance africaine et vietnamienne avait pour but principal la fin de la colonisation et le réel gain de l'indépendance. Ainsi, certains nationalistes se sont engagés dans la guerre de libération. Ils combattaient contre les ennemis rodés et rusés dans l'art de la guerre. Voulant à tout prix mettre fin à la colonisation, ils sont tombés dans leurs propres pièges ; c'est-à-dire dans la postcolonie.

La chance de vaincre s'amenuise. L'ignorance de la ruse de leurs ennemis ne pouvait en aucun cas garantir leur victoire. C'est un échec cuisant qui entre dans la logique de ce qu'a déclaré Sun Tzu : « Qui se connaît, mais ne connaît pas son ennemi sera victorieux une fois sur deux » (in Manzueto 2015, 116). C'est dans cette même optique que Mãn souligne comment la guerre d'indépendance vietnamienne aboutit à la postcolonie, qui donne naissance à la division du pays en Vietnam du nord et du sud.

La France, l'ancienne métropole, avait perdu le contrôle du Vietnam en faveur des États-Unis d'Amérique, de la Chine et de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. De cela, la guerre devient la plus longue et la plus cruelle de l'histoire du Vietnam. À ce propos, Mãn relate : « Maman a vu sa vie se renverser au son du premier tir d'une embuscade entre deux rives, entre l'Est et l'Ouest, entre la résistance qui réclamait l'indépendance et le régime en place [...], quand les premières balles ont touché les passagers » (MÃ, 27).

Dans cet extrait, on peut deviner que les acteurs de cette guerre sont les Vietnamiens, les Français, les Américains, les Russes et même les Chinois ; tous entretenaient des intérêts et des agendas cachés. L'intervention russo-américaine et chinoise au Vietnam avait pour but de s'approprier la guerre en vue de remplacer la colonisation française par la postcolonie américaine et/ou russe.

C'est dans cette perspective que cette lutte anti-impérialiste (vietnamienne) devient la métaphore d'une embuscade entre les deux rives, c'est-à-dire la rive de l'Est, russo-chinoise ou communiste d'une part et celle de l'Ouest, américano-française ou capitaliste d'autre part. Mãn dénonce le fait que la guerre de libération se mue en une embuscade de la guerre froide russo-américaine dont les acteurs poursuivaient des intérêts autres que l'indépendance totale du Vietnam.

Dans le processus, la France sort perdante, aux côtés des Vietnamiens ; dans le même ordre d'idées au Canada, c'est la coalition anglo-saxonne qui a resoumis le pays à la nouvelle forme de colonisation, que nous baptisons la postcolonie. Dès lors, le Vietnam et ses pionniers de l'indépendance sont déraillés de la lutte et ne parviennent pas à s'en sortir.

Voilà le double revers de la médaille de la guerre d'indépendance vietnamienne que Mãn a d'entrée de jeu condamné. Elle la considère comme une source de division et d'embuscade pour le pays. Ainsi, Thúy renchérit que :

J'ai eu la chance de retourner au Vietnam [...] et de voir de l'autre côté de la clôture. Une mère qui perd un enfant, qu'il soit communiste ou non, peu importe, c'est une mère qui perd un enfant. Ça ne sert à rien de s'entre-déchirer, on a tous été victimes. Une guerre ne crée que des victimes. Je suis désolée [...] et si on continue après ça à se détester, on continue à perdre¹⁰.

De son côté, la mère de Luc insiste sur le fait que l'échec de cette guerre d'indépendance avait en premier lieu débouché sur la redistribution du Vietnam entre les blocs russe et américain, communiste et capitaliste. En second lieu, elle pense que la guerre avait favorisé également la conception d'un destin post-colonial sombre de l'histoire du Vietnam ; l'exemple est celui du nombre d'orphelins victimes du déguerpissement et de la redistribution de leur orphelinat par les seigneurs de guerre.

¹⁰En ligne : Kim Thúy, in Christian Desmeules. Littérature québécoise - Les lunettes roses de Kim Thúy. www.ledevoir.com. Consulté : le 30/03/2015, 16 : 58.

Elle même, la Mère de Luc est réfugiée de cette guerre. Arrivée en France, elle est sous la responsabilité de son fils, Luc, qui s'y était réfugié avant elle. Elle avait l'habitude d'arrêter chaque Vietnamien rencontré dans les rues parisiennes pour lui demander s'il avait connu l'orphelinat où elle exerçait au Vietnam. Un jour, elle parvint à croiser dans le restaurant de Luc une Vietnamiennne qui avait vécu dans le même district qu'elle et qui l'informa que la maison de cet orphelinat, une métaphore du Vietnam, était confisquée et redistribuée aux cinq autres familles, dont la France, les États-Unis d'Amérique, la Russie et la Chine.

Après la répartition de l'orphelinat, les enfants se sont retrouvés dans la rue. Ces enfants orphelins constituent une métaphore des Vietnamiens qui avaient opté pour la voie de la neutralité : ils embrassèrent leurs nouveaux colons à la manière d'un père ou d'une mère qui compatit à l'égard de ses deux fils ennemis. Un silence noir régnait parmi la population vietnamienne. Stupéfaite, la mère de Luc ne voulait plus parler aux Vietnamiens. Elle avait peur qu'on lui donne encore de plus amples détails sur le destin sombre de cet orphelinat ; des telles informations l'écoeuraient davantage (MÃ, 28&95).

Ces symbolismes font de *Mãn* un roman de démystification de la confiscation et de la redistribution du Vietnam entre les blocs russe et américain. *Mãn* est une illustration du destin sombre qui a envahi les rêves de l'indépendance du Vietnam. Cette confiscation et cette embuscade explicitent la manière dont le détournement de la lutte pour l'indépendance vietnamienne par ces deux blocs était devenu une sorte de tempête qui a empêché d'éclore la décolonisation effective du peuple vietnamien.

La mère de Luc n'oublie pas d'épingler aussi le silence et la neutralité complices des pères de la guerre. Elle les assimile aux parents qui continuent à aimer leurs fils quand bien même ces derniers vivaient en relations d'animosité. Ils ont opté à sceller leur bouche et à croiser leurs bras au moment où cette opération de la répartition du pays est en train d'être validée par les Russes et les Américains, les deux blocs de la guerre froide fictionnalisés ici par les deux fils ennemis.

Mãn pense que le silence et la neutralité des Vietnamiens sont dus à la peur que leur a inculquée l'éducation précoloniale. Elle fait référence à sa maman qui l'avait enseignée à éviter les conflits, à respirer sans exister et à se fondre dans le décor. C'est une telle peur que Mãn ressent encore dans le train lorsqu'une femme corpulente, une métaphore de la monstruosité américano-russe, s'est étalée sur la couchette au-dessus de la leur. Elle se disait que, si la planche de formica pouvait se casser et si cette dame pouvait tomber sur elle et sa maman, elles pourraient instantanément mourir toutes les deux (MÃ, 102&109-110).

En outre, c'est une sorte de frustration que la maman de Mãn a ressentie quand elle a aperçu son père après cinq ans d'emprisonnement et de séparation. Elle évita qu'il pût la voir de peur qu'elle ne devînt un fardeau de plus à porter pour lui, une situation de plus à devoir résoudre et, de surcroît, une centaine de réponses à donner aux questions que les autorités peuvent lui poser.

Criblés par cette peur, les Vietnamiens ont accepté la défaite et la postcolonie telles qu'elles sont, telles qu'elles leur arrivent, sans jamais demander le pourquoi et le comment (MÃ, 33&37). Mais, Mãn regrette le fait que les Vietnamiens se sont ainsi laissé faire. Par conséquent, il s'en est suivi que les rêves d'un Vietnam post-colonial indépendant demeurent encore vivants et éternels. Cette analogie corrobore ce qui s'est passé dans *La grande mêlée* où l'aspiration à l'indépendance et la réunification du Canada-Français et Anglais demeurent encore une ambition.

Pour sa part, la maman de Mãn décrit ce revers de la médaille de la guerre de l'indépendance vietnamienne en ses termes : la guerre devient chaotique ; une surprise à laquelle les Vietnamiens pourraient s'attendre le moins. Les enfants commencent à pleurer, les poules gloutissent, les objets tombent et glissent. Tout le monde est en débandade. La panique de la guerre est due à la cacophonie qu'elle crée. Les peuples couraient « entre les deux lignes de tirs à pas feutres [...], aux frontières invisibles et changeantes selon l'heure » (MÃ, 28).

Dans leurs pleurs, ce sont les enfants, un stéréotype du peuple vietnamien, qui supplient les pères de l'indépendance à se réveiller ou ranimer les rêves indépendantistes dont ils ont été auteurs. Ces rêves venaient d'être empiétés par la postcolonie américano-russe qui venait d'enfreindre la véritable indépendance et avait imposé aux Vietnamiens à marcher entre les deux zones de tirs ; ils devinrent incapables de réunifier les deux Vietnam aux frontières invisibles et changeantes en même temps.

Cependant, la maman de Mãn confirme la division de ces deux Vietnam. Elle s'en prend au fait qu'elle était devenue la source de la panique de l'inconnu, c'est-à-dire de la guerre froide et de la postcolonie que les Vietnamiens ignoraient encore ; ils ne savaient plus comment se débarrasser de la présence russo-américaine. C'est à partir de ces moments que le dilemme avait envahi les rêves de la réelle indépendance du Vietnam.

Ces rêves d'indépendance sont incarnés dans le sens de la dénomination de Mãn (le nom Mãn veut dire parfaitement comblée, il ne reste plus rien à désirer, tous les vœux ont été exaucés, comme nous l'avons déjà dit). Cette signification rejoint la métaphore de Jeanne de Guy de Maupassant ; à sa sortie du couvent, elle rêvait de devenir le centre de tous les bonheurs de la vie. Paradoxalement au sens de son nom, Mãn pense avoir grandi sans rêver : un tableau de contraste. Mãn devient alors l'allégorie d'une vie cousue d'échecs de l'indépendance et gommée de ratures de la re-colonisation et du néo-colonialisme, à la fois franco-américaine et russo-chinoise (MÃ, 34&35).

C'est un paradoxe qui permet d'étayer celui qui a couronné les bons rêves de la guerre d'indépendance vietnamienne et la manière dont ils (les rêves) sont restés irréalisables. Les Vietnamiens continuent de rêver de la façon dont ils peuvent se libérer de l'actuelle postcolonie. Mãn décrit encore cet aspect des choses en rapport avec un jeune garçon qui prétendait aimer sa maman et qui, devenu soldat et avant d'aller en guerre, était parti la voir.

Mãn s'étonne de voir ce jeune homme prétendre donner à sa maman la meilleure vie qu'il n'avait jamais vécue lui-même. Elle ne cesse de penser aussi à ce que deviendraient les promesses de ce jeune garçon au cas où il ne reviendrait plus de la guerre. Ce jeune homme est une allégorie des nouveaux dirigeants vietnamiens. Ils prétendent combattre pour la véritable indépendance du Vietnam.

Mais, Mãn voit la chose autrement ; elle considère une telle présomption comme une utopie. Sa prise de position se justifie par le fait que la classe politique vietnamienne continue de travailler pour le compte de la postcolonie : ces dirigeants disent quelque-chose, comme ce jeune garçon, mais vivent le contraire de ce qu'ils disent en même temps. Mãn pense qu'une telle promesse ne vaut pas son pèsant d'or ; c'est une métaphore d'une vision sans provision (MÃ, 109&139).

De la même façon que la guerre contre la colonisation au Vietnam s'est soldée par la fragmentation du Vietnam (en Vietnam du nord et du sud) et s'est fondrée comme un château de cartes, l'Afrique venait d'être prise dans ce même traquenard de déchirure des pays et des peuples engagés dans la lutte pour l'indépendance. C'est dans ce sens que Capitaine évoque le compte rendu de l'article publié par le Long crayon ; cet article a créé la zizanie, la bipolarité d'opinion et le chaos au milieu du peuple.

Pour les Africains à la solde de la liberté, c'est un très bon article ; car, finalement, quelqu'un a au moins osé lever sa voix et dire tout haut ce que les autres pensent et disent tout bas en vue d'inaugurer une nouvelle ère d'indépendance. Il est temps de se regarder droit aux yeux et se regarder en même temps au miroir que le Long crayon vient de présenter à tout le peuple. Pour les colons et certains Africains complices à la pérennisation de la colonisation, au contraire, c'est une insubordination et un manque de respect à l'autorité impérialiste.

C'est le début de la scission et des luttes intestines entre les Africains eux-mêmes. Les anciens colons, comme au Canada et au Vietnam, ont réussi le pari de prendre l'indépendance en embuscade et inaugurer l'ère de la postcolonie. Comme la mère de

Luc, Capitaine est stupéfait et s'interroge : « Était-ce pour s'entendre dire cela que tant de vies avaient été sacrifiées dans la lutte pour les indépendances » (LEB, 19) ?

Dans sa pensée, Capitaine regrette de voir les Africains divisés : les uns défendent l'anticolonisation, les autres tombent dans les guêt-apens de la postcolonie. Comme au Canada, les efforts de démenteler le système colonial, rebâtir l'unité, construire un État, combattre le sous-développement, instaurer la démocratie, accéder à la véritable souveraineté internationale et tenir une place honorable dans le concert des nations ne cessent de se volatiliser.

Partant de ces illustrations, la guerre d'indépendance africaine qui, au lieu de consolider la solidarité africaine, a donné naissance aux rivalités intestines. Capitaine s'inquiète du fait que ces mésententes ont dû même affecter le Palais des Congrès (une métaphore de l'élite politique) et l'université (une figuration de l'élite intellectuelle). Il finit par comprendre que ce sont ce Palais de Congrès et cette université romannesques qui sont porteurs de germes des querelles fratricides.

Ces genres des polémiques seraient insupportables comme elles conduisent à ce que Bernard Droz considère comme « l'hétérogénéité politique du courant de l'indépendance » (1985, 81). Ne dit-on pas que « l'union fait la force » ? Voilà la raison pour laquelle Capitaine continue à remettre en cause ces genres des rivalités ; de telles rivalités finissent toujours par fragiliser les forces de changement et d'éteindre la flamme de l'indépendance. C'est une situation identique à ce qui se passe à Balbala où Dilleyta s'attaque aux « frères ennemis [qui] se reconcilieront à nouveau pour se diviser aussitôt, se trahir mutuellement, se reconcilier encore au bénéfice d'une nouvelle division et ainsi de suite et ainsi de suite » (BAL, 121).

Un jour, dit Capitaine, la session parlementaire prend place pour en débattre. Les membres du Comité de l'université allument le feu des discussions. Tout le Palais de Congrès s'embrase. La rhétorique universitaire s'entremêle des arguments politiques. Le Président de l'Assemblée devient incapable de gérer la situation et de ramener la

paix. Dans sa faiblesse, il leur dit : « Messieurs, nous sommes divisés ! Le démon de la zizanie promène parmi nous sa face hideuse » (LEB, 20-21).

Par ces extraits, Capitaine s'en prend à la division et s'attaque à l'absence de l'unanimité qui ont énormément contribué à la cristallisation des objectifs de la lutte pour l'indépendance africaine. En conséquence, il s'en résulte que la nation tout entière, une métaphore de l'Afrique, est humiliée. C'est la postcolonie, illustrée par l'ombre, qui a gagné contre l'anticolonisation et a favorisé pour ce faire la re-dépendance, comme nous allons le démontrer davantage dans la seconde section du présent chapitre.

Par conséquent, beaucoup de vies ont été sacrifiées, surtout celles des pères du panafricanisme et des pionniers de l'indépendance qui osaient critiquer les colons et leur entreprise. Au nom de la vérité, ils sont la métaphore du Long crayon. Il est décapité par le Bourreau, en complicité avec de hautes personnalités politiques qui sont la représentation des anciens colons ; car, à haute voix, il a osé dire ce que tout le monde dit tout bas. Cependant, « Le bourreau n'aimait pas les hommes cultivés, les intellectuels, les longs crayons aiguisés. Quelqu'un aurait pu lui expliquer. Le fer [son sabre] n'est pas toujours supérieur au crayon » (LEB, 115).

Face à la résistance coloniale, les pères du panafricanisme étaient devenus des boucs émissaires de l'indépendance ; c'était un prix à payer. Capitaine figure également sur la liste des personnes à décapiter parce que son nom est en tête de la liste des candidats qui ont postulé pour une place à la frontière. Il était convaincu de sa nomination comme son Colonel direct en avait déjà discuté avec lui.

En effet, l'un de ces candidats qui ne voulait pas voir Capitaine être nommé à ce poste, avait payé le Bourreau pour que ce dernier l'assassine (LEB, 112). Capitaine constitue ici l'illustration de la classe des « jeunes » anti-postcolonialistes qui continuent d'être décapités aussi à cause de leurs pensées et de leurs opinions extrémistes et révolutionnaires contre la propagation en puissance de l'actuel système impérialiste.

Dans tous les cas, il s'est avéré que la lutte pour l'indépendance africaine se transforme en un revers de la médaille et un drame. Waïs déclare qu'il s'agit du « drame d'un homme dont le père a peut-être dévoré la mère [et] dont la mère a peut-être castré le père [...]. Mangeur et mangé, bourreau et victime [...] » (LEB, 52). Cette métaphore renvoie à la façon dont les Africains ont commencé à s'entre-tuer et castrer leurs concitoyens qui incarnent la révolution anticoloniale et anti-postcoloniale.

Comparativement à Mãn, Kyrielle blâme aussi la peur, la lâcheté et le silence complices de l'élite politique et de la population africaines face à ce drame. Elle fait ce constat amère : pour appeler une mort rapide, les candidats aux exécutions ne doivent ni crier ni gémir. Ils savent que les bruits irritent le Bourreau ; quand il s'approche, ils doivent fermer les yeux.

Au coup et au bruit terrifiants du sabre, les spectateurs acclament. À la fin des massacres, le Bourreau défile entre la double haie d'honneurs et d'applaudissements enchantés. Émue, comme dans les cas de la mère de Luc et du Capitaine mentionnés précédemment, Kyrielle appelle ce genre d'attitude « un revers » (LEB, 73-75&90). C'est un portrait des spectateurs africains qui se complaisent dans la postcolonie et de leurs nouveaux bourreaux, en lieu et place de l'indépendance de leur continent. Et pourtant, le monde entier les regarde (BAL, 53).

Ce type de comportement se justifie ; d'abord par le fait que les Africains sont incapables d'apprécier à sa juste valeur l'art tragique et horrible du Bourreau et ont choisi leurs anciens colons comme modèles. Ensuite, leur peur est due au fait que le Bourreau, une figure d'anciens colons, ne veut jamais voir les femmes, une figure des esclaves africains, lui résister. Consciente de ce fait, Kyrielle nous donne son exemple personnel.

Elle était inspirée par la peur lorsqu'elle ôta, elle-même, ses vêtements et chercha l'endroit le plus commode pour les poser afin d'être violée par le Bourreau. Kyrielle bat en brèche l'attitude de nouveaux dirigeants africains. Témoins de la décapitation des

pères de l'indépendance et du panafricanisme, ils nourrissent maintenant la peur d'être décapités aussi. Ainsi, Kyrielle craint la présence du sabre du Bourreau, dont le tranchant est orienté vers sa gorge.

Par crainte de mourir, Kyrielle se laisse abuser par le Bourreau. De part ces symbolismes, Kyrielle démontre implicitement la raison pour laquelle l'Afrique continue d'être colonisée et ne parvient pas à atteindre sa véritable indépendance : la peur de la mort (LEB, 104&109). Contents de l'échec de l'indépendance, les nouveaux colons ne font que louer leurs acolytes, car leur soumission totale fait toujours prospérer la postcolonie et perdurer le système colonial en place.

C'est dans cet ordre d'idées que le Bourreau apprécie à leur juste valeur la gentillesse et la douceur, non seulement de tous ceux qui lui sont dociles aux moments des décapitations massives, mais aussi de sa jeune épouse. Cette dame est tellement vouée au Bourreau qu'elle a l'habitude de l'appeler « papa », au lieu de l'appeler « mon mari ».

Cette soumission aveugle à la postcolonie constitue une preuve éloquente de ce que Lamine Diakhaté considère comme l'immaturation, le manque de culture et d'identité politiques de la part des Africains (1965, 68). De ce symbolisme, la paternalisation coloniale refait surface et contribue à la consolidation de la postcolonie africaine. Les Africains sont, de ce fait, devenus de potentiels clients de leurs anciens bourreaux, après tout (LEB, 56-62&124).

Comme nous l'avons vu aussi au Canada, cela sous-entend la gestation de l'assimilation postcoloniale. C'est une assimilation qui devient un revers de la médaille par rapport aux objectifs de l'indépendance ; car, après l'indépendance, les colons étaient sensés devenir les partenaires des Africains. Faute de maturité politique, ils se sont soumis au paternalisme colonial et ont favorisé la perpétuité de la colonisation.

Ayant échoué à devenir effectivement indépendants, les Africains continuent d'être considérés comme des enfants qui ne peuvent pas traiter avec leurs anciens colons d'égal en égal. Waïs pense, quant à lui, que les yeux et les langues des Africains sont devenus rouges, brouillés et lourds de soliloques (BAL, 54). C'est dans ce même ordre d'idées qu'Arthur Mukenge confirme ceci : « la colonisation engendre l'humiliation et la négativité du sujet, la violence, le complexe de supériorité de son auteur » (2016, 29).

Un tel paternalisme justifie la réinsertion dépendante de sociétés africaines dans la nouvelle sphère de l'économie mondiale. Les nouveaux colons en ont profité aussi pour progressivement transformer le nationalisme en partis politiques domptables et intégrer le système colonial dans le panafricanisme. Il devient aujourd'hui difficile de trouver des mouvements politiques qui incarnent et défendent la véritable autonomie de leurs propres pays en particulier, et celle de l'Afrique en générale.

C'est pourquoi Kyrielle fait le procès du comportement des anciens colons ; elle condamne les décisions judiciaires qui devraient être connues, avec certitude, avant même que l'instruction des dossiers ne soit ni initiée ni ouverte. Ces procès, une métaphore des indépendances africaines, rencontrent donc la figuration d'une comédie dont chaque métropole peut d'avance connaître le dénouement, c'est-à-dire connaître l'échec et la continuité du système colonial avant même la promulgation.

Kyrielle dit, en effet, combien « l'instruction n'était pas encore ouverte, pourtant on savait avec certitude ce qui arriverait [...]. Nous voulions éviter la comédie du procès dont chacun connaît d'avance l'issue » (LEB, 54). Des tels procès de l'indépendance africaine ne méritent aucun crédit ; c'est une métaphore de décisions judiciaires qui ne sont pas dignes de confiance.

À Balbala, un procès du genre a eu également lieu. Il concerne le jugement et la condamnation à la peine capitale de Waïs. En effet, le narrateur de *Balbala* raconte qu'« une sentence est tombée d'en haut, préalablement consignée noir sur blanc. Voilà une manière subtile pour signifier que les carottes sont cuites, et du coup le clan de

Waïs n'y trouvera rien à dire. Le verdict, pourtant connu d'avance fut confirmé par vingt-quatre paires de machoires » (BAL, 76).

Cela étant, Kyrielle se demande comment peut-on prétendre que ce continent est certainement indépendant, alors que l'échec de ladite indépendance était concocté et connu avant même sa publication par les anciens colonisateurs. Elle pense qu'il serait mieux que l'Afrique évite de tels procès d'indépendance fictive ; cela fait qu'une telle indépendance soit vidée de son sens réel.

Est-ce que le fait de devenir complices de leurs anciens bourreaux, le fait de lâcher prise la lutte pour l'indépendance, témoignerait-il de la faiblesse des Africains vis-à-vis de leurs bourreaux ? Kyrielle pense que ceci n'est qu'un prisme dans la conscience africaine ; les Africains se considèrent toujours inférieurs à ceux qui leur ont apporté la civilisation. C'est une image trompeuse qu'ils se font et un simple complexe dont ils souffrent inutilement. Et pourtant, ils peuvent s'en débarrasser pour mener à bien leurs luttes de libération.

Etienne Lock pense que ce complexe d'infériorité finit toujours par devenir un piège qui aboutit à une terreur postcoloniale en vue de réexploiter ce continent noir (2013, 149). Cette terreur trouve son illustration dans le sexe et l'argent dont le Bourreau se sert pour faciliter le viol de Kyrielle à telle enseigne qu'elle s'est demandé si le Bourreau voudrait l'acheter, elle-même, ou acheter sa liberté.

Afin de surmonter ce complexe, Kyrielle nous donne sa propre expérience. Voici ce qu'elle se dit : si le Bourreau serait le bâton, elle deviendrait la corde. Un stick peut tenir debout, une corde ne peut jamais s'affaler. Si l'on peut déposer quelque-chose sur un bâton, on ne peut rien y accrocher. La corde peut prendre toutes les formes ; dans sa rigidité, le bâton peut se casser. Si l'on frappe une corde, elle peut se plier, parfois épouser la forme de la main qui porte le coup, en réduit la portée et revient toujours à la forme de départ. Si le bâton prétend soumettre la corde, c'est elle qui au contraire se noue au tour de lui et devient son maître.

En conclusion, Kyrielle dit : « Je [suis] la corde, et il [le bourreau] [est] le bâton. Femme, j'avais le visage de son manque, j'incarnais son désir, j'étais une absence, la frontière de son royaume divin, et dans l'immédiat, je devais me soumettre » (LEB, 98-99). Pour Kyrielle, les Africains doivent comprendre ceci : si les puissances impériales sont la métaphore des bâtons à cause de leur système d'exploitation, ils (les Africains) sont aussi l'allégorie des cordes à cause de leurs immenses gisements des ressources du sol et du sol. Si les nouveaux colons peuvent tenir debout par l'imposition de leur système colonial, ils peuvent en même temps plier devant les richesses africaines et prendre la forme que l'Afrique peut leur imposer aussi. Ainsi, ils peuvent coopérer d'égal en égal.

Ayant décelé la division, la peur, le complexe d'infériorité et l'ingérence des puissances coloniales comme des paramètres de l'échec de l'indépendance, il importe dans les lignes qui suivent de décortiquer les dynamiques qui éventuellement avaient contribué également à l'échec de la décolonisation.

2. La décolonisation : un combat perpétuel de l'ombre et de la lumière

« Le combat de l'ombre et de la lumière » est une expression de Waïs, le narrateur d'Abdourahman A. Waberi et *Balbala* (BAL, 21&23) ; nous nous en sommes servie pour étayer l'interaction entre les peuples qui luttent pour l'éradication totale de la colonisation qui se mue en postcolonie. L'indépendance a-t-elle atteint les objectifs qui lui avaient été assignés ? Pourquoi et comment la décolonisation a échoué ? Ce questionnement constitue le socle de cette partie.

La décolonisation est considérée par Matthieu Renault comme un travail patient de libération, d'émancipation et de reconstruction afin d'éradiquer et remettre en cause les fondements politiques, économiques, culturels, spirituels, idéologiques et philosophiques de la colonisation ainsi que mettre sur pied une nouvelle écriture de l'histoire de la société et des peuples post-coloniaux (2010, 17).

De prime à bord, Mãn censure le fait que la lutte pour l'anticolonisation a créé un trou, c'est-à-dire un vide, qui a eu l'impact négatif sur l'indépendance et le reste du processus post-colonial du Vietnamien. Selon Mãn, ce vide ne peut en aucun cas permettre à la véritable décolonisation vietnamienne d'avoir lieu. Mãn s'explique dans les symbolismes qui établissent une comparaison entre elle et toutes ses trois mères. Maman, sa troisième et dernière mère :

A un trou dans le mollet, et moi [Mãn], j'ai un trou dans le coeur [...]. Ma première mère, celle qui m'a conçue et mise au monde, avait un trou dans la tête [...]. Ma deuxième mère, celle qui m'a cueillie dans un potager au milieu des plants d'akra, avait un trou dans la foi. Elle ne croyait plus aux gens, surtout quand ils parlaient (MÃ, 9).

La force de cette métaphore réside dans le fait qu'elle permet d'étayer comment les différents trous issus de l'échec de l'indépendance ont empêché à cette dernière de transposer la décolonisation dans la post-colonisation vietnamienne. L'image du trou de Maman, dans le mollet, renvoie au vide à la fois politico-démocratique et économique. C'est un vide qui n'a pas permis aux Vietnamiens de mettre en marche des mécanismes et des institutions capables de concrétiser l'émergence de la véritable indépendance du Vietnam. Ils ont échoué d'inventer leur propre « élixir », d'après Waïs (BAL, 35).

Ensuite, l'image du trou de la mère biologique de Mãn, dans la tête, étaye le vide socio-culturo-idéologique qui n'a pas permis aux Vietnamiens de se désolidariser de la philosophie coloniale. Cela fait de la postcolonie vietnamienne une continuation de l'esprit et de la rhétorique colonialistes. Dans ce tableau, la décolonisation psychologique et morale devient quasiment impossible.

Enfin, l'image du trou de Mãn dans le cœur et de celui de sa deuxième mère, dans la foi, renvoie à l'inconscience, à la méfiance de soi-même et celle des autres face à la réintégration du système colonial, à l'intégration de la guerre froide et de la postcolonie. Dans la pensée de Mãn, le manque de confiance et la passivité des Vietnamiens face

au communisme et au capitalisme ne pouvaient pas favoriser leur propre décolonisation.

Cela conduit directement à un combat gagné par l'ombre de la postcolonie face à la lumière de la décolonisation. La décolonisation s'y révèle alors comme une confrontation d'intérêts divergents, l'expression de compromis et de luttes perdues par les Vietnamiens et les Français, d'une part, et gagnées par les Russes et les Américains, d'autre part. Le Vietnam avait manqué à mettre fin au système colonial. La France avait totalement perdu le contrôle de son ancienne colonie. Par contre, la Russie et les États-Unis d'Amérique avaient réussi à consolider leur postcolonie respectivement capitaliste et communiste.

En plus, Mãn explicite les raisons de leur défaite. Pour ce faire, elle raconte comment : « Les jeunes mariés ne s'encombrent pas d'inquiétudes de ceux qui ont vécu l'épreuve avant eux. Ils n'y sont que pour la fête et croient que le bonheur vient immanquablement avec le mariage, ou l'inverse » (MÃ, 49). Ces jeunes mariés sont un archétype des jeunes États, dont le Vietnam, qui ont accédé à l'indépendance et tentent de se décoloniser des anciennes puissances coloniales.

Mãn pense que les jeunes dirigeants de ces pays avaient commis une erreur de ne pas vouloir se référer aux autres nations qui étaient devenues indépendantes avant. Si l'on pouvait parler de l'indépendance et de la décolonisation au Vietnam, c'est parce que beaucoup d'autres nations l'étaient déjà. Refuser de s'enquérir de ce qui avait fait la force de ces nations, Mãn pense que c'est l'une des erreurs commises par la classe politique vietnamienne. Dans cet ordre d'idées, cela pourrait de plus en plus leur permettre de tirer des leçons appropriées ; car, c'est dans les révolutions antérieures que l'on peut parfois bâtir sa propre révolution.

Mãn fait, par conséquent, le procès des dirigeants post-coloniaux qui se sont juste contentés de la fête, des chansons, des dances et des scénarios annuels de commémorations des dates d'indépendance. En agissant de la sorte, ils ignorent que la

véritable indépendance ne leur avait pas été octroyée et ne tomberait jamais du ciel comme de la manne. Ils ne savent pas que l'indépendance apparente qui leur a été octroyée n'était ni la destinée ni la finalité de leur lutte contre l'ancien système colonial.

L'indépendance accordée à la plupart des pays jadis colonisés est tellement théorique qu'elle devrait juste constituer le début de la véritable lutte de décolonisation. Les dirigeants de ces pays ont facilement oublié les objectifs majeurs de la lutte pour l'indépendance. En même temps, ils ont été facilement détournés de la vraie lutte qui devrait commencer, celle du démentalement total du système colonial. C'est pourquoi, d'après Mãn, les Vietnamiens ont perdu la lutte de décolonisation.

En plus, Mãn insinue la politique de diviser pour régner afin de fragiliser les forces unifiées dans la dynamique de la décolonisation. Elle remet en question non seulement la division subitement imposée entre les deux Vietnam, mais également la division qui a surgi entre les pères de l'indépendance et la génération des fils qui leur ont succédé. Ici, Mãn fait référence, non seulement à la classe politique, mais aussi à l'Armée Nationale Vietnamienne (ANV) secouée par des rivalités et des luttes fratricides.

Il s'agissait des luttes entre une fraction demeurée favorable à la politique française et une fraction pro-américaine, combattant contre les communistes et leurs protagonistes. En 1964, il eut de fortes tensions entre le gouvernement de Saigon et le Front National de Libération au Sud-Vietnam. Ces tensions étaient dues à l'impasse de la mise en application des accords de Genève, confirme Sabine Rousseau (1996, 71). Mãn pense que de telles rivalités ne pouvaient jamais permettre aux Vietnamiens de faire face à la guerre froide qui a pris en otage la lutte de décolonisation.

C'est dans cette perspective que Mãn raconte comment son grand-père était un veuf-remarié. Mãn descendait de la lignée de la première et défunte femme (de ce grand-père). Après le décès de la grand-mère de Mãn, son grand-père ne pouvait pas se remarier. Mais, la grand-mère de Mãn ne lui avait pas donné de garçon pour assurer la continuité du nom de la famille et de tous les ancêtres qui les guettaient du haut de

l'autel familial. Le grand-père de Mãn s'était vu obligé de se remarier afin d'avoir au moins un garçon absolument. Il s'était évidemment remarié et cette seconde femme, la « mère froide », lui avait assurément accouché des garçons, comme souhaité.

Qui pis est, cette seconde femme commence à apprendre à ses fils comment établir la ligne de division entre la première et la seconde portées, comment détester les enfants de la première portée et comment se différencier d'eux quand bien même ils seraient semblables. C'est le début de la guerre froide et fratricide entre ces enfants ; la relation entre ces deux portées commence à sérieusement se détériorer.

Paradoxalement, le grand-père de Mãn exige que tous ses enfants, sans exception aucune, mémorisent le poème de Guy de Maupassant, *une vie*, dans lequel l'auteur dépeint la pureté et l'abnégation. En d'autres termes, le grand-père de Mãn voudrait que tous ses enfants, filles et garçons, issus de la première et de la seconde femmes, soient solidement unis (MÃ, 25).

Pour sa part, la grand-mère de Mãn exigeait aussi la même chose à tous les enfants, sans exception, en mettant beaucoup d'accent sur les premiers vers de ce poème de Guy de Maupassant, « tout peut changer, tout peut basculer en un clin d'œil » (MÃ, 25). Par ce vers extrait du poème de Guy de Maupassant, il est inévitable que Mãn censure non seulement l'inadvertance des Vietnamiens à ce conseil de la grand-mère, une imagerie des pionniers de l'indépendance vietnamienne, mais aussi la première déchirure qui a eu lieu entre le Vietnam du sud et du nord. En effet, la deuxième division naît entre les pionniers de l'indépendance eux-mêmes.

En plus, la troisième division ressurgit entre les pères et les fils de l'indépendance. Les pères étaient issus de la première génération qui ne voudrait plus entendre parler du système colonial sur le territoire vietnamien. Les fils, issus de la seconde mère impérialiste, un portrait de la postcolonie, défendent les intérêts et la pérennisation de la colonisation.

La quatrième division est celle qui a ensuite éclaté au sein des forces armées vietnamiennes. En fin de compte, la cinquième et la dernière division que Mãn met en exergue est celle qui a déchiré la population vietnamienne. Mãn remet en cause toutes ces divisions et déclare qu'elles ont suffisamment contribué à l'affaiblissement de toutes les forces engagées dans la lutte de décolonisation.

La génération des fils de l'indépendance vietnamienne était porteuse de germes de la colonisation. Elle avait, de ce fait, contribué à la paralysie de la lutte de la décolonisation et faciliter la transposition de la postcolonie. Dans cette optique, Mãn pense que ces fils agissaient pour le compte des néo-colonisateurs, considérés ici comme des ancêtres ou des grand-pères de la famille coloniale. Partageant aussi le point de vue de Mãn, Daniel Varga déclare que ces fils ont fait de la décolonisation vietnamienne, une « décolonisation manquée » (2004).

Ainsi fragilisés par cette fragmentation, les Vietnamiens oublièrent « l'abnégation » qui faisait la force de la guerre de décolonisation ; ils oublièrent que la décolonisation pouvait basculer, ainsi se muer en postcolonie. Cette opinion rejoint la métaphore du grand-père de Mãn qui devient alors témoin de la division de ses propres fils biologiques et de sa propre famille, de son peuple et de son pays. Voilà la métaphore de l'ombre qui l'emporte sur la lumière. L'absence de la génération des pères, qui fut sacrifiée, a ipso facto abouti à la dénaturaion de la culture. C'est la postcolonie qui en sort victorieuse.

Cependant, cette perte d'identité a négativement servi de soubassement à la cause d'une véritable indépendance. Mãn le reconnaît et évoque l'absence de Luc. Ce dernier fut son second mari, celui qui lui témoigne le véritable amour. Elle reconnaît que l'absence de Luc avait causé non seulement la disparition de Luc lui-même, mais également la disparition de la grande partie d'elle-même (Mãn). En conséquence, leur couple avait perdu sa propre histoire, raconte-elle.

En outre, Luc constitue l'image des jeunes dirigeants de la post-colonisation vietnamienne ; lui-même, il regrette infiniment d'avoir perdu la femme, là encore une fois la nation vietnamienne nouvellement indépendante, qui pouvait rire comme une adolescente et parfois se regarder nue longtemps dans un miroir de l'indépendance afin de détecter le reflet du mot de la décolonisation, assiste à son propre désarroi. C'est tard qu'il parvient à comprendre qu'il a commis une erreur dans sa façon de lire le mot « rouma » (MÃ, 139).

La signification de ce concept lui était diffuse comme il le lisait de haut en bas. Pour saisir sa véritable signification, il faudrait le lire comme « amour » dans son sens inverse. Donc, l'erreur était la sienne (MÃ, 139). Aussi longtemps que les hommes politiques vietnamiens continuent de ne pas totalement comprendre ni maîtriser la postcolonie, la réelle signification de ce concept leur restera confuse ; la décolonisation vietnamienne demeurera un éternel rêve.

La trace diffuse des lettres du concept « rouma » et l'absence de Luc entraînent non seulement, sa propre disparition, mais aussi celle de la grande partie de l'âme de Mãn, c'est-à-dire du Vietnam post-colonial. Ces extraits expliquent le mieux combien l'absence des pères vietnamiens a négativement coûté à la culture et à l'identité post-coloniales du Vietnam. Ceci signifie que le Vietnam postcolonial se retrouve, comme Mãn, « dans le présent, un présent sans passé » (MÃ, 122). Il s'agit notamment d'un présent postcolonial dépourvu de culture et d'identité propres, étant donné que l'actuel Vietnam est dépossédé du passé qui incarne les valeurs contre l'impérialisme.

Autrement dit, comme Mãn, le Vietnam postcolonial manque de son histoire. Les Vietnamiens ont manqué de faire ce qu'a fait la tante maternelle envers Mãn lorsqu'elle lui prit la photo « pour la suite de l'histoire familiale avec un appareil protégé par son étui en cuir » (MÃ, 119). Mãn pense que cela fut aussi dans les stratagèmes dont les anciens colons s'étaient servis et avaient imposés aux jeunes dirigeants vietnamiens qui aspirèrent au pouvoir post-colonial.

Enfin, Mãn considère la postcolonie vietnamienne comme un retour bien planifié des anciens colons en vue d'abuser l'indépendance et la décolonisation, et perpétuer la colonisation. C'est pour cela qu'elle raconte comment Luc lui avait dit des adieux, en lui demandant de coudre l'un de ses cheveux :

Dans le tissage de son veston et un autre dans le fond de la poche droite de son jean. Sur le quai de la gare, il a signé dans ma [Mãn] paume [...]. Et puis, sans prévenir, il est redescendu du train pour m'annoncer qu'il prendrait un taxi afin de nous donner encore une demi-heure de plus, et aussi pour planifier mon retour en France en réponse à l'invitation des deux restaurateurs de la province (MÃ, 132).

Luc représente les Français qui, en dépit de l'octroi de l'indépendance, ont joué par après à l'hypocrisie. Ils sont, de manière subite, redescendus du train qui devrait les ramener en France. Ils ont réalisé une volte-face en vue de ramener à la dépendance le peuple qui goûtait déjà à la liberté. C'est pourquoi ils se réservaient toujours de déclarer l'indépendance du Vietnam pourtant promise et avaient créé un nouvel état dirigé par l'ex-empereur Bao Dai, estiment Laure Cournil et Pierre Journoud (2011, 67).

Comme Luc, les Français avaient très bien planifié, non seulement l'échec de la décolonisation, mais également la postcolonie vietnamienne. Pareils aux Portugais et autres colons, ils s'étaient tellement investis aussi dans la politique d'intégration des colonies à la métropole que la plupart de leurs colonies avaient tardivement accédé à l'indépendance politique. Ils finirent par être mis, à leur tour, en déroute par les Russes et les Américains.

Si les Vietnamiens étaient prevenus qu'en un clin d'oeil tout pouvait changer et basculer, Capitaine pense, quant à lui, que la lutte de la décolonisation africaine a subi une victoire si surprenante de l'ombre ; et cela, à l'insu des Africains acquis à la liberté. Dès la première ligne du *Bourreau*, Capitaine commence déjà par scruter comment le Long crayon avait été décapité. Pourquoi était-il exécuté ?

Le Long crayon était un homme des mots qui donnent la fièvre aux satrapes, c'est-à-dire au Bourreau et à toutes les autres hautes personnalités pour qui il travaillait. Ils s'étaient dit que le tuer serait une façon de se guérir de ses « mots mal venus qui, comme les graines de certaines plantes, essaient par le vent et se développent là où l'on s'y attend le moins » (LEB, 123).

En plus, Capitaine explique comment le sabre du Bourreau avait la vitesse de croisière pendant la décapitation du Long crayon. Alors qu'ils marchaient à deux (Capitaine et Long crayon), Capitaine n'avait juste que le temps d'éternuer et rouvrir les yeux pour se rendre compte que son compagnon n'avait plus de tête ; il (Long crayon) flottait au vent, agitant bras et jambes comme une marionnette. En un clin d'œil, son ami (Long crayon) avait pris la forme d'une masse informe, luisante et tuméfiée (LEB, 9).

Ce combat entre le Bourreau considéré comme l'ombre, et le Long crayon estimé comme la lumière constitue un symbolisme de combat de la décolonisation entre les pères de l'indépendance et du panafricanisme qui sont la lumière d'une part, et les anciens colonisateurs qui sont l'ombre d'autre part. Il démystifie le fait que les Africains n'avaient eu le temps ni de préparer ni de mener leur lutte.

En effet, les Africains étaient surpris par la contre-attaque spontanée de leurs anciens Bourreaux. C'est une contre-attaque à laquelle les Africains s'attendraient le moins ; une métaphore encore similaire à celle de Luc qui est redescendu du train en vue resoumettre Mãn à ce que nous rebaptisons la postcolonie (MÃ, 132). Parfois, les Africains devenus indépendants pensaient que du rien surgirait un ordre nouveau de l'éradication totale de l'ancienne colonisation.

En décapitant les Long crayons (africains), les anciens colonisateurs voudraient se rassurer que l'Afrique soit totalement vidée de l'intelligence, des valeurs, de la vision et de l'esprit anticolonialistes. Ils ont alors fait de l'Afrique la métaphore d'un corps désormais sans tête ou d'une masse informe, luisante et tuméfiée ; une masse

incapable de méditer à propos de la décolonisation et de travailler pour la décolonisation.

Depuis l'éviction des pionniers de l'indépendance et des pères du panafricanisme, les colons redoutent que des compétents et véritables anticolonialistes accèdent au pouvoir, au risque d'écrouler le juteux système de prédation postcoloniale. En effet, ils ont créé une nouvelle génération des fils-marionnettes, dignes de ne pas leur créer des embuches sur la voie de la re-colonisation et de la postcolonie.

Ils se rassurent toujours que ces nouveaux chefs d'États africains ne viennent jamais s'extraire de la tutelle postcoloniale. Au cas contraire, ils doivent énormément contribuer à l'extermination de l'intelligentsia panafricaniste, considérée par *Le bourreau* comme la classe des Longs crayons africains. C'est une nouvelle élite qui a réduit la population à la misère et s'est fabriqué une oligarchie docile et bardée de privilèges.

Ces nouveaux dirigeants sont devenus des masques derrière lesquels se dissimule la postcolonie. Ils constituent des plaques tournantes du système postcolonial et des intermédiaires de la contre-bande des néo-colonisateurs, contre l'Afrique et la réelle indépendance des peuples africains. Depuis lors, l'Afrique est dépourvue des pionniers de l'indépendance qui feraient sa force ; elle constitue la métaphore du cadavre sans tête du Long crayon.

C'est ainsi que l'Afrique continue de s'agiter en vain contre la postcolonie. En contraste, cette agitation contribue à la validation de sa défaite et du transfert de la colonisation dans la postcolonie. La décolonisation africaine a, par la suite, cédé à la Françafrique et à l'Amériquefrrique dont la visée majeure reste la dépendance du continent par des moyens détournés.

L'Afrique demeure toujours un continent sous-occupation et sous-tutelle occident-anglo-saxonnes ; les facteurs fondamentaux de sa véritable liberté comme l'économie et la politique continuent d'être hypothéqués et télécommandés de l'étranger. Elle n'est

pas le centre de décision d'elle-même ; ses véritables patrons sont des puissances postcoloniales. Pareils aux Canadiens, les Africains vivent comme des exilés sur leur propre territoire.

À partir de ce moment, la décolonisation africaine devient alors ambiguë et chargée des attributs impérialistes qui ont donné naissance à la postcolonie. Comme dans *Mān* où l'absence de Luc avait entraîné la crise immédiate de la culture et de l'identité post-coloniales, la décapitation des Longs crayons africains a automatiquement débouché sur la perte de l'histoire et de l'identité anti-colonialistes. La fracture idéologique devient alors très remarquable entre les pères et les fils de l'indépendance africaine ; la lutte pour la décolonisation devient incapable d'en finir avec la colonisation.

Dès ces instants, la génération des fils de l'indépendance africaine a du mal à poser des bases idéales d'une nouvelle imagination ou d'un nouvel ordre politique ; car, l'identité est dans l'inspiration. Or la source de l'inspiration, c'est-à-dire les pères ou les Longs crayons, venait de tarir. De l'autre côté, les mêmes fils de l'indépendance sont devenus incapables de maîtriser les idéaux de la postcolonie. D'où la vacance de l'éthique politique et de la morale des institutions postcoloniales.

Ces hommes politiques sont encore la métaphore de Capitaine. Il (Capitaine) a une fois déclaré être d'une autre tradition que celle panafricaniste. C'est la raison pour laquelle il refuse de donner la mort au Bourreau qui constitue un symbolisme des anciens colonisateurs et du système colonial. Le refus du Capitaine est dû au fait que lui et le Bourreau partageaient la même généalogie. Capitaine se dit en lui-même que s'il tue le Bourreau, ses enfants et petits-enfants vont durant plusieurs décennies souffrir de cet acte (LEB, 92&120).

À travers la décapitation des Longs crayons, les anciens bourreaux sont persuadés qu'ils doivent en finir également avec le panafricanisme et la décolonisation. C'est ce qui est évident aujourd'hui. Par conséquent, la décolonisation qui devrait radicalement éradiquer la colonisation, s'est vue éradiquée par cette dernière. En plus, les anciens

colonisateurs ont veillé à ce que les générations qui devraient venir, après celle des panafricanistes soient épargnées de ce cancer qui menace l'entreprise coloniale. Ils se sont ainsi forgé « une nouvelle spiritualité, une autre âme, moins sensible à la faiblesse, moins perméable au vice [...]. Voilà la seule, la vraie, la solution finale » (LEB, 94-95).

Kyrielle explique comment les Longs crayons sont décapités. Elle dit que les hautes personnalités consacrent au moins une semaine à la « Télévision nationale » afin de diffuser, sans interruption, le déroulement de ces hautes œuvres réalisées par le Bourreau. Les hautes personnalités pensent que la diffusion et la rediffusion de ces exécutions massives doivent pousser les jeunes à en tirer des leçons et consentir à se taire devant la postcolonie.

De cette métaphore, les nouveaux colons insèrent le journalisme et les médias dans le labyrinthe de la postcolonie. C'est dans cette optique que Patrick Mbeko et Honoré Ngbanda-Nzambo comparent la postcolonie à un « monstre moderne dont les têtes redoutables sont constituées de multinationales, de puissants lobbies [...] avec leurs redoutables médias-mensonges [...], de certains gouvernants de pays industrialisés, sans oublier leurs " nègres services " placés à la tête de certains États africains » (2014, 19).

Cela conduisit à une autre manche de la victoire de l'ombre sur la lumière, quand bien même le narrateur d'Abega souhaite que d'autres Longs crayons puissent naître ; étant donné qu'ils sont semblables à « la mauvaise herbe qui taillée, taillée, taillée..., elle repousse toujours » (LEB, 92-95&123). Mais le véritable dilemme demeure ; au fur et à mesure qu'ils repoussent, c'est au fur et à mesure qu'ils sont taillés aussi.

De son côté, la narratrice d'Abega confirme aussi ce que la narratrice de Thúy avait déjà insinué. La victoire de la colonisation sur la décolonisation et l'intégration de la postcolonie dans la post-colonisation africaine étaient d'avance planifiées par les anciens colons. Cette opération devrait coïncider avec la promulgation et l'échec soudain de l'indépendance.

De ce fait, la narratrice d'Abega fait le procès des anciens colonisateurs qui s'étaient, avant l'indépendance, rassurés de former des néophytes susceptibles de prendre en mains la destinée de la postcolonie africaine. Dans cette démarche, les anciens colons étaient encouragés par la volonté inébranlable d'être vigilants et implacables dans ce combat contre les forces qu'ils jugent du « mal » ou nuisibles à la postcolonie. Ils savaient que le futur s'annonçait radieux pour la mise en place de la postcolonie et que leur victoire serait certaine (LEB, 96).

Alors que les Africains étaient divisés entre les pères et les fils, les anciens colonisateurs étaient inébranlablement soudés et déterminés à la volonté irréversible de perpétuer la colonisation dans la postcolonie africaine. Cette déchirure idéologique a dû continuer même après les indépendances. Ces divisions ont compromis le plus bel élan décolonisateur. La solidarité reste encore à être restaurée en Afrique postcoloniale.

Kyrielle assimile le travail réalisé par les fils africains au travail de l'Assistant du Bourreau. Les anciens colonisateurs ont profité de leur naïveté et ont violé l'indépendance des jeunes États africains. Ainsi, un homme non autrement identifié raconte à Kyrielle ceci : « Un sale type ! Je sors de la maison, il vient me remplacer ! Plus moyen de respirer ! Une femme que j'ai dotée avec mon argent, tu t'imagines ! » (LEB, 104).

À travers le viol de Kyrielle, le Bourreau se retrouve dans le même sac avec les re-colonisateurs de l'Afrique ; leur viol de l'indépendance africaine a fait de la décolonisation une métaphore de la malédiction qui empêche l'émergence de la démocratie et du développement de l'Afrique. C'est ce qui a fait que l'Afrique est partie d'un passé douloureux à un présent tumultueux. Sans histoire propre et faute de la décolonisation réelle, la plupart des pays africains n'ont pas la chance d'émerger en toute indépendance.

*

* *

En définitive, les luttes d'anticolonisation et de décolonisation en Afrique, tout comme au Vietnam, ont été toutes vouées à l'échec ; dans ce sens qu'elles n'ont pas éradiqué la colonisation. Mais, au contraire, elles ont favorisé l'éclosion et la croissance les plus rapides et faciles de la postcolonie. C'est ce que Kyrielle considère comme « un revers de la médaille » (LEB, 75).

Les luttes pour l'indépendance et de décolonisation se sont réifiées en guerres civiles. En réalité, ces guerres ne sont pas des véritables (guerres) ; Colette Braeckman les appelle « les guerres par procuration », c'est-à-dire les guerres initiées par les puissances postcoloniales, mais menées par les acteurs et combattants africains (in Mbeko et Ngbanda-Nzambo 2014, 352).

La plupart des conflits armés que l'on constate dans les pays jadis colonisés sont toujours créés par les pays du Nord qui forcent ces pays du Sud à y adhérer de manière spontanée. C'est ce qui a fait des luttes pour l'indépendance et la décolonisation une cacophonie et un chaos (MÃ, 28), un dilemme et un combat perpétuel de l'ombre re-coloniaste contre la lumière indépendantiste, jusqu'à ces jours (BAL, 21). Les facteurs qui ont favorisé cette faillite paraissent identiques dans les deux cas.

Nos romans d'étude confirment encore que la guerre de positionnement entre les pères et les fils des indépendances n'avait pas préalablement pour but de décoloniser les peuples ; les nouveaux chefs d'États ont remplacé le colon (blanc) et les extrémistes anti-colonialistes en vue de favoriser l'inauguration et la meilleure mise en place de la postcolonie.

La decapitation du Long crayon par le Bourreau et beaucoup d'autres de ses exécutions populaires sont très éloquentes en elles-mêmes pour confirmer ces hypothèses (LEB, 9&72-75). La zizanie qu'a créée la publication de l'article du Long crayon au sein de l'université et du parlement, est encore loquace pour certifier ces

faits : « Était-ce pour s'entendre dire cela que tant de vies avaient été sacrifiées dans la lutte pour les indépendances », interroge le président du Parlement (LEB, 19) ?

Les peuples jadis colonisés ignoraient que la décolonisation ne signifiait ni la publication simple des indépendances ni le simple partage des pouvoirs, mais un épouvantail des changements les plus profonds et susceptibles d'impliquer la rupture la plus radicale avec le système colonial. Les actuels dirigeants des anciennes colonies manquent préalablement les voies et moyens d'inventer les nouvelles dispositions idéologiques susceptibles de redonner l'espoir de la réelle liberté aux peuples qu'ils gouvernent (BAL, 35).

Cette nouvelle classe politique a perdu la fidélité absolue à la cause de la décolonisation et a reconfirmé aux anciens colons que les peuples anciennement colonisés ne sont pas encore à la hauteur de leur propre décolonisation. En effet, la postcolonie a eu un champ libre et fertile pour se consolider davantage ; dans leur ignorance, ces peuples acceptent la pérennisation de la postcolonie de n'importe quelle façon qu'elle se présente à eux (MÃ, 37).

CHAPITRE III : LA DYNAMIQUE ENDOGÈNE DE LA POSTCOLONIE

Comme nous venons de le démontrer dans le chapitre précédent, l'échec de la décolonisation a débouché sur la recolonisation, qui est devenue la forme locale de la postcolonie. Et la postcolonie a fleuri grâce aux acteurs et facteurs tant internes qu'externes. Dans cette partie du travail, nous allons déceler les acteurs et analyser les paramètres endogènes, qui ont contribué à la postcolonie. De ce fait, nous nous servirons des romans *La grande mêlée* et *Balbala*.

1. Du bonheur de l'indépendance au malheur postcolonial

D'entrée de jeu, le narrateur de Tremblay commence par dépeindre la contradiction qui s'enfouit dans le portrait de Josaphat. Considéré comme un homme indépendant (LGM, 15), Josaphat peut, en même temps, rêver encore :

De verdure, de senteur de pin, d'un soleil éclatant qui se mirait dans un lac. D'une petite maison qui dominait une petite vallée [...], d'un grand bonheur suivi d'un grand malheur [...]. Quand il s'est réveillé, la bouche [était] pâteuse et une douleur derrière l'oeil droit annonciatrice d'une de ces terribles migraines [...] ; ses quatre voisines se tenaient debout de l'autre côté de la table (LGM, 149).

Ici, Josaphat est un symbolisme du Canada post-colonial. Le moment lui est favorable d'accéder à sa souveraineté internationale, acquérir son effective indépendance et éradiquer intégralement l'esclavagisme. Comparativement à Josaphat, la véritable indépendance du Canada serait une source de bonheur pour tous les Canadiens ; mais, sous l'instigation de ses fils qui parlent l'anglais, le Canada s'est laissé entraîner par les rêves et les discours séduisants de l'empire anglo-saxon.

Ceci étant, les Canadiens-Anglais ont tacitement accepté le transfert de la colonisation française à la recolonisation canadio-canadienne, le malheur pour un Canada divisé et

réexploité non seulement par les Anglo-Saxons, mais aussi par ses propres fils. Voilà l'illustration de la terrible migraine qui a étouffé l'oeil ou la vision des Canadiens, qui rencontrent encore le portrait de Josaphat.

En effet, ce comportement des Canadiens-Anglais et de leurs parrains anglo-saxons est une métaphore d'un médecin qui, au lieu de soigner son patient pour l'emmener à la guérison, il lui demande de se maquiller ; et, le maquillage n'a jamais été un facteur de guérison dans le monde. Au fait, les Canadiens-Anglais ont consenti à re-plonger le Canada dans une sorte de colonisation interne, assistés par leurs tuteurs anglo-saxons.

C'est cette recolonisation qui a fait que les richesses naturelles du Canada soient réexploitées par le capital étranger, avec la complicité des régimes au pouvoir. Le portrait de Josaphat entérine cette hypothèse ; ils sont restés « bouche pâteuse » (LGM, 149) au moment où le pays est en train d'être repris en otage, bradé et maintenu encore une fois dans un état de maladie incurable, qui rejoint la métaphore de la recolonisation et de la postcolonie. L'indifférence du régime au pouvoir y est pour beaucoup. Et les Canadiens-Français sont des laissés-pour-compte.

À travers Josaphat, le narrateur de Tremblay explique comment la recolonisation canadio-canadienne s'est démystifiée en un effet boomerang de l'échec de la décolonisation canadienne. C'est un peu comme Frantz Fanon l'a avancé, le colonialisme ne se satisfait jamais de maintenir un peuple précédemment colonisé dans ses serres (in Nicholas 1997, 151).

Pour les Anglo-Saxons et les Canadiens-Anglais, la recolonisation consiste à remettre en cause le nationalisme canadien-français. Ils voudraient faire du Canada une nation entièrement « anglicisée », c'est-à-dire une nation complètement contrôlée par les Anglo-Saxons. Voilà la philosophie ou l'idéologie de la postcolonie. Les Canadiens-Anglais ignorent la notion de la cohabitation ; malheureusement ils sont (mal) inspirés par la logique du colonialisme. C'est une similitude d'un bon rêve qui se transforme en un malheur cauchemardesque.

La grande mêlée l'explique à travers le mariage de Gabriel et Nana (Rhéauna). Ce mariage est un bonheur pour ces deux jeunes gens qui doivent se libérer de la dépendance de leurs familles respectives. Toutefois, un grand secret relatif à la paternité de Gabriel entre Josaphat le père biologique, mais incestueux et Télesphore le père adoptif et parâtre profilait à l'horizon de ce mariage.

Ce grand mystère présume la grande dispute, c'est-à-dire un grand malheur, qui va négativement saper ce jour « J » de grand bonheur marital. Cette altercation a lieu à l'église pendant la bénédiction nuptiale. C'est Gabriel, le marié du jour, qui doit les disloquer. À partir de ce jour, Télesphore ne veut plus voir Josaphat ; à défaut le revoir s'ingérer dans la vie de Victoire ou Gabriel, il va le tuer (LGM, 268).

En outre, le narrateur de Tremblay pense que les Canadiens-Anglais ont opté pour la réalisation des rêves d'intérêts exotiques. Par ce type de comportement, ils ont spontanément abandonné les rêves de la lutte pour la libération totale comme une bulle de savon à son réveil. C'est une analogie de la disparité des rêves de mariage, un stéréotype de l'indépendance canadienne, qui éclate au grand jour entre Nana et Maria, sa mère.

Au moment où Nana, une allégorie des Canadiens-Anglais, rêve d'un mariage restreint et réservé à eux seuls, Maria, une figuration des Canadiens-Français, pense à un mariage élargi à tous les Canadiens sans exception aucune (LGM, 230-231). Nana entretient la vision d'une indépendance égocentrique ; tandis que Maria développe la vision d'une indépendance hétérocentrique et magnanime.

La grande mêlée, donc, démystifie la haine qui oppose les Canadiens-Français aux Canadiens-Anglais. Et pourtant, ils étaient tous unis à l'idée de la décolonisation de l'emprise française. Cette disparité canadienne démontre clairement comment les Canadiens-Anglais acceptent de réifier le rêve de la guerre contre la France.

Au fait, les Canadiens-Anglais ont consenti à devenir des protagonistes de la postcolonie anglo-saxonne, avec Sa Majesté la Reine Elizabeth II de la Grande-Bretagne, qui agit en même temps comme reine du Canada aussi, déclare Gilbert Tarrab (1968, 291). Les Canadiens-Français, quant à eux, restent les ennemis jurés de cette postcolonie à l'anglo-saxonne, comme Téléphore qui ne voudrait jamais revoir ni rencontrer Josaphat sur son chemin.

Josaphat, une figuration des Canadiens-Français, devient alors semblable à une femme soumise mais déçue par le mari de sa jeunesse, c'est-à-dire le Canada-Anglais et l'empire anglo-saxon. À cet effet, le Canada-Anglais et la coalition anglo-saxonne constituent la métaphore d'un mari qui n'aime pas sa femme, c'est-à-dire le Canada-Français, mais qui l'empêche en même temps de divorcer d'avec lui.

C'est encore une assimilation de l'antagonisme qui a émaillé les rêves entre Josaphat et son Père. Le rêve de son père est de vivre comme un vrai artiste, alors que Josaphat rêvait de le devenir aussi, mais en buvant et en récitant la vieille poésie. Donc, le père de Josaphat aspirait à une post-colonie totalement libre, alors que Josaphat pensait à une post-colonie dépendante de la vieille poésie et de l'alcool, qui tous deux constituent la métaphore de la vieille colonisation.

En conséquence, ce grand malheur de la postcolonie canadienne a accouché de la haine et d'interminables rivalités intestines, qui ne cessent de dégénérer en une sorte de conflit éternel intercanadien. Une telle altercation a encore eu lieu entre Regina et Bebe ; leurs disputes sont dues au fait que Regina refuse de reconnaître que Ti-Lou est leur nièce et qu'elle a plus d'argent qu'elles.

Cette métaphore stigmatise le fait que les Canadiens-Anglais ont établi une division nette entre eux et leurs compatriotes français. D'où, la constitutionalisation de la division entre le Haut-Canada à forte majorité de langue anglaise et le Bas-Canada à forte majorité de langue française, déclare Frederico Pozzoni (2012, 3). Cependant, les Canadiens-Anglais ignorent qu'ils sont eux-mêmes re-colonisés aussi par l'empire

anglo-saxon. Il en résulte automatiquement que les Canadiens-Français haïssent leurs congénères anglais (LGM, 104&228-229).

Un conflit du même genre a également existé entre Alice et Béa. Alice a perdu son travail et devient jalouse du travail de Béa. De son côté, Béa a toujours envié la minceur d'Alice, ses yeux qui frisent naturel ainsi que les regards doux que les garçons lui lancent dans la rue (LGM, 154-158). En termes clairs, ce sont des pareils conflits qui donnèrent naissance à la genèse de la recolonisation canadio-canadienne. Les Canadiens-Anglais ont opté pour l'assujettissement de leurs frères français jusqu'à ce jour.

Le narrateur de Tremblay, ici, condamne le fait que la recolonisation à l'anglo-saxonne a continuellement traversé des siècles et prend de plus en plus l'allure d'un fait social éternel. Le portrait de Ti-Lou, un autre protagoniste de l'intrigue, explique au mieux cette allégation ; elle se vantait d'être « une femme libre » ou indépendante alors qu'elle était une prostituée à vie. Quelle contraste !

Pendant toute sa vie, Ti-Lou dépendait définitivement des désirs des hommes et de l'argent qu'ils (les hommes) lui donnaient ; elle ne vivait que de la prostitution. De ce fait, Ti-Lou constitue le symbolisme des Canadiens-Anglais qui, au nom du pouvoir et de l'enrichement égoïstes, ont revendu la souveraineté canadienne à la postcolonie, de quoi ils dépendent aujourd'hui. Le Canada est redevenu esclave de la bourgeoisie canadienne, sponsorisée par la grande bourgeoisie anglo-saxonne (LGM, 59-61). De cette métaphore, Ti-Lou justifie que le processus d'acculturation postcoloniale requiert l'adaptation et l'acclimatation, comme à Balbala (BAL, 70).

La narratrice de *La grande mêlée* se demande comment une telle femme peut être même invitée (par Maria) au mariage de Nana considéré comme une fête sainte. Cette fête sainte, le mariage, est une métaphore de l'indépendance canadienne. L'attitude des Canadiens-Anglais permet le questionnement de savoir s'il convient réellement de les associer à la lutte de décolonisation. Comme Ti-Lou, ils sont devenus la classe la

plus bourgeoise de la société canadienne. De surcroît, ils possèdent le monopole de l'économie et du pouvoir politique canadiens.

Ils décidèrent ainsi de valider la division du peuple canadien et l'éternelle réexploitation de leurs congénères français. Ils continuent à considérer ce privilège comme le plus beau cadeau de leur mariage avec l'empire anglo-saxon ; ils ressemblent à Gabriel (LGM, 246). Gabriel reconnaît d'avoir trop souffert avec un revenu dérisoire provenant d'un travail (de l'ancienne colonisation française) qui le maintenait dans la pauvreté et ne lui permettait jamais de pouvoir organiser convenablement son mariage et le voyage des noces y relatif.

Les Canadiens-Anglais, comme Gabriel, cherchaient encore le bonheur promis mais jamais livré, depuis la colonisation française. C'est après « la nuit des noces » qu'ils sont employés par les Anglo-Saxons, au service de la postcolonie et ils trouvent cela comme le meilleur cadeau de leur mariage avec leurs nouveaux bourreaux. Et pourtant, c'est un grand malheur qui sous-tend la subsistance du système impérialiste sur le territoire canadien.

La narratrice de *La grande mêlée* finit par conclure que : « Quand on souffre, je suppose qu'on peut poser des gestes dangereux sans penser aux conséquences » (LGM, 194). Les Canadiens-Français, de ce fait, vivent comme des locataires, dépossédés de leur sol et de leurs richesses. Les structures d'activités économiques leur sont imposées du dehors. On a alors affaire à un Canada dominé par les Anglo-Saxons et les intérêts anglophones sur plusieurs plans.

Cette façon d'agir des Canadiens-Anglais est encore comparable à la manière dont Nana a dû accepter une assistance de deux cents dollars que Ti-Lou, la prostituée, lui a offerts. C'est en guise de contribution à leur fête de mariage que Ti-Lou lui a présenté cette offre. Nana n'avait jamais cessé de se plaindre aussi de la précarité financière qui pourrait les menacer, tous deux, après les noces et une nouvelle vie qui l'attendait avec un homme qu'elle ne connaissait pas bien d'avance (LGM, 236).

Aujourd'hui, le narrateur de Tremblay pense que les Canadiens-Anglais sont en train de regretter d'avoir renvoyé le Canada aux enfers de la colonisation. Mais, ce sont des regrets qui n'aident pas à décanter la situation. Josaphat corrobore ces faits, lui, qui avait l'habitude de chanter tout en gardant ses yeux fermés. À la fin de sa musique et après avoir ressenti l'enthousiasme de son art, il pouvait être envahi par la tristesse quand il rouvrait ses yeux.

C'est parce que la beauté de sa musique et l'exercice de son grand talent ne correspondaient pas aux tristes réalités de sa vie quotidienne. Son public pouvait très bien apprécier son art musical, mais la précarité financière faisait de lui l'homme le plus malheureux : un homme errant, humilié, rejeté, amaigri et vieillissant (LGM, 23-25). Son talent donc profitait plus au public qu'à lui-même ; de la même façon que les richesses canadiennes profitent plus aux Anglo-Saxons qu'aux Canadiens-Anglais eux-mêmes.

Ainsi, Josaphat ne parvenait jamais à changer ni améliorer ses mauvaises conditions de vie. Voilà un dilemme auquel il devait faire face au quotidien. Josaphat constitue une analogie des Canadiens-Anglais dont la bourgeoisie ne cesse de renforcer d'avantage l'oppression journalière de tous les Canadiens, en lieu et place de leur authentique liberté.

Selon Gary O'Brica, cette situation est due au fait que cette petite bourgeoisie canadienne n'est pas de nature d'être une bourgeoisie indépendante ; elle reste une invention de la grande bourgeoisie anglo-saxonne et par la suite conditionnée au capitalisme américain, sans pour autant constituer ce que Frantz Fanon nomme « la bourgeoisie comprador » (1987, 27&31).

Nous avons décelé cette forme de comportement encore chez Théo et Béa qui parfois regrettaient du douloureux départ en mariage de Nana, en même temps qu'ils étaient incapables de l'arrêter. Pourquoi ces regrets ? Pensé-t-ils qu'il y a de toutes façons une solution concertée ? Laquelle ? Pas de réponse précise. Toutefois, le narrateur de

Tremblay salue la résistance des Canadiens-Français à cette recolonisation. Jusqu'à ces jours, ils continuent de lutter pour un Canada réunifié et décolonisé de l'emprise anglo-saxonne.

C'est toujours Josaphat qui incarne cette résistance. Sa devise est ainsi conçue : « On n'est pas obligé de tout accepter » (LGM, 21&124). C'est dans ce même ordre d'idées qu'il a dû laisser Victoire faire librement ses choix de marier Télesphore sans l'interrompre ni s'y mêler. Cependant, il avait déjà un grand fils, Gabriel, avec elle. Maria a agi de la même manière lorsqu'elle refuse, quelle que soit sa pauvreté accentuée, de redevenir dépendante de Rambert. Elle a évité le risque de se perdre dans le deuxième mariage qui pourrait être aussi misérable que le premier ; c'est une métaphore des Canadiens-Anglais qui se sont perdus dans la seconde colonisation.

Maria éprouve des difficultés de « sponsoriser » avec succès le mariage de Nana (sa fille). Bien qu'étant dans le besoin, Maria refuse d'emprunter de l'argent auprès de Rambert. Elle décide de ne jamais lui faire des concessions, mais de conserver son indépendance qui lui coûte si cher et dont elle est si fière. C'est ce que les Canadiens-Anglais n'avaient pas pu comprendre ni faire (LGM, 70&182).

Gabriel fait de même quand il refuse d'appeler Télesphore, papa ; il préfère l'appeler monsieur. Il était conscient que Télesphore n'est pas son père (biologique), mais son parâtre. Implicitement, Gabriel, Maria et Josaphat deviennent les prototypes des Canadiens-Français, qui s'opposent contre le paternalisme et l'assimilation postcoloniaux en vue d'un Canada totalement libre et uni.

Gabriel, Maria et Josaphat comme les Canadiens-Français ne parviennent jamais à concrétiser le rêve de libération, par manque d'un pouvoir politique digne de répondre aux exigences y relatives. Ceci constitue le sujet de discorde entre les Canadiens-Français et leurs concitoyens anglais. Les Canadiens-Anglais avaient accepté d'être de nouveau parrainés par les Anglo-Saxons en lieu et place d'être complètement

indépendants. Cela conduit à l'annihilation de toutes initiatives de mise en place de la politique nationale et économique canadio-canadienne.

Chaque fois qu'ils voudraient le faire, la mainmise anglo-saxonne s'interpose. L'économie canadienne devient totalement dépendante de l'économie anglo-saxonne. La crise de souveraineté économique débouche également sur la crise politico-sociale. Par conséquent, nous osons croire que ces trois personnages de la fiction, Gabriel, Maria et Josaphat, qui opposent une résistance contre la postcolonie, feront de même contre le capitalisme anglo-saxon qui a élu domicile au Canada.

Si pour le narrateur de Michel Tremblay, la recolonisation canadienne serait *la grande mêlée* proprement dite ou un grand bonheur suivi d'un grand malheur ; le narrateur d'Abdourahman A. Waberi ne s'oppose non plus à ce point de vue concernant l'Afrique. Il trouve dans la recolonisation africaine une sorte de « nuit bifide comme un miroir qui dit vrai et faux en même temps. Tout se mêle et se combine pour former une véritable toile d'araignée avec la lune en son mitan » (BAL, 176).

Dans cet extrait, il s'agit d'une obscurité postcoloniale qui avait auréolé les soleils des indépendances africaines. De cette « nuit bifide » de la postcolonie, « la grande mêlée » de la recolonisation a été ainsi formée en Afrique afin de donner enfin naissance à « une véritable toile d'araignée » post-coloniale dans laquelle l'Afrique et le Canada deviennent de plus en plus incapables de s'en sortir.

En réalité, la recolonisation africaine est née de la confusion que les anciens colons avaient créée et entretenue entre la décolonisation et la postcolonie. Par conséquent, la nouvelle élite africaine était devenue incapable d'entreprendre des ruptures adéquates à l'éradication totale de l'entreprise coloniale et d'empêcher la mise en place de la postcolonie. Quand ils se sont rendus compte qu'ils étaient pris aux pièges de la postcolonie, ils n'ont pas d'autre choix que de recoloniser leurs propres compatriotes.

C'est ce qui a conduit à l'échec de la décolonisation et à la transposition de la nouvelle domination canadio-canadienne et afro-africaine. Waïs confirme, en effet, que l'éclosion de cette toile d'araignée était rendue propice par la crise qui avait « secoué le pays dès l'an I de la République [...]. On a fait du neuf avec les anciens sous-fifres de la sous-préfecture coloniale... ». La source d'inspiration anticoloniale est tarie dès l'aube de son jaillissement. La classe politique de requins, Judas, patriarches bedonnants, véreux et clanistes a été formée (BAL, 37-38).

Waïs remet en cause le fait que les nouveaux dirigeants africains, semblables aux Canadiens-Anglais, avaient consenti à faire du neuf ; par le fait d'avoir accepté de devenir une nouvelle classe des bourgeois et des bourreaux. En même temps, ils sont devenus des rancuniers contre leurs compatriotes ; c'est une classe des nouveaux patriarches et des sous-fifres re-colonisateurs. C'est ce qui a permis de beaucoup enrichir les présidents de ces pays pauvres et d'appauvrir les plus pauvres peuples de ces pays-là.

De ce fait, les recolonisateurs africains s'entendent avec les anciens fifres de la colonisation à créer ce neuf et replonger l'Afrique dans les nouvelles ténèbres de la colonisation, c'est-à-dire dans la postcolonie. Les soleils qui étaient sensés donner la lumière des indépendances se sont mués en soleils « assassins » : « Dehors dans le village, les vieilles marchandes de légumes aux yeux noircis de khôl déplacent leur tabouret toutes les dix minutes pour suivre la fraîcheur de l'ombre » (BAL, 51). Ces jeunes chefs d'États sont devenus totalement opposés à la génération des pères et à l'indépendance.

Pour ce faire, Waïs pense que le poids des capitaux, de l'endettement et des idéologies (comme le léninisme) étrangers se transpose également et reste dominant dans les jeunes nations africaines. Les paysans africains deviennent victimes de la baisse des prix internationaux des produits agricoles et de la hausse des prix des produits manufacturés. Waïs conséquemment déclare que : « À peine né, amibes visqueuses, hématozoaires clignant des yeux et virus souriants m'appelaient de tout leur coeur pour

me précipiter dans la grande lézarde féline qui partage le monde en deux groupes étanches » (BAL, 59).

De cet extrait, Waïs stigmatise le comportement des nouveaux colonisateurs afro-africains qui ont précipité l'Afrique dans la postcolonie et ont renforcé l'inégalité entre la classe des pauvres et des riches, la classe des nouveaux colonisés et des nouveaux colonisateurs. Ce faisant, ils ont ainsi trahi les véritables rêves de la décolonisation. Et, les Africains primaires, comme Dilleyta, se posent la question de savoir si : « Les beaux jours existent-ils sous ce ciel ». La réponse est simple : « Il [Dilleyta] marcherait du pas las de ceux qui n'attendent plus rien du ciel » (BAL, 22-23).

Les indépendances en Afrique deviennent une source de ce que Rachid Mimouni (1993) et Pius Ngandu Nkashama (2013) nomment « la malédiction ». Il s'agit de la recolonisation africaine que Waïs qualifie de malheur, de souvenir fugace et de goût amer ; il se souvient de l'époque de son emprisonnement par le gouvernement. Il compare les sentiments de remords qui remontent en lui à un élan que l'on peut prendre avant la course ; au cas où l'on n'a pas reçu un prix, il devient un élan au goût amer (dans la bouche) sitôt la ligne d'arrivée franchie : « Ô amer et étroit pays ! », s'exclame-t-il (BAL, 73&185).

Toutefois, les Africains pouvaient éviter le pire. La nouvelle colonisation a été prédite par la génération des pionniers de l'indépendance ; comme Waïs qui promet que « l'Autre », c'est-à-dire l'ancien colonisateur et l'étranger, reviendrait à la charge, pour son propre intérêt (BAL, 28). Cochise, la grand-mère de Waïs et Anab, l'avait prophétisé aussi :

Grand-mère avait prédit que cet enfant [Anab], née un soir d'éclipse, serait un pilier pour la famille, une oasis d'amour et de lumière pour son époux, un puits de réconfort pour ses amis, un repère pour sa société [...], avait-elle précisé [...]. En dépit d'une enfance malade, le mauvais sort s'étant acharné longtemps sur ses frêles épaules, ses jambes filiformes, ses étés d'adolescence et, enfin, sur sa période ardue de femme adulte, elle affrontait toujours un destin plus griffu que crêtes de falaise, raconte Waïs (BAL, 60-61).

Dans cet extrait, Cochise met en évidence la recolonisation qu'elle considère comme une maladie d'enfance et la postcolonie qu'elle représente comme le mauvais sort ou la malédiction. Dans sa pensée, Cochise avait prévenu que ce sont elles qui devraient s'acharner sur les « étés » des indépendances et la période ardue de la décolonisation africaines. Étant donné que les politiques africaines n'avaient pas pris en considération les avertissements de Cochise, une métaphore des pionniers des indépendances ; l'Afrique contemporaine se retrouve dans un destin plus « grifu » du système postcolonial.

Waïs partage aussi ce point de vue ; il pense que la gestation de ce « soleil assassin », cette « grande lézarde féline » ou encore ce destin de la recolonisation a vu, en outre, jour dans l'aspect déshérité du paysage panafricaniste, qui a érigé une muraille entre l'homme et la femme, entre l'enfant ou l'élite post-coloniale et le père ou les pionniers des indépendances et du panafricanisme.

L'Afrique est toutefois tombée dans la sécheresse idéologique entre les deux générations. Les nouveaux chefs d'États africains ont ainsi fait de ce continent noir un territoire vulnérable, un continent assimilable à « un vaste enclos, ouvert au brigandage, où chacun poursuit un dessein de razzia » (BAL, 25&176). Dans cet élan, est-il possible d'éradiquer le système colonial sur le territoire africain ?

De la même façon que les Canadiens-Anglais continuent de réexploiter leurs compatriotes français et de se comporter en leurs néo-bourreaux, les fils africains reflètent également et certainement le visage d'anciens bourreaux de la colonisation envers leurs propres frères. C'est le début d'une colonisation afro-africaine. Par conséquent, une brute violence a refait surface ; « la tristesse est gravée dans chaque ride des visages, figée dans la glaciation version tropicale - sueurs et poussières malaxées » (BAL, 177).

Si au Canada la déchirure est clairement répréhensible et apparente entre Anglophones et Francophones, en Afrique elle est latente entre la classe dirigeante, de nouveaux

bourreaux et les gouvernés, de nouveaux colonisés. On est alors en présence des deux groupes étanches : les recolonisateurs et les recolonisés.

La postcolonie africaine devient réellement une situation de violence à outrance. Les Africains et leurs anciens bourreaux se sont servis du pouvoir postcolonial à des fins oppressives. Ce qui a débouché sur l'oppression à la fois « verticale », c'est-à-dire occcidento-africaine, et « horizontale », c'est-à-dire afro-africaine, d'après Béatrice Picon-Vallin (1973, 172).

Par rapport à ce schéma, Dilleyta pense encore que ces fils africains ignorent qu'ils sont eux-mêmes re-colonisés aussi ; ils prétendent agir en maîtres au moment où leurs grands maîtres détiennent le véritable pouvoir à partir de l'étranger. Ces nouveaux dirigeants ont la « mémoire occultée, prise en otage par les forces qui détiennent la réalité du pouvoir » (BAL, 35).

En conséquence, ils se sont vu avillis, taillables et corvéables à merci, pillés et dépouillés de leur souveraineté. C'est ce qui explique leur position de faiblesse face à leurs anciens colons. L'Afrique est, pour ce faire, repassée du statut d'un continent sensé être libre à celui d'esclave. D'où la re-colonisation des pays africains, ces pays qui n'existent que sur papiers au vu des anciens colons :

Pierre Messmer, ancien Premier ministre français, disait en 1983 à *Paris Match* que « le Tchad n'existe pas. C'est une fiction destinée aux diplomats ». Et la république existe-t-elle sur le papier seulement après 1977 ? Cette république de sable, coincée entre Scylla et Charybde, entre la Somalie du général sanguinaire, Mohamed Syad Barré, et l'Ethiopie du sénile empereur Hailé Selassié détrôné en 1974 par une junte mystérieuse (BAL, 116).

Enfin, Dilleyta pense que si la division interafricaine (entre la classe politique des dirigeants et des dirigés) est consommée, au contraire, elle est apparente entre les pères des indépendances et les fils qui les ont remplacés. C'est la métaphore d'une trahison du testament panafricain. Waïs concède aussi ce point de vue ; il estime que la réputation coloniale colle toujours à la peau des Africains malgré l'époque avide,

d'après-indépendance. Or, c'est une entorse à ce testament panafricain qui entrevoit la fin totale du système colonial.

La re-colonisation magnétique règne « depuis la soi-disant indépendance octroyée par Giscard, l'ami des rois nègres, le diamantaire de l'Élysée ». Les sous-fifres de l'administration postcoloniale ont fait main basse sur l'Afrique ; le système impérial continue de survivre :

Rien n'a changé. Les hindous du Kerala et les tamouls du Sri Lanka tiennent toujours des magasins aux toits bas et aux fenêtres étroites. Leurs cousins du Pakistan sont coiffeurs ou bijoutiers [...] ; étrangement, des enseignes anglaises [...] fleurissent dans l'ex-colonie française, « clef du dispositif militaire et stratégique de l'Occident dans la mer Rouge et l'océan Indien » (BAL, 71-72).

Telle est la façon dont les anciens colons ont stratégiquement agi pour s'acquérir une classe fiable des suppôts autochtones dont la sublime tâche consiste à hypothéquer les soleils des indépendances. Ils ont réussi leur pari de transformer le bonheur des indépendances en malheur de la recolonisation endogène. De cette manière, ils peuvent se rassurer de l'évidente continuité de la colonisation.

En effet, la postcolonie s'assure la meilleure évolution. La recolonisation lui confère sa stabilité et son efficacité. Comment les nouveaux colons autochtones se sont-ils comporté face à leurs nouveaux colonisés ? Comment exploitent-ils leurs propres nations ? Telle va être la préoccupation majeure du point suivant.

2. Le gouvernement local assis dans le fauteuil colonial

Cette idée provient de la métaphore de Waïs au sujet du gouvernement local :

Tous sont tombés d'accord pour reconnaître que ce gouvernement [de Balbala] est tout simplement dans le sillage de l'administration coloniale, type Ali Aref, l'ancien président du Conseil de

gouvernement du TFAI [Territoire Français des Affars et des Issas, ancienne appellation de la République de Djibouti] (BAL, 65).

Trois siècles après la naissance du Canada-Anglais, Alice se sert de la perspicacité de cette pensée pour élucider la façon dont les Canadiens-Anglais réexploitent leurs compatriotes français. Elle stigmatise la façon dont les détenteurs du pouvoir commencent à exploiter leurs propres frères avec les mêmes stratégies de l'ancienne colonisation.

C'est un comportement hérité de leurs anciens colonisateurs français. Alice pense que le nouveau contexte de la colonisation canadienne n'a pas changé d'un seul iota : la guerre des races, les problèmes linguistiques et la soumission du Canada-Français aux Anglais demeurent. Or, d'après Seguin, l'indépendance à deux sur le même et seul territoire reste toujours une impossibilité (2010, 13&15).

Alors qu'on vit à l'ère post-coloniale, le mauvais traitement de Gingras à Alice et aux autres collègues de travail fait encore de lui un prototype de la classe bourgeoise du Canada contemporain. Devenue la nouvelle patronne et le nouveau bourreau des Canadiens-Français, illustrés par Alice et ses collègues, elle contrôle le marché d'emplois et l'économie canadiens.

En d'autres termes, la bourgeoisie anglaise du Canada a donc récupéré le « siège », c'est-à-dire le pouvoir, des anciens colonisateurs français en vue de soumettre tacitement les Canadiens-Français à un nouveau type d'assujétissement canadio-canadien. À la seule différence que jadis les Français les soumettaient aux travaux forcés d'ordre agricole et minier tandis que, elle, les soumet aux travaux industriels et administratifs dont le salaire leur procure un revenu de misère ; leur économie ne peut jamais atteindre le niveau de la bourgeoisie de leurs concitoyens anglophones (LGM, 48&87-88).

Par là, Alice atteste aussi que l'impérialisme et le colonialisme restent encore à l'oeuvre dans la société canadienne. Comparées aux pratiques actuelles, leurs applications historiques témoignent qu'ils continuent encore d'agir sur le territoire canadien. Donc, la bourgeoisie anglaise a exhumé et fait survivre l'exploitation au Canada ; car, elle s'est développée dans les traces du capitalisme et de l'impérialisme anglo-saxons.

La nouvelle bourgeoisie canadienne développe et conserve ses propres intérêts. En même temps, elle reste dépendante aussi de la bourgeoisie étrangère de laquelle elle tire sa survie. En effet, tout impérialisme vise toujours l'exploitation et l'enrichissement égoцентриque des personnes y engagées. Dans le cas d'espèce, la petite bourgeoisie canadienne est inconditionnellement entretenue par la grande bourgeoisie anglo-saxonne.

La petite bourgeoisie canadienne a donc commencé à contrôler toute éventualité d'insurrection susceptible de menacer le pouvoir national, la bourgeoisie nationale et l'ordre établis. La théorie de faisabilité consiste à mettre à l'abri la classe bourgeoise et politique. C'est ce que Tarrab considère comme la politique de « l'État protégé », qui dérive de la politique protectionniste qui avait soutenu l'ancienne colonisation européenne (1968, 291).

Josaphat, un archétype des Canadiens-Français, nous aide à élucider cette hypothèse. Il est un véritable violoniste, originaire du Canada-Français. Quand il jouait de sa musique, son public composé pour la plupart des Canadiens-Anglais était toujours gai et satisfait. Le dilemme était que, en dépit de la beauté de son art musical, il menait une vie misérable dans sa vieillesse : il s'habillait en vieux vêtements, son teint commençait à jaunir, sa face présentait des rides, sa chevelure devenait terne et rare.

Une dame l'a même reproché un jour. Elle lui a demandé pourquoi il ne pouvait pas organiser des concerts et faire vendre les produits de sa musique. La réponse était que ses clients étaient généralement et majoritairement des Canadiens-Anglais. Ces derniers refusent de le soutenir et propulser sa musique par le simple fait qu'il est

Canadien-Français (LGM, 23-25). Tout ceci entre dans la logique coloniale : un peuple ne peut jamais exploiter un autre sans pour autant imposer sa supériorité culturelle, économique ou raciale.

C'est la raison pour laquelle les anciens colons avaient emmené les enseignants, les clercs de l'administration publique, les prêtres et pasteurs afin d'enraciner ce qu'ils considéraient être la civilisation occidentale. Ils ont facilement imposé le système éducationnel, religieux, politique et culturel d'origine européenne dans les colonies. Or, tous ces systèmes cachaient l'anguille sous roche ; ils étaient un canal pour imposer la supériorité éducationnelle, religieuse, politique et culturelle de la civilisation occidentale que la plupart des colonisés n'ont jamais maîtrisée jusqu'à ce jour.

Ce préjugé colonial a traversé des siècles et des générations. Il a déchiré le Canada et accouché du racisme, de l'intolérance et du complexe de supériorité. Josaphat condamne ces choses qui se sont beaucoup enracinées dans le secteur du travail où, comme à l'époque de la colonisation française, la bourgeoisie anglaise a réexploité la communauté française du Canada avec des salaires de misère. Ces salaires ne permettent pas aux Canadiens-Français de se constituer aussi une bourgeoisie digne de ce nom.

Tremblay confirme encore ces allégations avec l'exemple de Simon et Rose qui se moquent de Regina et Bebette. Pendant qu'ils voyagent par train à Montréal, étant tous invités au mariage de Nana et Gabriel, Simon et Rose déclarent que « [Regina et Bebette] parlaient fort, avec une pointe d'accent anglais plutôt amusante » (LGM, 229). Et pourtant, Regina et Bebette étaient des Canadiennes-Françaises, n'ayant pas l'anglais comme langue maternelle.

Contrairement à leurs concitoyens anglais, les Canadiens-Français ont traversé des siècles dans la pauvreté et la misère : les moyens de transport puant la pauvreté, les mariages de convenances ou de dépit, les maladies dues à l'environnement malsain, l'inflation et la hausse insoutenable des prix des biens de première nécessité

accompagnaient leur vie au quotidien. À cela, s'ajoutent encore le mauvais labyrinthe des routes, les travaux forcés et l'analphabétisation infantiles, l'instabilité, le logement de misère, la précarité mobilière et immobilière (LGM, 19&132).

En même temps, Tremblay démystifie cette bourgeoisie à l'anglaise qui, différemment du prolétariat des Canadiens-Français, a fait que les Canadiens-Anglais vivent dans des conditions de vie décentes. Le portrait de Ti-Lou, une prostituée de carrière, en est une illustration. Alors qu'elle est invitée comme tout le monde au mariage de Nana et Gabriel à Montréal, Ti-Lou fait preuve d'une vie de classe supérieure et différente de celle des autres.

Elle décide de voyager par train, non pas par manque d'argent, mais parce qu'elle désirait voyager dans la première classe de luxe. Rose, Simon, Bebete et Regina voyagent dans les voitures ordinaires du même train. Son ultime souci est de prouver à ces derniers qu'elle avait assez d'argent et qu'elle est financièrement capable de partager la classe sociale avec les autres bourgeois.

Une fois arrivée à Montréal, Ti-Lou préfère se doter de la limousine pour ses déplacements, spécialement le jour des noces. Quand aux repas, elle aimerait manger les mets des rois, préparés dans les plus beaux restaurants de Montréal. Elle peut en même temps s'offrir une chambre dans un hôtel luxueux de la métropole. De son côté aussi, Rose est surprise de constater que son mari, Simon, « l'emmenait à un hôtel et au parc La Fontaine dont les coûts pouvaient aller au-delà de leurs revenus et moyens » (LGM, 227-243).

Ti-Lou rencontre le symbolisme de la bourgeoisie anglophone du Canada qui avait, de ce fait, copié les valeurs économiques de la bourgeoisie occidentale et anglo-saxonne : l'individualisme, l'entrepreneuriat, la concurrence et le profit légitime. Ces valeurs coloniales de la bourgeoisie occidentale constituent des pratiques que Robert Vachon qualifie d'« économicide » (1988).

Josaphat, en fin de compte, pense que les Canadiens-Anglais ont accepté d'embarquer le Canada dans un paquebot de nature coloniale qu'ils ne parviennent jamais, eux-mêmes, à maîtriser, nonobstant le fait que leurs parrains anglo-saxons les ont initiés à le naviguer. Ils ne savaient pas qu'un jour, la coexistence et la cohabitation avec ces nouveaux maîtres (anglo-saxons) deviendraient impossibles.

Regina en est le prototype. En dépit de l'entraînement par Josaphat, elle ne parvient jamais à s'adapter au type de musique que ce dernier voudrait, en duo, jouer avec elle pendant la fête du mariage de Nana et Gabriel. Elle ne cesse de se perdre toujours et de perdre également les notes. Ils jouent finalement cette musique en désharmonie (LGM, 272). C'est une incohérence entre les aspirations canadiennes à la réelle indépendance et la postcolonie qui continue d'être imposée au Canada.

À son tour, le narrateur de Waberi ne contredit pas ce que le narrateur de Tremblay vient de stigmatiser. Son personnage, c'est Waïs, qui a déclaré que : « ce gouvernement est tout simplement dans le sillage de l'administration coloniale [...] gouvernement du TFAI » (BAL, 65). Ceci veut dire que les dirigeants post-coloniaux (africains) avaient succédé aux anciens colonisateurs pour hériter de l'idéologie coloniale, en vue d'exploiter leurs compatriotes. Ils n'ont fait que reconduire le système et le mode de gouvernance colonialistes dans la postcolonie africaine.

Cette idée de Waïs constitue le début de la colonisation afro-africaine. Les nouveaux colons sont indigènes, originaires d'Afrique et compatriotes aux autres Africains qu'ils font souffrir. En effet, les régimes monstrueux ont assujéti et continuent d'assujétir les peuples africains avec la même force que celle usée par les anciens colons, de telle sorte que l'après-indépendance est devenue pire que l'avant-indépendance dans beaucoup de pays africains (Général Jansens, in Pierre Barnes 1980, 396).

Autrement dit, les gouvernants et les gouvernés n'ont pas goûté l'indépendance politique en Afrique de la même façon. Pour les nouveaux dirigeants, les indépendances ont été fécondes. Dès lors, ils les ont exploitées de manière à en tirer

des profits égocentriques, et cela, en faveur de leurs propres familles politiques et biologiques. Les salaires et l'épargne personnelle ne sont plus pour eux des sources de fortune ; l'État, le droit et la justice deviennent des concepts périmés à leur égard.

Au nom de la médiocratie postcoloniale, la corruption, la concussion, le clientélisme, le népotisme, le détournement et la malhonnêteté deviennent un mode de gouvernance de l'état au grand jour. Aucun d'entre eux ne s'en soucie d'ailleurs ; car leur conscience est complètement corrompue. L'éthique, la pudeur et l'intégrité sont devenues des anti-valeurs pour eux ainsi que pour toute la société qu'ils dirigent ; ils dirigent tout en étant des mauvais exemples pour les peuples à leur charge.

Devenus des nouveaux bourreaux, les biens publics n'ont plus de valeur commune pour eux ; ils peuvent facilement devenir des biens privés d'un parti politique ou de l'un des hommes au pouvoir. Les besoins de l'état sont relégués à la seconde zone. Les nouveaux chefs d'État africains pensent avoir le libertinage de ne pas rendre compte ni à la constitution ni au peuple ; ils se font passer pour des « dieux », des intouchables jusqu'à la mort.

Afin d'imposer aussi leur supériorité postcoloniale, ils ont créé un fossé non seulement entre eux et la population, mais également entre la population et la décolonisation à laquelle elle ne cesse d'aspirer. Il n'y a pas de vrai dialogue entre la classe des dirigeants et des dirigés, celle des dominateurs et des dominés, celle des recolonisateurs et des recolonisés. Les besoins et les aspirations du peuple ne font pas parti des préoccupations majeures de l'État. Les politiques africaines sont insensibles aux souffrances du peuple ; si le peuple grince les dents, les hommes politiques se désintéressent.

Nous nous posons les questions de savoir si on peut prétendre décoloniser son peuple et l'exploiter en même temps. Ne serait-ce pas vouloir quelque-chose et son contraire à la fois ? Yonis pense que « ce qui se dit facilement se fait difficilement » (BAL, 147). En lieu et place d'organiser la société pour le bien-être du peuple, depuis l'indépendance,

ils ont automatiquement remplacé les colonisateurs pour le réexploiter. Ils se rendent irresponsables devant le peuple et l'histoire. En somme, ils ne font que redorer le blason de la colonisation qu'ils ne cessent de renforcer.

Pour la population africaine, rien n'a changé ; l'État est inexistant. Elle n'a bénéficié des indépendances que la misère, les cartes d'identité et les cartes des partis politiques uniques qui ne sont rien d'autre que des amulettes de la dépendance afro-africaine, dit Vivian I. P. Steemers (2007, 25). D'où la subdivision de la société en deux classes socialement distinctes : la classe des riches dont la politique est une source de bourgeoisie et la classe des pauvres dont la politique est une source de misère. Cette idée de Waïs présente le même tableau de ce qui s'est passé également au Canada.

En outre, Dilleyta pense que pour consolider leur domination sur la population africaine, les nouveaux chefs d'États ont opté un mode de gouvernance plus totalitariste que démocratique. Ce mode de gouvernance exige un engagement et une soumission absolus de la part des populations dirigées. Pour ce faire, ils considèrent la démocratie et le multipartisme comme des termes insensés (BAL, 104).

Dilleyta fait le procès d'un multipartisme et d'une démocratie africaines qui sont vidés de leur substance et réinterprétés. Ils sont tout simplement fondés sur la rhétorique de la légitimité du système politique international que l'élite africaine ne parvient jamais à maîtriser. C'est encore une analogie de ce qui s'est passé au Canada où les Canadiens-Anglais ne parviennent pas à convenablement maîtriser aussi les contours de la politique postcoloniale.

Selon Waïs, le pouvoir devient pour ces dirigeants africains un met savoureux et en même un moyen de « se savoir aimé mais surtout craint, maudit et condamné à la fois » (LEB, 20). Il s'agit du terrorisme d'état, en lieu et place de la démocratie. Au contraire, en Europe et en Amérique d'où émane cette idéologie, l'État est un produit fini d'une conquête, d'une conscience et d'une révolution populaires.

Une fois établi, l'État doit toujours consolider l'équilibre des trois pouvoirs traditionnels : le législatif, l'exécutif et le judiciaire. C'est ce qui produit la démocratie. Exporté en Afrique, l'État n'est ni l'expression ni le reflet de la volonté populaire ; il est une imposante volonté des hommes au pouvoir et de leurs sponsors néo-colonialistes. Ces dits pouvoirs traditionnels sont méconnus et/ou mis dans un même et seul sac de la monarchie absolue.

D'après Waïs, l'État africain s'implante alors comme un instrument de domination, de violence et de brutalité. Le pouvoir politique se révèle comme un moyen d'éprouver la peur, la haine et l'envie des peuples dirigés. Il est un outil de domination et d'« éprouver son ventre qui ronronne comme un matou repu, laisser son ego enfler comme un furoncle, entendre son nom prononcé partout et à toute heure » (BAL, 20).

C'est ce qu'Etienne-Marie Lassi appelle le culte de personnalité ou la divinité des hommes au pouvoir (2006, 124). C'est une culture que les Canadiens-Anglais, l'image d'une classe des seigneurs, ont forcément adoptée et imposée aussi à leurs concitoyens français, considérés comme la classe des vassaux. C'est l'esprit « féodal » du Moyen-Âge qui refait entièrement surface dans la postcolonie canadienne et africaine ; la « féodalité » s'est encore inféodée dans la postcolonie actuelle.

Waïs et Yonis mettent concomitamment en évidence le fait que les nouveaux dirigeants aient choisi l'hégémonisme, la nécropolitique et la phalocratie comme modes de gouvernance (BAL, 85&175). En effet, les Africains vivent dans ce que Michel Foucault appelle la société de la mort et du sexe ou à sexualité (1967, 194). Les dictateurs jouissent du droit de sexe même sur les épouses et les filles de leurs collaborateurs politiques (ministres, conseillers, députés et autres). C'est un système politique de déshumanisation postcoloniale du peuple, dans le sens qu'elle combine la mort et la vie dans le même sac.

Il devient impossible d'établir une distinction nette et logique entre les deux (la vie et la mort). Ainsi, la violence remplace automatiquement et complètement la politique. Sans

s'inquiéter, l'État peut donner la mort à tout moment et à qu'il le veut. Il se sert souvent des forces dites de l'ordre et de la justice pour prononcer et exécuter des massacres populaires. Cela fait automatiquement que l'armée et la police soient souvent au service, non pas de la nation, mais des hommes au pouvoir.

Waïs en déduit que c'est un système politique fondé aussi sur la technocratie d'un parti politique unique (BAL, 23). La construction de l'État post-colonial dans la plupart des pays africains ne se fait pas sans violence ; car toute dictature digne de ce nom est toujours sensée se servir de la répression physique, de la force militaire et des discours démagogiques pour enraciner son pouvoir.

Ainsi, les hommes politiques décident de menacer toute tentative de nuisance à l'exercice paisible et à la conservation du pouvoir. Ceci renvoie à la politique de la terreur. Et Waïs déclare que : « Je fais fi des menaces à moi adressées par la parantèle au pouvoir. Des menaces résolument offensives, à peine gauchies par des conseils de prudence et de charité islamiques » (BAL, 35-36).

En effet, les dirigeants africains se sont lancés dans la chasse à l'homme, l'assassinat, l'emprisonnement ainsi que la traque « des trouble-fête pour les délivreurs des brevets de vertu et les fabricants d'opinion », tant à l'intérieur qu'à l'extérieur (BAL, 19-20). Afin de bien surveiller et punir ceux qu'ils qualifient d'inciviques et de têtes fortes, le rouleau compresseur de la machine de l'État et ses branches oppressives transforment les lieux et bâtiments isolés en prisons, geôles, colonies pénitentiaires et minuscules trous sombres inconnus des citoyens ordinaires.

Une fois tombés dans les traquenards de l'État, les « enfants fautifs » jouent à cache-cache avec la mort et peuvent mourir facilement comme des mouches. Voilà ce qui inspire la peur à la quasi-totalité du peuple africain, démontre la férocité de la force des hommes au pouvoir et consolide la durabilité de leurs mandats. Ces dirigeants « revêtent l'emblème du père détestable parce que fouettard. Face à lui, une seule solution : la secession » (BAL, 87). Ces pères détestables et fouettards agissent ainsi

sans froid aux yeux ; car, selon Dilleyta, les droits humains leur sont contraires au bon sens (BAL, 105).

C'est une inspiration coloniale ; étant donné qu'à l'époque coloniale, avait dit Patrice Eméry Lumumba, la charte des droits de l'homme était un ensemble des « textes prétendument légaux qui ne faisaient que reconnaître le droit du plus fort [...] ; la loi ne fut jamais la même selon qu'il s'agissait d'un Blanc ou d'un Noir : accommodante pour les uns, cruelle pour les autres » (in Manzueto 2015, 108).

Aujourd'hui, vouloir imposer la misère et la dictature au peuple, c'est l'une des pires formes de violation des droits de l'homme ; parce que des tels actes empêchent aux peuples de jouir de leurs droits naturels et universels. C'est la raison pour laquelle, dans leur folie, les hommes politiques africains se considèrent intouchables et méconnaissent la primeure et la souveraineté de la population et de la loi qui sont sensés être au-dessus de tous ; ils se croient être au-dessus de la mêlée.

Au nom de la postcolonie, ils les prennent en otage, les foulent aux pieds et les répriment avec énergie. Voilà pourquoi le groupe de tous les dangers, constitué de Dilleyta, Waïs, Yonis et Anab, voudrait alors : « Inaugurer un banquet de la parole où tout le monde serait convié, où chacun trouverait sa place avec ses mots [...], une parole déligotée, dirigée vers les autres, une parole qui soit lien, pont, arborescence et prise de conscience à la fois » (BAL, 87).

Yonis finit par comprendre que, dans un tel système il va de soi que la formation du gouvernement et du parlement se fait de manière non pas représentative. Dans bien des cas, le gouvernement, l'Assemblée nationale et le Sénat sont constitués soit des membres de sa famille biologique, soit des membres de son parti politique unique, soit des anciens amis et camarades susceptibles de ne pas trahir celui qui détient le bâton de commande étatique.

C'est ce qui ressort de ce qui se passait à Balbala où Yonis a pu dire à Waïs qu' « Aucun représentant authentique, aucun homme et aucune femme du pays nomade ne siège à l'Assemblée [...], une classe miniaturisée [...] des clanistes au sommet duquel trône un timonier colérique et rancunier » (BAL, 37). C'est ce qui donne lieu à des gouvernements et parlements qui « dévorent » leurs enfants ou leurs peuples.

A cet effet, ils constituent la métaphore d'une trüe qui dévore sa propre portée. Même les militaires et fonctionnaires de l'administration publique en sont victimes : le salaire de fortune ne leur procure ni eau courante ni électricité. Le marché d'emploi est toujours saturé pour les chômeurs. Tous ces fléaux alourdissent toujours la liste des séismes de la postcolonie (BAL, 94&182).

Comparativement aux niveaux de traitement de la fonction publique hérités même de l'ancienne colonisation, les nouveaux dirigeants paraissent plus déshumanisants dans beaucoup de pays africains. À partir de ce moment, le salaire n'est plus perçu comme un dû, mais une libéralité de celui qui est au pouvoir : les fonctionnaires de l'État deviennent la métaphore des quémandeurs d'aumône.

Celui qui gagne plus n'est pas forcément celui qui travaille ou produit. La crise alimentaire, la famine et la malnutrition deviennent de monnaies courantes et rendent les temps durs pour la quasi-totalité de la population (BAL, 36&107-108). Les souffrances causées par la faillite politique et administrative de l'État postcolonial en Afrique contemporaine sont vraisemblablement aussi énormes que celles engendrées jadis par la colonisation occidentale.

Les nouveaux dirigeants restent inféodés par l'esprit postcolonial. Patrick Chabal estime qu'ils se servent parfois de la famine comme moyen de fragiliser les peuples, se maintenir au pouvoir et affaiblir le tissu socio-économique (1991, 58-59). Ces dirigeants africains constituent une classe bourgeoise au moment où la majorité de la population vit sous le seuil de la pauvreté.

Ils dominent les images de famines, de misère, d'enfants au ventre ballonné ; le peuple qu'ils gouvernent est dominé par les séismes sociaux. La pauvreté du plus grand nombre est méconnue par la richesse de quelques-uns, un tableau de controverse ! Et pourtant, cette pauvreté touche plus de la moitié de la population du continent, selon Philippe Hugon et donne lieu aux inégalités les plus profondes entre ces deux classes sociales : la classe minoritaire des « Gros ventres » et la classe majoritaire des pauvres (2003, 62 et BAL, 130).

C'est aussi une similitude du fossé grandissant entre la majorité des peuples du Sud vivant dans la misère à outrance et la minorité du Nord vivant dans l'extrême opulence. Si le soleil de la postcolonie frappe tous les Africains, la majorité n'échappent jamais à son châtement. Seule la minorité des gros ventres au pouvoir peuvent un tout petit peu l'obstruer en s'abritant dans des maisons et voitures climatisées, dans des privilèges et dans la protection temporaires qu'ils bénéficient de la part des Occidentaux et Anglo-Saxons (BAL, 39).

Le grand-père de Waïs et Anab (Farah) est cet autre protagoniste de l'intrigue qui explicite au mieux comment cette classe bourgeoise africaine s'est enrichie illégalement sur le dos du pouvoir politique postcolonial ; « [il avait] profité de l'argent facile tombé sur le pays les premières années de la souveraineté retrouvée ». Lui et ses collègues de service étaient encouragés dans cette mafia par leur chef du gouvernement qui pouvait leur dire ceci : « Eventons l'espoir. Enrichissez-vous mais chacun à sa place » (BAL, 168-169).

Certes, c'est cette complicité de pillage des fonds de l'État qui a poussé Jean-Pascal Daloz à souligner que l'homme repu n'oublie jamais son entourage (1996, 83). Cela leur permet alors de se « construire des centaines de villas, toutes identiques ou presque, pour les nouveaux dirigeants avides de reconnaissance » (BAL, 169). Semblables à leurs compères colonialistes et Canadiens-Anglais, les nouveaux dirigeants africains se sont lancés dans la fructification des profits et intérêts égoïstes.

C'est ce qu'on appelle la dilapidation des fonds publics ; en lieu et place d'entretenir les infrastructures du développement qui se meurent. Ainsi, les pays africains deviennent des nations croupions, toujours à la recherche d'elles-mêmes. Dilleyta et Yonis les considèrent comme une femme aux agapes sexuelles, démunie et stérile. Ils sont la métaphore d'une terre ingrate et basaltique, d'une région à l'agonie, d'un amas de spermes infertiles, d'une femme fouettée par les vents sales du lac et auréolée des nuages qui ne fécondent jamais la terre et qui ont la forme d'une moquerie de couronne (BAL, 71&111 ; 130).

Dilleyta regrette du fait qu'aujourd'hui le port national de Djibouti a totalement perdu sa beauté et sa productivité exportative du temps passé (colonial). Ce port national de Djibouti, un prototype de villes, ports et industries africains hérités de la colonisation :

Était au début de la décennie 1970, c'est-à-dire un peu avant les chocs pétroliers successifs, le troisième port de la France après Marseille et Le Havre. Avant cette date, lorsque Bordeaux portait le titre pompeux de « porte du Maroc », Djibouti entretenait déjà des échanges passionnés avec Marseille. On y exportait du sel, des perles, des sardines et des peaux par containers (BAL, 95).

Vu que la présence de l'État ne se fait pas sentir, Dilleyta croit que c'est Dieu qui prend plus soins du peuple africain que leurs propres dirigeants (BAL, 94). Éssoufflés par la pauvreté et la misère, ces peuples finissent toujours par s'insurger contre ces dirigeants iniques. Ce sont les revendications, les marches de protestation et de méfiance ainsi que les insurrections civiles et militaires qui ont régulièrement eu lieu dans ce continent. Puisqu'elles ne se transforment pas en véritable révolution, Waïs trouve que toutes ces insurrections ont le mérite d'être qualifiées d' « étincelles » (BAL, 72).

La montée de la violence dans la plupart des pays africains n'est qu'une conséquence de l'incapacité des élites politiques à rendre productif et rentable leur pouvoir envers les peuples et de celle de la société civile à oeuvrer indépendamment des griffes de ce pouvoir hégémonique. Ce sont des insurrections qui souvent dégénèrent en rebellions, guerres civiles, putschs et génocides lesquels mettent l'Afrique postcoloniale en feu et flammes.

Toutes ces guerres produisent des milliers des réfugiés et des fuites des cerveaux, la destruction barbare de la faune et de la flore, sans oublier le pillage systématique des matières premières. Et, c'est dans cette optique que Waïs et Dilleyta décrivent la corne de l'Afrique comme :

Une douleur commune dans un espace déshérité des traditions guerrières toujours en vigueur, des conflits frontaliers, des belligérances civiles, des réfugiés par millions [...]. La corne : des bases militaires en croissance [...], des mythes ravageurs comme la Grande Somalie, la Grande Afarie ou la Grande Éthiopie [...], la ronde des malheurs, la terre qui se cabre et se convulse, le ciel qui boude et la mer qui pue [...]. La corne : des mercenaires en fraction, des légionnaires en mouvement, des indigènes en guenilles, des guérilleros en embuscade, des troupeaux en soucis, la terre en ébullition, la mort à huis clos comme à Baidoba [...], Dilleyta s'en soucie (BAL, 45&112).

*

* *

En conclusion, la continuité du système colonial et de la mainmise impériale dans la postcolonie avait non seulement détruit la vision décolonialiste, mais aussi rendu possible la germination et la croissance faciles de la recolonisation. Le grand bonheur festoyé à l'ère des indépendances a été transformé en un grand malheur recolonialiste (LGM, 116). Ceci fit de l'indépendance une sorte de toile d'araignée (BAL : 176) ayant permis aux nouveaux colons de reprendre en otage et réexploiter les peuples, les territoires, les matières premières, les ressources naturelles et financières, qui jadis étaient colonisés.

Cette toile d'araignée naquit avec la complicité de certains autochtones qui, séduits par l'argent et le pouvoir offerts par la nouvelle bourgeoisie impérialiste, avaient accepté la reconquête occidentale. Par manque de culture véritablement anti-coloniale, ils étaient devenus des conspirateurs, animateurs, défenseurs, caisses de résonance et conservateurs du nouvel ordre postcolonial dans leurs contrées respectives.

Ils ont consenti à mettre la véritable indépendance en-dessous des exigences postcoloniales. Envénimés par la soif du pouvoir et de l'enrichissement personnels, ils se font passer pour des protagonistes de la machination postcoloniale. En même temps, ils ignorent qu'ils ont hypothéqué les richesses qui attirent toujours l'envie des

puissances postcoloniales, étant donné que leurs économies respirent et croissent aussi à l'aide de ces richesses.

De ce fait, Ils se sont facilement détournés et ont détourné le reste des peuples de la véritable décolonisation. Ils sont la métaphore d'un homme qui prétend marcher, mais qui ne fait aucun pas pour commencer à marcher. Ce dilemme est dû au fait qu'ils ne savaient pas qu'à partir de l'étranger, ils subissaient la re-colonisation des détenteurs du « vrai pouvoir » (BAL, 35). Les recolonisateurs sont re-colonisés ; c'est une sorte de postcolonie dans la recolonisation.

Ceci dénote la survivance de la politique qui, à l'époque coloniale, consistait à acheter la conscience des chefs coutumiers, par le renforcement de leur autorité afin que, par leur biais, les anciens colonisateurs domptent les populations sous leur autorité, souligne Jean-Pierre Chrétien (1972, 676). Alors, les nouveaux dirigeants rejoignent la métaphore d'un bâton-fouetteur au service des néo-colonisateurs.

Au fait, cette génération des fils (canadiens et africains) a remplacé les anciens colonisateurs aux arènes afin de maltraiter leurs compatriotes qu'ils continuent à considérer comme des esclaves. Ils forment un conglomerat des nouveaux colons qui font travailler leurs concitoyens pour un salaire de fortune. Si au Canada, il y a eu une démocratie apparente ; en Afrique, l'applicabilité et la faisabilité de la recolonisation se sont fondées sur un mode de gouvernance beaucoup plus totalitariste et militariste.

C'est une sorte de dictature inspirée par le système colonial. Et, la politique de cette gouvernance est basée sur la terreur. En conséquence, une déchirure de classes sociales, de peuples, d'idéologies, de langues et de territoires s'est établie et a donné naissance aux inégalités sociales et racistes entre les mêmes peuples. Les uns ont, en effet, développé les intérêts individualistes au détriment des intérêts majoritaires ; les premiers vivent dans l'opulence à outrance alors que les seconds vivent dans la misère la plus noire.

En Afrique, on peut noter encore la détérioration des infrastructures de base héritées de la colonisation, de la structure sociale et du tissu économique-financier. La production nationale, le Produit National Brut, le Revenu National par Habitant, le Produit Intérieur Brut, la structure salariale et budgétaire sont souvent déficitaires et revus à la baisse. La population finit par s'organiser en mouvements de protestation et d'insurrections.

Eu égard à ce qui précède, notre préoccupation suivante sera de décortiquer les connexions transnationales qui ont dû efficacement contribuer à la naissance et au développement de la postcolonie. Finalement, nous nous posons la question de savoir si la « mondialisation » n'est pas démocratique et libérale, comment le monde le sera. Ce questionnement nous guidera aussi tout au long de notre analyse dans la partie suivante.

CHAPITRE IV : LES RAMIFICATIONS DE LA POSTCOLONIE

En tant que processus, la postcolonie ne s'est jamais arrêtée avec la recolonisation. Au cas contraire, cette dernière a favorisé le néo-colonialisme. Celui-ci constitue la forme latente de la postcolonie ; Il consiste à re-coloniser à distance et avec l'aide du peuple autochtone les territoires qui étaient une fois sous le joug de la colonisation européenne.

Autrement dit, les anciens colonisateurs se servent des nationaux, des entreprises multi-nationales, des organisations et institutions régionales dans le but de pérenniser la mainmise sur les ressources des nations théoriquement indépendantes. De ce fait, Florence Bernault pense que l'ère du néo-colonialisme est devenue « un temps où le futur implicite de l'histoire coïncide avec le leadership de l'occident [...] ; le triomphe attendu de l'économie industrielle et capitaliste » (2001/2, 127).

En tant que tel, le néo-colonialisme agit par l'entremise des personnes, des entreprises, des organisations et institutions qui en constituent la charpente et lui fournissent la sève de survie. Dans *Le bourreau* de Séverin Cécile Abega et *Mãn* de Kim Thúy, il nous appartient ici d'analyser les embranchements de cette nouvelle forme de colonisation en Afrique et au Vietnam.

1. La ramification politique

Ayant torpillé la génération des anticolonialistes et nationalistes radicaux, les néo-colonisateurs ont réussi à se fabriquer une nouvelle génération d'hommes favorables à tout éventuel retour au colonialisme et à la perpétuité du système colonial. En effet, ils ont signé avec eux des pactes pour proroger la colonisation et la transférer dans la postcolonie. Ces pactes stipulent que toutes les contrées autrefois colonisées n'auraient aucune autonomie éconómico-financière par rapport à leurs anciennes

puissances coloniales, dit Pierre Bamony (2010, 18). Si ces pactes demeurent jusqu'à ce jour, c'est parce qu'ils arrangent les intérêts des parties signataires.

C'est dans cette perspective que Capitaine a pu démystifier une société en pleine décadence, corrompue, malade (LEB, 15-20&93). C'est une société où il n'y a aucune lueur d'espoir ; un bourreau qui meurt, il est rapidement remplacé par un nouveau. C'est une société où chacun et tous sont forcément condamnés à devenir des clients potentiels du Bourreau (LEB, 124).

De ce fait, Kyrielle compte aussi blamer une société africaine où toutes les couches de la population se complaisent dans l'art exécutoire, tragique et horrible du Bourreau, leur persécuteur ; ils l'applaudissent et vénèrent sans gêne comme nous l'indique l'extrait ci-contre :

Le massacre terminé [...], le borreau me [Kyrielle] tenant par le bras [...] et nous défilâmes entre cette double haie d'honneur au milieu des applaudissements et des exclamations enchantées [...]. C'est comme lorsqu'on félicite un comédien à la sortie d'une représentation éblouissante, un leader politique après un meeting particulièrement crucial pour l'avenir du pays, ou un prêtre après un prône édifiant pour les âmes affaiblies par l'oeuvre pernicieuse du Malin [...] ; oui, c'était [...] un messie [...] dont la mission consisterait à répandre le sang [...] et ce pour des siècles et des siècles, amen ! (LEB, 90-91).

De cet extrait, Kyrielle met en exergue la situation de la société où le Bourreau règne en maître exécuter. La population de cette société est malheureusement et obligatoirement traînée par l'élite politico-économique et judiciaire constituée de hautes personnalités qui, sans exception aucune, sont devenues des tortionnaires au service de la postcolonie.

Alors que l'Afrique s'attendait à avoir des fils dignes de redorer le blason de l'ancienne colonisation occidentale, ces derniers vinrent constituer un conglomerat de bêtes féroces, d'hyènes et de monstres de la postcolonie. Ils ne font que rêver de festins pantagruéliques, c'est-à-dire comment s'enrichir, consolider le pouvoir local et le

système néo-impérial ; la sale besogne du Bourreau se fait *via* l'Assistant. La victime commence à mettre en scène et reproduire le jeu du bourreau ! Voilà, une autre manchette du dilemme colonial. C'est ce mauvais jeu qui a encore et beaucoup contribué à l'échec cuisant de l'élite post-coloniale.

C'est par erreur qu'ils réclament d'être des bergers dans la bergerie et d'assurer la garde des troupeaux (LEB, 96-97). Cette horde africaine des nouveaux bourreaux s'est érigée en une classe politique fière de servir uniquement les intérêts néo-colonialistes, pour eux-mêmes et pour leurs parrains étrangers. C'est ce qui fait d'elle un réseau au service des autres. Ces nouveaux bourreaux ont la mission de néo-coloniser leurs compatriotes et leurs propres pays. Pour ce faire, Kyrielle déclare que :

Si ailleurs le condamné offre sa nuque à la lame, ici [...] ordonner les gens étendus sur le sol peut te sembler une entreprise banale, mais ça devient un problème politique quand chacun cherche la meilleure manière de tuer son prochain [...], une politique catastrophique symbolisée, entre autres, par des méthodes de décapitation arriérées (LEB, 70-72).

Dans cet extrait, les nouveaux potentats africains cherchent la meilleure manière de tuer leurs propres frères. Cette mission est aussi conférée aux institutions et organisations africaines. Elles sont une invention et une création de l'impérialisme, en marge de l'Organisation de l'Union Africaine (OUA) dont elles devraient dénigrer la nature, la mission et la vision réellement panafricaines. Ailleurs, c'est-à-dire en Occident et en Orient, les organisations et institutions du même genre contribuent efficacement au développement des nations qui les constituent.

Envenimé par cette idéologie de la recherche de la meilleure manière de tuer son propre prochain, chaque chef d'État africain devient un loup à l'endroit du peuple. Chaque pays africain devient aussi un lion dévorant et ravisseur de son propre voisin. C'est ce que Kyrielle considère comme la recherche des méthodes de décapitation arriérées. Dans ce tableau, les Africains vivent dans un monde à l'envers ; l'élite qui devrait faire de l'Afrique un monde où il fait beau vivre a failli à sa mission. C'est la méfiance totale et la victoire du mal sur le bien qui règnent maintenant (LEB, 92).

Cette allégorie insinue comment cette politique postcoloniale est considérée par Kyrielle : c'est une métaphore des critiques de la postcolonie, une politique catastrophique et de la belle pagaille (LEB, 72&119). C'est une politique qui a désorganisé et paralysé le bon fonctionnement des organisations et institutions locales. Dès lors, Kyrielle constate que la reprise des méthodes coloniales dans la postcolonie africaine n'est qu'un produit de séduction de l'impérialisme.

Partie chez le Bourreau pour plaider en faveur de son fiancé (le Long crayon) pris dans les pièges de ses exécutions avec la complicité de certaines autorités politiques, Kyrielle va tomber amoureuse de ce Bourreau. Elle le confirme dans cet extrait : « Oui, c'est un homme qui sait toucher une femme. Il sait où poser ses mains et comment les poser » (LEB, 101).

Cette métaphore de la séduction dépendant de « l'amour » du Bourreau envers Kyrielle, insinue la façon dont s'est enracinée l'essence masquée des connexions politiques de la postcolonie en Afrique. C'est une ramification néo-colonialiste, qui est facilitée par l'argent et le support politico-judiciaire dont ce Bourreau bénéficiait et s'est servi pour conquérir le cœur de Kyrielle.

Ainsi séduite par le Bourreau, Kyrielle devient victime d'une violence sexuelle. Ce fut un acte dissimulationnel qui lui a causé des interminables hémorroïdes (LEB, 111-112). C'est dans la même optique que Capitaine pouvait dire qu'il n'avait pas compris comment et quand le sabre, un symbole du pouvoir politique investi par la postcolonie, avait traversé la gorge du Long crayon ; c'est une métaphore d'une Afrique contemporaine décapitée. Il n'avait juste que le temps d'éternuer et lorsqu'il a ouvert les yeux, il était stupéfait de voir son compagnon gisant, sans tête, au sol.

Ceci révèle et établit un lien net existant entre le Bourreau, une figuration des néo-colonisateurs et la vieille jachère, qui est une illustration de l'ancienne colonisation occidentale. C'est cela ce que les néo-colonisateurs ne voulaient jamais que les Africains perçoivent. Et, de ce fait, ils réussirent à aveugler les Africains avec l'aide

financière et un pouvoir politique apparent. À partir de ces moments, les Africains deviennent incapables d'appréhender que la politique à laquelle ils adhèrent, incarne l'exploitation qu'ils viennent de combattre ; faute de perspicacité, ils sont devenus confus.

C'est dans le même ordre d'idées que Kyrielle s'est aussi tardivement rendu compte que le moment de décapitation est une période où le condamné à mort est « troublé par la plus terrible des certitudes, étant donné que le bourreau leur oblige de [...] rehausser [la] pomme d'Adam et faire face à la mort » (LEB, 70-71). Cette nouvelle forme de colonialisme devient pire que l'ancienne.

Par là, le néo-colonialisme a le mérite d'être comparé par Capitaine au sabre du Bourreau. Pendant la décapitation, cet instrument passe toujours à la vitesse supérieure et commence non seulement à devenir imperceptible dans la main de son propriétaire, le Bourreau, mais aussi à siffler féroce et violemment comme un cobra Royal qui s'apprête à mordre au cas où il se sent menacé (LEB, 11).

Ensuite, Kyrielle constate avec amertume que cette adhésion africaine à la politique internationale s'est aussi faite au moyen d'une initiation minutieuse à la postcolonie. C'est encore une métaphore de l'initiation qui peut être administrée aux nouveaux chasseurs, selon Jean Omasombo Tshonda (2004, 225) ou encore aux nouveaux sorciers, tels « des tours de magie entre maître et apprenti », d'après Măn (MĂ, 131). De ce fait, la postcolonie peut encore rejoindre l'allégorie d'un endoctrinement maléfique et mystique. Pour ce faire, Kyrielle dit combien l'Assistant du Bourreau est minutieusement entraîné pour récolter, correctement dans les paniers, les têtes (au vol) décapitées par le Bourreau (LEB, 80).

À sa première assistance aux œuvres de décapitation, Kyrielle a rencontré une ancienne participante qui lui a suggéré de s'accoutumer à ces exécutions massives que les anciens participants considèrent déjà comme « une leçon de civisme » donnée par le « maître » Bourreau. Par ce fait, Kyrielle a fini par comprendre que cette dame faisait

des avances pour devenir sa « marraine » dans ce nouveau monde (néo-colonial) et entamait déjà sa démarche qu'elle (Kyrielle) voyait moins dévouée de calculs (LEB, 91& 96).

Rassurés d'avoir formé des néophytes, les nouveaux colons se sont mis à entretenir ce nouveau système en Afrique. Cela s'est réalisé avec la complicité des Africains eux-mêmes. Ceci transparaît dans la description du sabre exécuter par Capitaine :

Il [le sabre] avait une forme bizarre. Il était large, lourd, forgé dans un acier trempé par un véritable expert. Cet outil [...] faisait corps avec son propriétaire [...], son maître l'entretenait avec amour [...] ; le bourreau avait recruté un serviteur uniquement attaché au service du fer [...] insatiable buveur de sang, il ne portait jamais de macules [...]. [Ce serviteur] l'examinait [...] pour s'assurer qu'aucune gouttelette de sang caillée ne s'était dissimulée dans un coin (LEB, 11-12).

Le sabre constitue une métaphore de la postcolonie. C'est un instrument entre les mains des néo-colonisateurs ; ils sont représentés par le Bourreau qui fait corps avec cet instrument en vue de réexploiter de loin (à partir de l'étranger) l'Afrique post-coloniale. En tant que tel, les néo-colonisateurs ont le vif devoir de veiller minutieusement à l'applicabilité intégrale de ce système en Afrique.

En effet, les néo-colonisateurs ne prennent pas physiquement soins de ce système ; ce sont les chefs d'État, les institutions et les organisations africains qui font ce travail à leur place. Ces Africains sont affectés au service d'entretien pratique et de faisabilité de ce sabre re-colonisateur, c'est-à-dire du néo-colonialisme. Par conséquent, ils constituent la métaphore de l'Assistant du Bourreau,

Pour succinctement s'acquitter de leurs obligations postcoloniales, les chefs d'État et les directeurs d'entreprises africains sont sérieusement entraînés à bien rendre ce service. En cette qualité, ils rencontrent le symbolisme de la mâchoire d'un monstre antédiluvien ou du bec d'un oiseau prêt à avaler les insectes. C'est dans cette perspective que l'Assistant du Bourreau doit toujours se munir d'un panier garni

d'herbes fraîches et des linges ; seul l'atelier du Bourreau a la licence de fabriquer de tels paniers.

Pendant les massacres, c'est le visage de l'Assistant du Bourreau qui est toujours tâché de sang alors que le Bourreau qui les coupe en grand nombre, n'est pas au tant maculé (LEB, 80). Illustrés par l'Assistant du Bourreau, les dirigeants africains apparaissent au vu du monde et du peuple africain comme des criminels, alors que les véritables Bourreaux échappent à cette sentence.

Afin de s'acquérir des acteurs totalement loyaux et dignes de confiance, Kyrielle pense que les re-colonisateurs avaient résolu d'imposer stratégiquement aux Africains des chefs d'état non-autochtones. Dans cette optique, elle fait allusion à la façon dont, après sa mort, le Bourreau devrait être succédé. Comment s'opère la succession ? Qui va le remplacer ?

Kyrielle répond : « Le Garde des sceaux, de son côté, vient de signer l'arrêté nommant le nouveau bourreau [...], un inconnu choisi dans une autre tribu. Cela signifie clairement que l'heureux récipiendaire devra verser à son bienfaiteur un pourcentage juteux sur tous ses gains » (LEB, 124). D'abord, la richesse de cette métaphore consiste en ce qu'elle explicite au mieux comment astucieusement les nouveaux colons imposent aux Africains leurs propres chefs d'État. En suite, Kyrielle fait le procès de la manière dont le pouvoir politico-économique se fait vendre et s'achète en Afrique.

Kyrielle pointe du doigt les néo-colonisateurs. Elle trouve en eux, comme le dit aussi Christophe Riguidel, des indéniables auteurs de foyers d'illégitimité du pouvoir, des fraudes électorales, des modifications des Constitutions afin d'éterniser les dirigeants de leur choix au pouvoir (2013, 41). Payés par les parents des exécutés à l'ordre de cinq mille francs par condamné, ces dirigeants doivent en retour et régulièrement verser au Bourreau, c'est-à-dire aux néo-colonisateurs, soixante pour cent déduits sur l'ensemble des têtes recueillies (LEB, 124).

Convaincus qu'ils ne méritent pas d'être Présidents dans les pays dont ils ne sont mêmes pas parfois originaires, ce qui est une faveur leur accordée par les bourreaux-donneurs de pouvoirs ; ces dirigeants africains ne doivent qu'en profiter aussi. C'est dans cet esprit qu'ils commencent à piller ces familles endeuillées, une métaphore des pays qu'ils dirigent, dans le but de se constituer des gains sordides propres et investir dans leurs pays d'origine ou dans les banques néo-métropolitaines. Ils peuvent fixer « un prix pour la tête seule, un autre pour le reste du corps. Seuls les riches peuvent obtenir et la tête et le corps » (LEB, 80).

Par conséquent, il advient que le « nouveau bourreau a donc intérêt à respecter les usages, car il ne doit pas s'attendre à aucune indulgence de la part de la chancellerie », a déclaré Capitaine (LEB, 124). Ils servent une politique qui, comme au Canada, finit toujours par les re-coloniser (aussi) à leur tour. Ils deviennent pareils au Bourreau qui, s'étant servi pendant toute sa vie du sabre pour exécuter des milliers des vies humaines, un jour, le tranchant du même sabre s'est enfoncé dans la moitié supérieure de sa calotte crânienne et l'avait achevé aussi (LEB, 117).

Ce manque d'indulgence du système néo-colonial s'applique non seulement à l'endroit de ceux qui sont au pouvoir, mais aussi à l'égard de ceux qui n'y sont pas et qui, d'une manière ou d'une autre, tentent de le combattre. Il s'agit des hommes politiques et des intellectuels. C'est la raison pour laquelle le Bourreau avait décapité le Long crayon, une imagerie des intellectuels africains. Il cherchait, à tout prix, à éliminer également la vie du Capitaine, un symbolisme des personnalités politico-militaires africaines qui s'opposent au système postcolonial.

Pour sa part, Mãn s'en prend aussi aux nouveaux maîtres qui avaient divisé le Vietnam en deux États et imposé des dirigeants qui ne pouvaient que servir à leurs intérêts impérialistes. Ces chefs d'État étaient Vietnamiens de souche. En agissant avec des mains liées, ces nouveaux potentats s'étaient vus en train de protéger et développer une politique néo-colonialiste sans s'en rendre compte.

Même après la réunification, le Vietnam continuait à offrir « à l'observation une remarquable conservation de structures politiques et idéologiques tendancielllement obsolètes (État-parti communiste) et la volonté étatique d'une incorporation contrôlée et limitée des échanges capitalistes internes et externes (socialisme de marché) », déclarent Laurent Bazin et Monique Selim¹¹.

Le socialisme de marché est un modèle initié en 1978 par la Chine et repris en 1986 au Vietnam et au Laos. Ce système avait pour caractéristique majeure l'insertion de modes de production et d'échanges capitalistes dans un système qui restait très largement communiste. Ceci constitue un beau désordre pour les Vietnamiens, une sorte de « tsunami » qui vient détruire les nids d'indépendance et de politique décolonisatrice que les Vietnamiens s'étaient « construits brindille après brindille pendant presque deux décennies [de lutte anti-colonialiste] » (MÃ, 130).

Ce peuple qui combattait pour la décolonisation et l'éradication intégrale de la colonisation s'est vu re-colonisé par une sorte d'ouverture à l'Asie et au monde. Ce nouveau modèle de marché a fragilisé son modèle de société, le *Doi Moi* (le Renouveau) de 1986, avec une élite prête « à tous les compromis pour sauvegarder ses acquis », estime Benoît de Tregoldé (2000, 2-3). C'est une stratégie identique à celle qui fut appliquée en Afrique aussi.

L'initiation à la postcolonie avait commencé au Vietnam, en vue de se rassurer de la fiabilité des nouveaux suppôts. Mãn décrit en premier lieu comment Julie l'a emmenée dans une formation où elles apprennent à grimper sur une échelle ; quand elles tombent en arrière, les autres membres du groupe ont le devoir légitime de les rattraper. En second lieu, elle relate comment les mères vietnamiennes enseignaient à leurs filles à préparer les repas à voix basse, en chuchotant. Elles évitent que les voisines volent leurs recettes et préparent également les mêmes plats pour séduire leurs maris (MÃ, 12&131).

¹¹En ligne : Bazin, Laurent et Selim, Monique. 2001. Diffractions politiques du marché (Côte d'Ivoire, Vietnam). *Journal des anthropologues*, 87, 109-137. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00113246/document>. Consulté : le 11/03/2016. 18 : 57.

Cette stratégie est à la fois initiationniste et protectionniste ; elle permet que les traditions culinaires ou néo-coloniales puissent se transmettre en secret. C'est dans la même optique que les jeunes filles vietnamiennes, une métaphore des « jeunes » dirigeants vietnamiens, doivent apprendre à connaître, à l'aide d'une des phalanges de l'index, la mesure d'eau convenable à la préparation de chaque repas ou de chaque politique de la postcolonie. En même temps, elles doivent aussi apprendre comment tailler les piments à l'aide d'une pointe de couteau et éplucher les mangues de la base à la pointe afin de ne pas aller dans le sens inverse des fibres de la re-colonisation (MÃ, 12).

En adoptant la postcolonie, les nouveaux dirigeants vietnamiens avaient failli à leur devoir légitime de protéger leur propre nation, leur propre peuple et l'idéologie décolonisatrice (leur léguée par les pères de l'indépendance) contre « les passagers [néo-colonisateurs] aux mains errantes ». Et pourtant, ils furent avertis du danger des amours impossibles et prévenus que l'amour tue (MÃ, 51&110).

C'est une métaphore de la renaissance coloniale similaire à celle de Mãn qui, après le chavirement du premier mariage avec un homme qui habitait au Canada, va renaître dans les bras de Luc ; Luc, est son second mari, comme déjà mentionné, qui réside en France. Ainsi initiés, les dirigeants vietnamiens ont constitué, ensemble avec leurs parrains russes, chinois, français et américains un groupe, un stéréotype du réseau, susceptible de transnationaliser la politique postcoloniale du néo-colonialisme (MÃ, 131-135).

Ce réseau international de la postcolonie constitue également une métaphore de ce que Mãn appelle un « cercle des parents adoptifs » (MÃ, 86). Elle se demande, en effet, comment ce triangle amoureux roche-palmier-lianne, c'est-à-dire États-Unis d'Amérique-Vietnam-Russie ou encore capitalisme-social du marché-socialisme, a duré longtemps et est devenu la référence d'une guerre froide dont les méfaits restent encore si tristes au Vietnam contemporain (MÃ, 51).

On a donc affaire actuellement à une vieille politique (coloniale) qui a subi une nouvelle formulation. Les concepts, composés du néo et du colonialisme, du post et de la colonie, du re et de la colonisation ou encore la symbiose du communisme et du capitalisme au socialisme de marché, deviennent alors assimilables aux termes « grain » et « imberbe », les deux mots que Luc avait ajoutés au vocabulaire de Mãn, en les remplaçant à côté de « dépendance » et « gourmandise » ; des vieux termes qui ont reçu une toute nouvelle signification (MÃ, 133).

À côté du néo-colonialisme et de la postcolonie, se rangent d'autres concepts connexes comme la coopération Nord-Sud, l'aide internationale, l'aide au développement, l'ajustement structurel, la mondialisation, etc. Tout ceci incarne l'essence de la dépendance au colonialisme, au communisme, au capitalisme, au socialisme du marché, à la féodalité et à l'esclavagisme qu'ils perpétuent.

Mãn pense que les Vietnamiens comme les Africains ne s'étaient pas rendus facilement compte de la nature coloniale de la politique néo-colonialiste à laquelle ils avaient adhéree. Ils ne l'ont réalisé que plus tard, étant donné que les néo-colonisateurs avaient longtemps dissimulé l'aspect colonial de la politique. C'est ainsi que Mãn raconte ce qui s'est passé entre elle et Luc :

La dernière fois que nous nous sommes vus à Paris [...], Luc m'a demandé : « Si je me représentais à ta porte la semaine prochaine, que dirais-tu ? » [...] sans même avoir pris le temps de suspendre mes gestes, j'ai répondu par un seul mot, « Catastrophe » [...]. C'était une réelle question et je ne l'ai pas comprise. J'ignorais que beaucoup de larmes avaient coulé chez lui [...]. Quand j'ai finalement saisi l'étendue de sa question et la portée de ma réponse, il était déjà trop tard. Le dernier clou a été enfoncé sur le couvercle de mon cercueil quand sa femme, sans faire de reproche, m'a fait part de sa volonté au téléphone : « Je reste. Vous me comprenez ? Je reste » (MÃ, 134-135).

Cette figuration est riche dans le sens qu'elle nous permet de comprendre que c'est à Paris où Mãn et Luc se sont retrouvés. Pourquoi se sont-ils retrouvés seulement à Paris ? Luc, étant un symbolisme des néo-colonisateurs, ne pouvait habiter qu'à Paris, une métaphore aussi des capitales néo-métropolitaines. Lorsque Mãn, une représentation

des nouveaux chefs d'État vietnamiens, avait fini d'acquérir son pouvoir et son contrat postcolonial, elle n'avait plus de temps à perdre si ce n'était que de faire sa valise à la hâte.

L'ambition était de rentrer chez elle, une illustration du Vietnam, afin d'exercer son pouvoir et appliquer les clauses du contrat à sa charge. Mais, elle avoue en même temps que c'est par ignorance qu'elle avait répondu précipitemment « oui » à cette question néo-coloniale ; une métaphore de la postcolonie qu'elle n'avait pas bien comprise ou qu'elle avait mal comprise. C'est une question dont elle n'avait saisi ni son étendue ni la portée de la réponse qu'elle y avait accordée.

En fin de compte, il était déjà trop tard lorsque Mãn, un prototype des dirigeants vietnamiens, constata que cette politique n'était rien d'autre que la pérennisation de l'ancienne colonisation. C'est ce qui fut même validé par la première femme de Luc. Cette dernière est un archétype de nouvelles métropoles qui avaient cautionné « la mort » du Vietnam postcolonial. Mãn devient un symbolisme des acolytes de la politique postcoloniale et regrette d'avoir causé une catastrophe en défaveur de son pays, le Vietnam. Elle a donc des comptes à rendre devant l'histoire et les générations à venir.

Au nom de cette politique re-colonialiste, sur le plan politique le grand-père de Luc dévoile le fait que les dirigeants vietnamiens, avec le soutien privilégié de leurs nouveaux maîtres, avaient opté pour l'autoritarisme absolu, comme cela se fait en Afrique. Ce mode de gouvernance permettrait de renforcer la continuité du système purement colonial au Vietnam.

C'est dans cette perspective que, selon Tran Van Ton, l'Occident n'avait d'autre choix que soutenir le gouvernement de Hanoï, nonobstant son rejet universel par le monde communiste et le souci profond du peuple vietnamien à recouvrer ses véritables liberté et valeur internationale (1994, 291). Ce mode de gouvernance autoritaire est dans la métaphore du grand-père de Luc qui :

Imposait son autorité à la maison de la même manière que sur sa base militaire. Il exigeait une obéissance absolue pour pouvoir continuer à donner des ordres qui déchiraient le ciel et le destin par centaines sans cligner les yeux, sans s'effondrer [...] ; son grand-père [qui] rassemblait souvent dans la salle des ancêtres, au milieu de la nuit, les petits-enfants et les enfants vivant sur le terrain familial pour que tous s'agenouillent devant lui et l'écoutent disputer sa femme (MÃ, 127).

Mãn pense que les dirigeants vietnamiens et leurs nouveaux maîtres se préoccupent de moins en moins des besoins de la communauté. Dans le cas contraire, ils se préoccupent de leurs intérêts égoïstes. C'est ce qui les rend de plus en plus riches, mais en même temps irresponsables face à leurs devoirs légitimes envers la nation et le peuple vietnamiens qu'ils gouvernent.

Ainsi, Mãn se plaint du fait que son mari, une allégorie des re-colonisateurs vietnamiens et étrangers, ne lui offre aucun égard ; il se préoccupe de moins en moins d'elle. S'ils se promènent à deux, Mãn se lamente que Luc peut continuellement marcher, s'éloigner même assez longuement d'elle sans réaliser qu'elle serait restée à l'un des coins de la rue derrière lui. Dans ce cas, Mãn se compare elle-même à :

Eleanor Roosevelt, qui remplissait le stylo à plume de son mari avant de le remettre dans la poche de son veston chaque matin [...]. J'étais capable d'identifier les besoins des membres de [...] familles [...] de prévoir les désirs de mon mari avant qu'il en soit conscient lui-même (MÃ, 103&111).

En agissant de la sorte, les dirigeants vietnamiens considèrent que ce peuple ressemble à « une femme qui survivrait seule autant dans le désert qu'en Antarctique » (MÃ : 111). Parfois, ils se comportent comme Jean-Pierre qui se soucie aussi des détails entourant le quotidien de sa femme vietnamienne, Lan, mais toujours de façon festive et rare (MÃ, 112).

C'est bien cela ce qu'Abega et Thúy pensent de la ramification de la politique du néo-colonialisme en Afrique et au Vietnam, et précisément sur le plan politique. Qu'en pensent-ils alors du point de vue économique et militaire ? Nous y répondrons par rapport à nos romans d'étude.

2. La ramification économique-sécuritaire

Selon Cathérine Coquery-Vidrovitch, « l'économie et la politique demeurent dans une situation permanente d'interaction et d'interdépendance » (1970, 88) ; Henri Aujac pense aussi qu' « une liaison assez stricte existe entre d'une part l'efficacité militaire d'une nation, sa politique d'armement, le mode de constitution de son armée et d'autre part, l'état de ses structures économiques, sociales et politiques » (1971, 561). En effet, il va de soi que la politique économique-sécuritaire de l'Afrique et du Vietnam est impérativement néo-colonisée aussi.

L'échec de la décolonisation avait favorisé la perpétuité des investissements d'Outre-Mer. L'aide financière et militaire est restée indispensable aux anciennes colonies. *Le bourreau* épouse les points de vue sus-mentionnés. Pour ce faire, le Bourreau pense que c'est la pauvreté africaine ainsi que la sollicitation de l'aide, c'est-à-dire l'emprunt d'argent et la recherche d'appui militaire en Occident et en Orient, qui constituent la toile de fond des défis postcoloniaux dont souffre l'Afrique contemporaine (LEB, 28-29).

Dans sa réflexion (le Bourreau), on a fait croire aux Africains que sans l'aide financière et militaire, ce serait la mort de leurs économies et de leurs développements. En y croyant, les Africains n'ont pas créé leurs propres fonds de développement économique et militaire. Ceci entraîne leur dépendance internationale qui continue jusqu'à ces jours. À vrai dire, ce sont les Africains qui se sont eux-mêmes offerts à la décapitation postcoloniale.

À partir de ces moments, l'emprunt est devenu alors une source de création et de mise en oeuvre d'un réseau constitué de chefs d'États, de sociétés multinationales, d'institutions et d'organisations. C'est un réseau qui s'est prédisposé à intégrer l'Afrique dans le réseau international du néo-colonialisme. Michel Norro considère, quant à lui, ce réseau comme « un espace géographique extérieur » (1998, 31-32).

L'emprunt devient un espace adéquat aux profits de la communauté internationale. Les multinationales étrangères en ont profité aussi pour augmenter leur part de marché. En effet, elles deviennent puissantes et prospères au détriment de l'Afrique ; le développement économique-militaire est sacrifié sur l'autel de la coopération bilatérale et multilatérale. Toutes les stratégies et mesures y relatives équivalent à un plan détourné dont la principale visée reste le maintien de l'Afrique dans un état d'endettement et de dépendance perpétuels.

Menacé par la migraine, une métaphore du sous-développement économique-sécuritaire ; le Bourreau dit, par conséquent, à sa cliente qui tentait de le persuader à se faire soigner chez un médecin spécialiste ceci :

Si j'avais [un peu] d'argent, je t'aurais dit que ce n'est rien [...]. Mais là, si je m'amuse, c'est ma mort que je cherche [...]. Rien que pour la consultation, parler au docteur seulement, le voir et lui parler seulement, hein ! On te demande dix mille [...]. Après, tu repars avec les résultats, c'est encore dix mille. Puis on te fait l'ordonnance. Là alors, c'est autre chose, c'est la vraie mort (LEB, 28-29).

Le Bourreau, un symbole des dirigeants postcoloniaux africains, est incapable de se faire soigner, c'est-à-dire résoudre les problèmes de développement. Les frais de consultation, d'examens, d'achats de médicaments et de tous les soins à recevoir vont au-delà de ses bourses. Il va de soi que cette métaphore renvoie également aux prix à payer par la famille concernée, pour récupérer soit la tête, soit la dépouille ou, soit encore, les deux (le corps et la tête) de la personne décapitée.

Ces prix sont si exorbitants que seul le corps est bon marché ; les familles les plus pauvres récupèrent juste le corps sans tête. Au cas où il y aurait plusieurs personnes décapitées, rien ne peut rassurer à la famille qu'une telle dépouille est réellement la sienne. Affaiblie par son propre état de pauvreté, la famille concernée ne peut jamais se plaindre ; la nouvelle recherche de son propre cadavre pourrait encore lui coûter trop cher.

Cette métaphore démontre la pauvreté africaine. C'est elle qui empêche à l'Afrique de développer sa propre puissance économique et militaire. De ce fait, elle la pousse à se contenter de « la dépouille sans tête, informe et méconnue à la famille », c'est-à-dire à se contenter de son sous-développement (LEB, 81). Dans sa faiblesse, le Bourreau en déduit que l'Afrique est obligée à solliciter l'aide et dépendre de ses donateurs internationaux.

Dès lors, Louis Favreau pense que les états africains se sont retrouvés aux prises avec les contraintes héritées du passé colonial et celles du présent postcolonial (2005, 35). Qui pis est, ils sont même devenus incapables de se plaindre du sous-développement qui est « un produit du développement des pays capitalistes occidentaux en vertu des mécanismes de l'échange inégal », estime Mamadou Gazibo (2006, 45) et en même temps une source de leur propre pauvreté actuelle.

Ces prix, extrêmement élevés pour les soins médicaux du bourreau et pour l'acquisition de la tête et du corps du condamné à mort par les autres membres de sa famille établissent l'inégalité entre la classe des pays pauvres et riches. Les pays du Tiers-monde, parmi lesquels figurent aussi les pays africains, deviennent naturellement incapables d'imposer leur propre vouloir et pouvoir envers les pays riches qui sont sensés les aider. Une période sombre de la postcolonie a envahi les relations bilatérales et multilatérales entre les pays dits pauvres et les pays dits développés.

Cependant, les pays riches sont les seuls capables de payer les prix et pour la tête et pour le corps de leurs propres cadavres. En d'autres termes, les pays riches deviennent les seuls à pouvoir combattre le sous-développement, rendre prospères leurs économies et développer leurs industries ; tandis que les pays africains continuent la descente dans l'enfer du sous-développement.

Ce réseau postcolonial préfère maintenir l'Afrique dans cet état permanent de dépendance et de sous-développement. Les puissances qui détiennent la télécommande de ce système évitent délibérément qu'un jour l'Afrique devienne leur

concurrente dans le concert des nations, s'il pourrait lui arriver d'atteindre leur niveau de développement.

Kyrielle nous présente, au fait, une conversation au travers laquelle certains pauvres, un prototype des pays africains d'un côté, se plaignent du fait que la tarification du Bourreau serait chère. De l'autre côté, nous trouvons un homme riche, une métaphore des puissances postcoloniales, qui « pense qu'il est préférable de garder les tarifs actuels, comme ça, n'importe qui ne peut pas se lever un beau matin pour aller frapper à sa porte [...]. Grâce à lui [le Bourreau], on peut se faire craindre » (LEB, 85).

Pour sa part, le Bourreau exprime également ses sentiments personnels de frustration face à un chauffeur de taxi qui a froissé l'aile de sa voiture mercedes à l'occasion d'un embouteillage. Étant donné que son patron refuse de s'arranger à l'amiable, il lui demande de payer les frais de réparation ; si non, tout le monde peut commencer à ne plus le respecter et cogner aussi ses voitures sur la voie publique. En fin de compte, il lui dit : « Tu te moques de moi ? Je vais te faire voir qui je suis [...]. Toi ou moi, on va voir qui est qui [...] et voilà ! » (LEB, 84).

En craignant la mort que peut lui causer la migraine, le Bourreau pense aussi que faire face aux frais de traitement contre la migraine serait encore sa seconde mort qu'il recherche (LEB, 28&29). Ceci devient un dilemme semblable à celui auquel continuent de faire face les pays, les institutions et les organisations africains. C'est en rapport avec la façon dont ils peuvent se constituer des fonds africains susceptibles d'auto-financer leur développement intégral.

De ces métaphores, le Bourreau a peur de la double mort ; celle qui est relative à la maladie et celle consistant aux frais de traitement exorbitants. Il renvoie aux Africains ; ils craignent aussi la double mort d'endettement et de sous-développement. Comme ils n'ont pas de réponse appropriée à ce dilemme ; ils sont obligés d'obtempérer à cette nouvelle forme d'esclavagisme. C'est la postcolonie qui est impérativement et continuellement à l'honneur.

Alors que les Africains continuent de réfléchir aux solutions à ce dilemme, ils continuent cependant de dépendre de l'Occident ! Les mêmes institutions et organisations néo-colonialistes qui les aident, sont celles qui enfoncent en même temps encore les clous sur le couvercle de leur cercueil (MÃ, 135). Le Bourreau, un symbolisme des institutions qui continuent à aider l'Afrique, impose à son Assistant soixante pour cent sur chaque cinq mille francs que chacun des parents des condamnés doit lui payer ; parce que, c'est lui qui lui offre la place et l'opportunité de faire ce travail (LEB, 80).

Cet Assistant du Bourreau est la métaphore des pays africains qui reçoivent l'aide occidentale ; les intérêts que les bailleurs des fonds leur imposent sont tellement exorbitants qu'ils deviennent incapables de payer. C'est ce qui justifie l'accumulation des dettes. Ceci équivaut à une stratégie qui consiste à maintenir l'Afrique dans un état de postcolonie permanente.

En conséquence, cette dépendance postcoloniale débouche sur « la mort » dont parle le Bourreau, c'est-à-dire l'appauvrissement et le sous-développement de l'Afrique. Nous retrouvons la métaphore du même genre lorsqu'une famille parvient à retrouver la tête ou le corps racheté(e) par erreur :

Celui qui reconnaît une tête ou un corps racheté par erreur le remet toujours à la famille du défunt contre le remboursement intégral de frais engagés. Il rend aussi le ticket délivré pour la possession du corps. Quand il ne peut pas être remboursé, il cède alors pour rien, quitte à s'endetter après pour retrouver la dépouille du cher disparu. La direction des Liquidations administratives et de l'Exécutif réprime sévèrement tous ces arrangements, qu'elle qualifie de trafics illicites, mais il est souvent difficile de les contrôler (LEB, 81-82).

Comment les pays africains deviennent-ils incapables de payer leurs dettes ? Le Bourreau présente deux cas pour exprimer sa version des faits. Le premier, c'est celui d'un agent d'administration publique qui a détourné cent cinquante millions de Francs et qui utilise les cinquante millions « pour mouiller la barbe des magistrats » (LEB, 37). Le second, c'est celui d'un policier de la circulation routière qui détourne les fonds perçus pour sa consommation personnelle de la bière.

On appelle ça le détournement et la dilapidation des fonds publics. Les fonds sensés approvisionner les caisses de l'état et aider au financement des projets d'intérêt commun sont utilisés à des fins privées des hommes au pouvoir (LEB, 37&67). Par rapport à ce tableau, avec quoi peut-on payer les dettes et financer les projets de développement d'intérêts publics et communautaires ?

D'après Kyrielle, l'argent qui doit servir au paiement de ces dettes permet d'enrichir les hommes politiques africains et pourvoir à leurs réjouissances personnelles. Ainsi, Kyrielle énumère nommément les dîners de gala organisés après chaque fête et défilé nationaux. Elle souligne également comment le Bourreau vit de manière pleine d'exotisme ; il se sert facilement de saumon et de champagne lors de son petit déjeuner les matins ! (LEB, 55-56).

Kyrielle s'en prend encore au fait que, pendant les fêtes nationales, les dirigeants de haut rang se retrouvent au palais de la nation pour s'arracher les coupes de champagne et les cuisses des poulets ; au même moment, la majorité de la population « ne peuvent même pas s'offrir le luxe d'un repas par jour » (LEB, 94). En plus, elle n'oublie pas de mentionner comment le Bourreau se marie à plusieurs « bureaux » ou femmes, paie des dots trop somptueuses, s'achète des véhicules et des maisons luxueux (LEB, 43-44&56-57).

En fin de compte, Kyrielle parvient à conclure qu'une fois qu'il leur arrive de réaliser qu'« ils ont tout bouffé [...], il ne leur restera plus qu'à dévorer le pays lui-même et ses habitants [...] le pays est si endetté et en situation de naufrage économique » (LEB, 94). Certes, de ces métaphores de Kyrielle, il advient que les dirigeants africains et leurs bailleurs des fonds sont responsables des défis qui sont à la base de la postcolonie et du naufrage économique de l'Afrique.

Corollairement, les nouvelles puissances coloniales ont souvent appuyé et aidé de tels chefs d'État africains, même si elles savent pertinemment qu'ils sont en train de gérer et utiliser les fonds publics à des fins purement personnelles et égocentriques, estime Yao

Assogba (2004, 7). Il s'en suit que l'Afrique vit continuellement dans ce que le Bourreau appelle aussi « le naufrage économique » (LEB, 94).

Ce naufrage économique dégénère en familles extenuées par la misère, privées d'emploi, comblées de chômeurs qualifiés, et ne sachant pas comment nourrir leurs enfants. Dans ces cas, pense Kyrielle, ce sont les femmes qui comme Mãn au Vietnam, travaillent beaucoup pour la survie familiale : « Si tu leur demandes comment elles font, elles te répondront que là où l'homme abdique, la femme, elle, peut encore continuer » (LEB, 32&99).

La vie en famille devient de plus en plus méchante. Le coût de la vie se rebelle même contre les congés et les fêtes familiales de Noël, de Nouvel an et des Pâques (LEB, 50). La corruption, « l'article 15 » (débrouillez-vous pour vivre)¹² et la concussion deviennent des monnaies courantes et se comportent en maîtres-générateurs de la survie quotidienne (LEB, 32&37). C'est la raison pour laquelle « en ce début du XXIème siècle, l'Afrique bat tous les records de ce qu'on appelle objectivement le sous-développement dans les sociétés contemporaines », s'exclame Assogba (2004, 6).

Les familles vivent dans une « ville toujours jonchée d'ordures, où les tas de détritus s'amoncellent dans tous les coins » (LEB, 65). Les prisonniers ont une fois débroussaillé cette ville ; parce qu' « on leur avait affirmé qu'en cas de condamnation à mort, leur tête serait tranchée d'un seul coup. On avait relevé leur nom et remis une liste au bourreau [...] les carrefours habituellement embouteillés se dégageaient mystérieusement à notre approche », déclare Kyrielle (LEB, 65-66).

Voilà comment Abega explicite la mort causée par les défis et connections de la postcolonie économique en Afrique. Ainsi, Bamony se pose cette question :

Eu égard à ces problèmes incommensurables, tragiques mêmes causés aux peuples africains par leurs élites politiques égoïstes et aveugles, comment ne pas comprendre que des citoyens

¹² Un langage vulgaire en République Démocratique du Congo.

ordinaires [...] ne soient pas fondamentalement déçus, voire révoltés par de telles postures ignobles ? (2010, 110).

Les mêmes chefs d'États, opérateurs économiques, institutions et organisations qui constituent le réseau local de la postcolonie sur les plans politique et économique, le sont également sur le plan sécuritaire. Les nouveaux colons préfèrent doter ces nouveaux acolytes de toutes les prérogatives sécuritaires susceptibles de leur conférer la capacité militaire d'être craints afin de bien consolider et réintégrer les défis de l'insécurité dans leurs propres sociétés.

De ce fait, ils ont installé des bases militaires qui servent des bases arrières à la circulation et à la vente d'armes de guerres. À son tour, Kyrielle remet aussi en question ces faits :

On parle d'insécurité grandissante dans la ville. Il y a des bandits partout, entend-on régulièrement à la radio. Les policiers leur louent parfois des revolvers et des mitraillettes. Quelques fois les gendarmes eux-mêmes dirigent les hold-up [...] ; depuis qu'il est dit que le fusil doit dépasser le crayon, certains ont de la chance quand ils ne reçoivent que des coups de matraque (LEB, 45&50).

À travers cet extrait, Kyrielle condamne l'insécurité grandissante en Afrique. Cette insécurité est financée par le moyen d'appuis internationaux et le tissu économique local. Elle se fait par le biais de vente des drogues, du diamant, du pétrole, du bois, du coltan, du caoutchouc, du cacao, de l'or, etc. Les bandits, policiers et gendarmes cités dans ces métaphores sont des rebelles, putschistes, génocidaires et mercenaires armés qui font l'objet de propagande internationale.

La radio, évoquée par Kyrielle - « entend-on régulièrement à la radio » - ou les médias constituent les outils d'expansion et de consolidation de la postcolonie. Ces métaphores de Kyrielle en rapport avec les événements belliqueux confirment que la prophétie de Frantz Fanon s'est certainement accomplie en Afrique postcoloniale : « L'Afrique ressemble à un pistolet dont la gachette serait le Zaïre » (BAL, 117).

Sans intention aucune de contredire Fanon et au vu de la recrudescence de l'insécurité, Dilleyta pense toutefois que les temps ont changé, les réalités de l'Afrique ne sont plus les mêmes ; elles sont passées de celles coloniales aux postcoloniales. Cela fait automatiquement que l'Afrique contemporaine puisse ressembler « à un crâne de mort dont la calotte serait la partie occidentale et la bouche, la région des Grands Lacs, entre les multiples charniers du Rwanda et du Burundi », dit-il (BAL, 116).

Kyrielle renchérit que lesdits bandits, policiers et gendarmes louent ou vendent illégalement les armes. Ils peuvent des fois diriger eux-mêmes les hold-up qui embrasent l'Afrique contemporaine. D'où, l'émergence des guerres civiles et fratricides. Bien que subissant l'influence internationale, ces conflits belliqueux trouvent leur dynamique dans les acteurs, gouvernements, populations et mouvements de guerillas locaux. C'est ainsi qu'ils constituent facilement des connexions transnationales des défis sécuritaires de la postcolonie que Kyrielle remet en cause ici.

Kyrielle pense que, depuis que ce réseau si complexe est mis en place, les Africains se sont retrouvés en position de faiblesse (face à cette situation) ; ils sont continuellement incapables de se créer une industrialisation propre de fabrication d'armes. Lorsque le Bourreau a décapité le Long crayon, Capitaine qui était à sa compagnie n'avait d'autre choix que de s'enfuir.

Vu ce qui s'est passé, il est propulsé par la peur dans la cacaoyère. Il justifie, pour ce faire, son attitude en disant : « Moi, je n'ai jamais possédé d'arme, qu'aurais-je pu faire ? L'un a un sabre, l'autre un pistolet ! » (LEB, 13). La situation de Capitaine dans cet extrait renvoie à celle de l'Afrique, condamnée à la mort sécuritaire par ses fils-bourreaux, en complicité avec les hautes personnalités et institutions re-colonialistes.

C'est une Afrique dépourvue d'une autonomie, d'un arsenal et d'un statut militaires susceptibles de lui conférer un rang honorable sur l'échiquier international. Cela ferait qu'elle soit non seulement respectée, mais aussi crainte, par les autres puissances

postcoloniales, comme ils le font avec la Chine, l'Iran et la Corée du nord contemporains.

Affaibli par l'insécurité qui devient quasiment permanente, l'Afrique demeure un continent toujours vulnérable devant ses oppresseurs occidentaux et anglo-saxons. C'est une situation encore analogue à celle des condamnés à mort de la société dont le Bourreau a la charge ; les exécutions massives des personnes parfois innocentes rendent le Bourreau l'homme le plus fort du siècle et inspirent un malaise général au sein de la communauté. Chaque personne a peur qu'elle ne soit ciblée comme la prochaine personne à décapiter (LEB, 71).

Bien que ces opérations d'insécurité grandissante dans la ville soient en défaveur de l'Afrique, Kyrielle pense qu'elles profitent à la postcolonie et aux seigneurs des guerres africains. Elles sont semblables à celles de décapitation qui favorisent la création, l'implantation, la croissance et la survie de l'atelier du Bourreau. Ledit atelier est le seul, dans la ville, à fabriquer les paniers utilisés par les Assistants du Bourreau pour la récolte des têtes des personnes à décapiter.

Avec l'argent de la vente de ces paniers (huit mille Francs par unité), le Bourreau sait s'assurer non seulement la survie de son entreprise, une métaphore des économies, entreprises et industries occidentales, mais aussi le paiement sans interruption ni lacune des salaires de ses quatre employés (LEB, 79-80). Ceci est une métaphore de l'approvisionnement en matières premières et de la création d'emplois en faveur de la postcolonie occidento-anglo-saxonne, favorisés et consolidés par l'insécurité africaine : « La belligérance conditionne, harcèle et rançonne la nature tout entière [...]. L'étreinte brûlante de la guerre, les séquelles qu'elle laisse [...] sur les paysages aussi ; ça oui, Dilleyta s'en soucie » (BAL, 121-122).

Tout en condamnant l'Afrique à la mort sécuritaire, les hommes politiques et toutes les connexions complices à cette mort s'y sont vu condamnés également. C'est ce qui est évidemment arrivé au Bourreau. Il se servait du sabre qui est une figuration de la

politique d'insécurité postcoloniale, pour exécuter les condamnés à mort, c'est-à-dire les pays et peuples africains ; mais, un jour, il se voit aussi devenir prisonnier de sa lame, avant que le tranchant du même sabre se soit enfoncé dans la moitié supérieure de sa calotte crânienne et l'eut tué aussi (LEB, 116-117).

En outre, le Bourreau déclare lui-même comment la cour qui prend les décisions d'exécution des personnes condamnées à la peine capitale est une cour de justice corrompue. C'est une cour pénale dont les magistrats sont, selon le Bourreau, faciles à mouiller la barbe par ceux qui les ont engagés et ceux qui possèdent l'argent. À cause de la concussion et de la corruption, elle devient encore une cour qui se sert de la politique des deux poids, deux mesures. Cela fait que sa justice soit entachée d'un déficit de crédibilité.

À travers cette métaphore, le Bourreau pense étayer la justice rendue par la Cour Pénale Internationale qui tire son autorité de l'Organisation des Nations Unies (ONU). C'est une cour pénale dont les magistrats peuvent être qualifiés d'Assistants des Bourreaux occidentaux. De ce fait, cette cour devient un instrument au service de la postcolonie ; une cour dont se servent « les Gros ventres » occidentaux pour traquer, condamner à mort et décapiter les Africains qui semblent aller à l'encontre de la lignée postcoloniale (LEB, 32-37).

La cour pénale transparaît également dans l'imagerie de la direction des Liquidations administratives et de l'Exécutif. En dépit de blâmer et punir toute régulation des dettes et litiges relatifs à l'achat de la tête et/ou du corps du condamné à mort jugés illicites, cette institution judiciaire rend toujours cette situation incontrôlable sur terrain. En effet, elle se rend alors coupable de corruption morale et de complicité face à ces transactions clairement désavouées par la volonté populaire et par la loi. Cet aspect de la cour dévoile son support inconditionnel à la postcolonie jugée inopportune par les Africains (LEB, 82).

Au Vietnam, les défis économiques et sécuritaires de la postcolonie paraissent encore identiques à ceux imposés aux pays africains. Dans ce pays d'Asie du sud, les néo-colonisateurs se sont de nouveau servis de l'élite politique divisée en celle du Vietnam du nord et du sud par la guerre de 1945, puis réunifiée à partir de 1975. C'est une métaphore d'interconnexion qui a eu lieu entre Mãn, une allégorie des dirigeants et opérateurs économiques vietnamiens, et Luc (son second mari) qui est une métaphore des néo-colonisateurs, le jour où ce dernier devrait arriver chez elle pour la première fois (MÃ, 134).

En plus, Mãn a pu étendre son réseau postcolonial avec le support inconditionnel de Julie, son amie et sa « Soeur-Deux ». Julie l'assiste dans l'exercice de toutes ses activités culinaires au restaurant de son mari. Elle (Julie) peut ainsi être assimilée à l'Assistant du Bourreau qui du reste est aussi l'allégorie de Mãn dans cette métaphore. Suite à la totale confiance que lui accorde Mãn, Julie peut encore la soutenir dans les projets de rédaction du livre et de formations d'ordre culinaire. Pour ce faire, elle allège l'horaire et même les tâches habituels et quotidiens de Mãn. Qui pis est, Julie commence parfois à faire toutes ces activités sans l'aval de Mãn et sans lui en faire part (MÃ, 135).

Dans cette métaphore, Mãn s'en prend aux premières années de « La Réforme » (*Doi Moi*), entre 1986-1990. Le Vietnam qu'elle représente dans cette métaphore avait décidé d'étendre ses relations. Depuis lors, l'économie vietnamienne comprend plusieurs acteurs dont le Conseil Communiste d'Aide Économique Mutuelle (CAEM), créé en 1948 par Staline en réponse au Plan Marshall américain de 1947, l'*Association of Southeast Asian Nations* (ASEAN) et l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC).

Ce faisant, la politique de centralisation du développement change en une économie de marché. Mãn symbolise toutes ces institutions et organisations par Julie ; elle les considère comme des « amies et sœurs-deux » du Vietnam. Comme Julie, elles en ont profité pour exploiter à leur tour l'économie vietnamienne en faveur de la postcolonie capitaliste et communiste.

Fort de cette approche, une intense force et une forte attitude de concurrence étaient impérieuses alors que le Vietnam n'avait pas encore atteint un tel niveau (de concurrence) dans une telle économie de marché. Ceci devint un nouveau challenge de la postcolonie vietnamienne. Les néo-colonisateurs en profitent, comme Julie, pour facilement renforcer leur réseau et enfoncer le dernier clou sur le couvercle de la postcolonie de ce pays (MÃ, 135).

C'est encore et surtout un portrait d'interconnexion qui devrait avoir lieu entre Mãn et la femme de Luc. Cette dernière est un panneau indicateur des compagnies multinationales. L'appel à cette interconnexion a de plus en plus pétrifié Mãn de la même façon que les multinationales dominant sur les profits de l'économie vietnamienne, parce que la femme de Luc est animée de rivalité et de rencoeur. Malgré elle, Mãn s'est vue contrainte d'accepter cette relation à cause de son amour envers Luc. Elle n'a aucun choix de refuser (MÃ, 135).

Revêtues d'un caractère contraignant, toutes ces relations de Mãn sont de la quintessence postcoloniale, visant toujours à re-coloniser et réfréner le développement économique-financier du Vietnam. C'est bien cela l'idée que Mãn préfère dévoiler dans ces métaphores. Ce nouveau profil du Vietnamien est salué comme une réussite économique et une ouverture calquées sur les normes globalisées de la postcolonie capitaliste et communiste !

Luc et sa Femme d'une part, et Mãn, Julie et le Mari de Julie d'autre part constituent, de facto, une forme de ramification et de consolidation postcoloniales des défis économiques et sécuritaires du néo-colonialisme vietnamien. Mãn pense que l'objectif majeur de cette ramification reste toujours la perpétuité de l'histoire de la famille coloniale au Vietnam, c'est-à-dire du capitalisme, du communisme ou du socialisme du marché (MÃ, 119).

De ces métaphores, Mãn s'attaque également à la situation de son pays d'après la réunification des deux Vietnam. À partir du 30 avril 1975, le Vietnam s'est vu à cheval,

entre la politique de développement socialiste et celle du développement capitaliste totalement dépendant du capital étranger. Chacun des Blocs cherchait à s'accaparer de sa part de lion dans la protection et la défense des intérêts idéologiques et économico-financiers.

C'est de cette façon là qu'ont commencé les défis économico-financiers et militaro-sécuritaires du néo-colonialisme au Vietnam contemporain. Il devenait alors difficile de mener à bien l'aménagement du territoire et former un marché unique (du nord au sud du Vietnam). Pour ce faire, Mãn relate comment la famille de « Soeur Deux » (Julie) correspond au portrait de ces capitalistes coupables de la déchéance du Vietnam, de sa déchirure et de son indécence.

Ceci ne peut, ipso facto, que faire d'elle une famille ennemie du peuple sous le communisme. Alors, Mãn rassure que ces défis économiques, comme en Afrique où ils ont conduit au naufrage économique, avaient également débouché sur la déchéance socio-politico-économique du Vietnam et l'indécence des conditions de vie et du bien-être intégral du peuple vietnamien. Mãn regrette de la montée de la pauvreté et de la fragilité des bases imaginaires de l'identité obsessionnellement économique du Vietnam postcolonial (MÃ, 120).

Mãn pense que cette situation de naufrage socio-économique est renforcée par le chaos engendré par la déchéance sécuritaire et belliqueuse de 1945-1975. Les Américains et Russes se battaient par les Vietnamiens interposés. Et pourtant, il s'agissait avant tout d'une guerre de libération ; une guerre pour laquelle le Vietnam devrait revenir aux Vietnamiens. Ainsi, un conflit qui serait initialement anti-impérialiste devenait une guerre fratricide et civile.

Dans la réflexion de Mãn, cette guerre confusionniste constitue la source de ce chaos socio-économique et sécuritaire : « Après, c'était le chaos [...] [Maman] n'a fait que trois pas avant de s'évanouir car elle avait vu sa tunique blanche colorée de tâches rouge sang. Elle croyait avoir été atteinte, mais c'était le sang des autres passagers, dont celui

du voisin qui restait impassible devant les ordres donnés au bout des canons et à coups de crosse », dit-elle (MÃ, 28).

Dans cet extrait, Mãn approche et confirme les défis économiques et sécuritaires de la postcolonie vietnamienne. Elle estime que ce sont eux qui ont créé le chaos. En plus de la misère généralisée des Vietnamiens, ils créent également des afflux massifs des réfugiés et des fuites de cerveaux en dehors du Vietnam. À neuf ans d'âge et en compagnie d'autres membres de sa famille, Thúy (l'auteur de Mãn) s'était retrouvée au Canada comme réfugiée. À travers *Mãn*, elle (Thúy) met à nue la postcolonie dont elle est elle-même victime aussi. Au fait, elle emboîte les pas à Tremblay.

À son tour, Mãn fut aussi réfugiée au Canada et fait également allusion à son Mari, Francine et beaucoup d'autres Vietnamiens qui avaient fui la guerre postcoloniale. Son Mari :

Était originaire de Saigon mais avait quitté le Vietnam, à vingt ans, en *boat people* [...] lorsque le Sud avait perdu la guerre contre le Nord et que les chars d'assaut étaient entrés dans la ville [...]. [Francine] avait pris le dernier avion qui quittait Saigon sans avoir eu le temps de passer par l'orphelinat [...]. Beaucoup de jeunes s'étaient enfuis du Nord en franchissant le dix-septième parallèle, qui séparait le pays en deux, laissant derrière eux des parents qu'ils avaient retrouvés vingt ans plus tard (MÃ, 14&83 ; 95&98).

Tout en voulant prolonger la liste des méfaits de ces défis dus à l'insécurité, Mãn condamne aussi la dégradation incessante du coût de la vie quotidienne des Vietnamiens : « Cent dollars, dit-elle, valaient un million de dong, ou mille dollars [...] permettaient de vivre l'expérience de l'amour éternel » (MÃ, 62). Mãn se souvient également de la détérioration des termes d'échanges, d'exportation et de commerce extérieur des produits agricoles, dont la production avait baissé sensiblement.

Il s'agit, en effet, de ces « plantations de caoutchouc, de ce " bois qui pleure ", de ces hévéas qui saignent du latex à la tonne [...], de brume qui cachait la sueur et les têtes baissées des coolies », dit-elle (MÃ, 82). Ces plantations restaient toujours vieilles, car

héritées de depuis la colonisation française. L'industrie d'exploitation, de transformation et de sylviculture devenait de moins en moins incapable de répondre aux exigences de développement agricole.

Mãn tient à décrire combien la transnationalisation de la postcolonie, adoptée par l'élite vietnamienne dans un contexte de polarisation économique et sécuritaire, a eu encore pour effet la victimisation des classes inférieures pour lesquelles le marché symbolique ne débouche pas sur l'accès au marché des biens et du travail. Les médicaments, les séjours à l'hôpital, les transports sanitaires étaient devenus exorbitants.

Il s'en résulte une crise qui conduit finalement à l'analphabétisation aussi ; à l'exemple de Bach qui « aurait préféré rester à Cà Mau pour continuer à broder avec des amies des nappes destinées à l'exportation. Mais, sa tante avait convaincu ses parents qu'il fallait abandonner leur vie sans promesses, sacrifier leur génération afin que la prochaine puisse être éduquée » (MÃ, 47).

*

* *

En somme, la naissance des connexions transnationales et internationales de la postcolonie fut facilitée par la décimation des anticolonialistes et nationalistes radicaux. Ceci fit de la nouvelle génération des élites politiques et économiques « une horde des bêtes féroces, monstres et hyènes » (LEB, 96). Ayant consenti à servir, protéger et défendre les intérêts et l'idéologie postcoloniaux, ces nouveaux dirigeants avaient opté à s'entre-déchirer et hypothéquer les ressources naturelles, humaines et économiques de leurs territoires respectifs.

Au nom et pour le compte de la postcolonie, ces nouveaux dirigeants sont dans bien des cas originaires des pays autres que ceux qu'ils gouvernent et sont souvent imposés par les anciens colons. Autochtones ou non, tous ces dirigeants ont quelque-chose en commun : imposer à leurs peuples respectifs une autocratie absolue (MÃ, 127) ainsi que les conditions de vie misérables. C'est ce qui a rendu faciles leur auto-enrichissement et le développement économique-industriel des nouvelles métropoles.

Ceci renvoie à une vieille politique à la formulation et à l'interprétation nouvelles (MÃ, 133). Au fait, ces chefs d'État ont été, au départ, l'objet non seulement de la séduction dissimulationniste des re-colonisateurs, mais aussi de l'initiation minutieuse à l'idéologie, aux méthodes et stratégies politico-économiques du néo-colonialisme. Ces stratégies sont devenues susceptibles d'insérer et d'intégrer les structures politico-économiques et militaires des anciennes colonies dans le réseau géopolitique d'internationalisation de la postcolonie.

Il advient alors que ces néophytes postcoloniaux sont devenus des assistants et des serviteurs (LEB, 11&79) de leurs nouveaux bourreaux, ces passagers aux mains errantes (MÃ, 110). Les réseaux de transnationalisation des défis politiques, économiques et sécuritaires de la postcolonie ont torpillé, comme ferait le « tsunami », l'indépendance tant préférée et infiniment attendue par les peuples anciennement colonisés.

Voilà ce qui a favorisé la pérennisation des investissements d'Outre-Mer. Cela a encore rendu prépondérante et permanente la théorique aide bilatérale et multilatérale de goût amer et postcolonial. Contrairement aux aspirations locales, l'internationalisation des défis politico-économico-sécuritaires a basculé les nouvelles colonies dans l'effondrement des termes d'échange, le naufrage et la décadence politico-économiques, le manque d'industries propres, la dépendance extérieure aux produits de première nécessité, les dettes extérieures, l'inflation et la misère généralisée des peuples et la montée incessante de l'insécurité qui produisent des réfugiés tant politiques, économiques que scientifiques vers le monde occidental.

Cependant, curieusement et malencontreusement pour ces territoires qui regorgent des ressources multiformes et diverses, la recrudescence fulgurante de ces défis postcoloniaux profite au développement commercial, industriel, économique-financier et humain des puissances re-colonialistes.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Les romans de notre étude convergent pour dire que la postcolonie constitue un héritage de l'ancienne colonisation occidentale, dont elle porte des miasmes et des stigmates indélébiles. C'est dans cette perspective qu'elle a conduit au néo-colonialisme, dans sa forme actuelle. Elle a réussi à paralyser l'indépendance et le nationalisme. Elle s'est transfigurée en une tornade ravageuse susceptible de traquer chacune des initiatives pouvant déboucher sur la souveraineté nationale et internationale des pays qui étaient jadis sous le joug colonial.

C'est ce qui a favorisé que le colonial subsiste dans le postcolonial. C'est une réalité qui dénote la mise sur pied d'un second plan initié par les anciens bourreaux de la colonisation en vue de contourner la vision et le rêve anticolonialistes. En lieu et place de garder son essence anti-coloniale, la post-colonisation est devenue une forme de re-colonisation capable de pérenniser le capitalisme, les territoires de la douleur (BAL, 22), l'impuissance et l'esclavagisme économiques (BAL, 111), la vacuisation anthropologique, la dépendance extérieure ainsi que les classes sociales (entre riches et pauvres).

Les séismes contemporains, comme la pauvreté, les maladies, le sous-développement, la famine, les guerres civiles et fratricides, les violences, l'oppression, l'exode rural, les afflux massifs des réfugiés, les pillages, etc. trouvent leur compte dans la postcolonie. Sa toile de fond demeure, sans nul doute, la peur ou la frustration qu'ont les puissances néo-coloniales de voir leurs anciennes colonies devenir leurs concurrents dans le concert des grandes nations de la planète.

Au nom de l'impérialisme, ces nations anciennement colonisées continuent de dépendre des puissances et institutions postcoloniales, et croupissent incessamment dans le sous-développement. Les citoyens de ces nations vivent comme des étrangers

sur leurs propres territoires et des sous-hommes avec lesquels les nouveaux colons ne peuvent jamais traiter et échanger d'égal en égal.

Les néo-colonisateurs ont préféré agir à distance afin de mieux entretenir le caractère sournois de la postcolonie. Ceci leur a permis de réintégrer avec beaucoup de facilité le passé colonial dans la présente rhétorique postcoloniale, en Afrique, au Canada et au Vietnam. La réalisation et la réussite de ce projet ont été rendues possibles par la création d'une génération des néophytes, originaires d'Afrique, du Canada et du Vietnam. Amateurs qu'ils étaient, ces néophytes postcoloniaux étaient incapables d'appréhender qu'ils adhéraient à la continuité du système colonial dont ils avaient l'intention de répugner totalement et énergiquement.

De ce fait, ils sont devenus la métaphore des nouveaux assistants de la postcolonie. Ils ont consenti à assurer la pérennisation du système colonial dans leurs pays respectifs. Ils ont enfilé le costume d'homme lige, totalement confectionné des mains des maîtres occidentaux et anglo-saxons. Ils se sont transformés en gardiens et maîtres d'œuvre du nouvel ordre impérial. Devenus des suppôts de la politique de la mémoire, d'après Ajari (2013, 27-28), ces néo-sultans se sont servis des structures coloniales en vue d'assumer la réexploitation et la déshumanisation de leurs propres compatriotes ; c'est un calque de la politique coloniale.

Cette politique leur a imposé la ligne de direction dont les contours ont été préétablis par l'ancienne colonisation. Les anciennes métropoles en ont profité pour traîner continuellement le boulet de l'ancien colonialisme (BAL, 149). La postcolonie est alors devenue la nouvelle nomenclature du même vieux terme et concept (MÃ, 133). C'est ce qui a de plus en plus excité les puissances postcoloniales, leurs régies financières ainsi que leurs sociétés multinationales à mettre sur pieds et enraciner les réseaux de la transramification des défis politiques, économiques et sécuritaires dans les anciennes colonies.

Les puissances postcoloniales se sont fabriqué, pour ce faire, des chefs d'États et compatriotes corrompus, c'est-à-dire insensibles à tout éventuel retour au colonialisme européen. Ils sont la métaphore du sabre (LEB, 11) entre les mains des nouveaux bourreaux. Ainsi, ces derniers saisissent de cette opportunité pour maintenir leurs prises impérialistes sur les ressources naturelles, les peuples, les matières premières, les capitaux, les industries et les économies propres à l'Afrique, au Canada et au Vietnam, et cela s'opère en dépit de l'indépendance purement théorique.

Dans ses métaphores, le narrateur d'Abega pense qu'ils constituent une horde des bêtes féroces, monstres et hyènes (LEB, 96). C'est ce qui fait qu'aujourd'hui, le Bourreau n'est pas seulement le néo-colonisateur, mais aussi son propre compatriote. En vue de mieux jouer leur rôle, ces acolytes de la postcolonie ont opté pour une idéologie et une politique qui consistent à s'entretuer ; tuer surtout l'intelligentsia intellectuelle et politique en Afrique et au Vietnam. Au nom de la politique d'interventionnisme, seules les armées postcoloniales peuvent faire face aux guerres civiles, terrorisme et génocides qui sont créés et imposés aux peuples néo-colonisés.

Quant au Canada, il est épargné de cette politique, comme Gabriel ; le syndicat, une métaphore de la postcolonie anglo-saxonne, l'avait épargné de toutes les pratiques de mauvais goût qui ne sont réservées qu'aux Africains et aux Vietnamiens (LGM, 240). Mais, quant au pillage des ressources naturelles, cette politique s'applique de la même façon, en Afrique, au Canada et au Vietnam.

En effet, la postcolonie permet aux puissances néo-coloniales à surtout imposer des dirigeants politiques et des opérateurs économiques qui répondent à leur goût et à leurs critères. La politique de diviser pour régner a encore refait surface en Afrique, au Canada et au Vietnam. La classe favorisée de ces nouveaux chefs en profite alors pour s'enrichir et se hisser en une sorte de bourgeoisie comprador. Elle se désintéresse beaucoup à la misère de leurs congénères, qui sont essouffés par les conditions de vie précaires. Waberi les compare à une truie qui dévore ses propres et biologiques pourceaux (BAL, 47).

Partant de cette métaphore, la postcolonie devient alors une sorte de belle pagaille, une catastrophe, d'après Abega (LEB, 119) et un tombeau ouvert dans toute sa laideur, selon Mbembe (1993, 73). En agissant de cette façon, les nouveaux leaders des nations postcoloniales se sont repositionnés dans le sillage de l'administration coloniale ou dans la broussaille généalogique du colonialisme ancien (BAL, 65&110).

Fort de cette approche, Axelle Kabou pense qu'ils ont « planté le drapeau de l'ancêtre vaincu là où flottait celui de l'homme blanc » (1991, 140). Or, ils se sont rendus eux-mêmes esclaves de leurs nouveaux bourreaux également ; car la « mort » qui est un symbolisme de la postcolonie « n'oublie personne », dit Waïs (BAL, 68). C'est ce qui avait donné naissance à une sécheresse et une hétérogénéité du courant de l'anticolonisation et de l'indépendance, entre la génération des pionniers des indépendances et celle des jeunes dirigeants qui les avaient substitués.

Il s'en est suivi que la postcolonie et les nations postcoloniales sont rendues interdépendantes de l'ancienne colonisation européenne. Et, il advient quasiment impossible d'établir la différence substantielle entre les deux ères qui ont comme dénominateurs communs la domination, l'exploitation, l'aliénation, la ségrégation raciale et sociale, etc. La raison est que la plupart de ceux qui ont accédé au pouvoir lors de l'indépendance politique dans ces pays n'avaient pas réellement combattu contre les colonisateurs. Ceux qui le firent n'étaient réservés qu'à l'égorgement ou à l'abattoir, confirme Belomo (2009, 46). L'héritage anti-impérialiste a été dilapidé.

Ayant ainsi neutralisé la génération des pères du nationalisme radical, les anciens colons avaient pu transformer « les piments vicioux en fleurs inoffensives [...] pour ne pas contredire le sens des fibres [coloniales] » (MÃ, 12). L'ancienne colonisation avait alors réussi son pari de « négocier une sortie la plus favorable possible. Elle a transféré le pouvoir aux segments du mouvement nationaliste les plus à même de préserver le lien colonial ».¹³ Ce sont les noyés, une métaphore des nouveaux

¹³En ligne : Ibrahima Tioub, in Lucky. « L'Afrique et ses élites » - Le néocolonialisme et ses complices africains, les 4x4 et les Kalachnikovs, par Ibrahima Thioub. <http://lucky.blog.lemonde.fr>. Consulté : le 26 /07/2013, 09 : 56.

dirigeants, qui ont remplacé les nageurs, une métaphore des pionniers et pères des indépendances (BAL, 77).

Depuis les soi-disant indépendances, le pouvoir économique-politique n'est plus une émanation de la volonté populaire, mais occidentale, déclare Otembe-Nguema (2006-2007, 237-238). En conséquence, la postcolonie s'appuie sur les agents que les anciens colons sélectionnent et forment eux-mêmes en vue de servir leurs intérêts postcolonialistes, asservir, dominer et exploiter leurs propres frères (Bamupale 2013, 14). Le portrait de Waïs qui est jugé et condamné par le tribunal clanique pour injures et insubordination au Père de la Nation est très loquace en soi pour étayer aussi cet argumentaire (BAL, 75).

Le véritable changement et l'éradication totale de l'ancienne colonisation dans ces pays (en Afrique, au Canada et au Vietnam) n'ont jamais vu jour. L'intégrale et effective indépendance reste encore à venir ; étant donné que l'élixir (BAL, 35) qui est une figuration de l'idéologie, des stratégies et du leadership anti-postcolonialistes, n'est pas encore inventé. La réelle indépendance est renvoyée au cachot de la postcolonie et aux calendes grecques pour des siècles aux siècles ; elle s'est nichée en une dramatique virgule entre la colonisation et la postcolonie (BAL, 151&153).

À défaut, l'économie, l'armée et le développement de l'Afrique, du Vietnam et du Canada resteront toujours embryonnaires et n'atteindront jamais le standard de leurs actuels bourreaux. Il serait utopique de penser que tous ces pays deviennent véritablement indépendants, sécouent le statut des bras séculiers et d'états-pivots de la postcolonie s'ils ne sont pas capables de développer et démontrer leurs propres puissances politico-économiques et militaro-sécuritaires. Cela implique impérativement un savoir-faire et une production totalement autochtones. Voilà le réel élixir qu'ils doivent inventer.

La culture et l'identité anticolonialistes avaient disparu simultanément avec la disparition des véritables pères d'indépendances. Et, les néo-colonisateurs continuent à veiller à

ce que même les générations à venir puissent être complètement détournées de toute idéologie qui pourrait menacer leur entreprise postcoloniale, estime le narrateur d'Abega (LEB, 92-93). Par conséquent, toutes ces nations néo-colonisées n'ont aucune chance, jusqu'à la preuve du contraire, d'émerger en toute indépendance : « À chaque révolution du soleil on se prépare à une nouvelle mésaventure, une malaventure inouïe avec son cortège de cadavres, de démolitions, de dérives et d'embuscades » (BAL, 119).

Dès l'aurore des indépendances jusqu'à ces jours, le combat reste perpétuel entre l'ombre postcoloniale et la lumière anti-postcoloniale : « C'est aux premières lueurs de l'aurore qu'Ombre et Lumière entament leur jeu quotidien, l'une et l'autre entremêlées, comme les eaux fluviales et maritimes. L'une courant après l'autre comme bourreau et victime [...]. Ici, l'ombre met K.-O la lumière depuis l'aube des temps » (BAL, 50&141).

Jusqu'à présent, c'est l'ombre qui ne cesse de l'emporter sur la lumière. C'est ce qui laisse ces pays perplexes ; ils sont partis d'un passé douloureux à un présent tumultueux, avec un avenir sans perspectives. D'où, la perpétuité des rapports des forces et des relations du type « dominant-dominé » (Quitté 2004, 231) entre les néo-colonies et leurs nouvelles métropoles.

Alors, Abega qualifie la postcolonie d'un drame et d'un revers de la médaille (LEB, 52&75). C'est dans ce tableau que les anciens colons en ont profité encore pour imposer le pacte néo-colonial et la perpétuité de l'aide afin de s'assurer, en douceur, la transposition et les diverses ramifications de la postcolonie. Ils ont ainsi remplacé l'exploitation coloniale par l'accompagnement post-indépendance.

Dès lors, les nouveaux chefs et leurs pays sont condamnés à accepter les conditionnalités du Fonds Monétaire International (FMI), de la Banque mondiale et des entreprises multinationales, qui ne sont pas la métaphore du Père Noël. Dilleyta pense que quémander un subside ou un siège, ce n'est pas une simple promenade de santé ; il faut s'en méfier (BAL, 121).

Ces institutions postcoloniales en ont profité aussi pour assassiner les économies et toutes les possibilités de développement socio-humain et industriel de ces pays (surtout en Afrique et au Vietnam). Elles leur ont, en effet, imposé des taux d'intérêts très exorbitants, lesquels les ont entraînés vers une incessante accumulation des dettes étrangères, pense Hugon (2003, 31-32) :

On ne donne jamais de crédit aux indigeants, c'est bien connu. La corde au coup, il faut marchander son destin face aux dieux qui font la sourde oreille, c'est la règle ici [...]. Aujourd'hui, la question qui est sur toutes les lèvres, l'enjeu sur le tapis vert : la grande humanité qui s'en va quémander le report de sa dette à New York, Milan ou une station de ski helvétique. On en parle partout. Les thèses de doctorat sur le sujet s'accumulent, plus épaisses que les enfants jetés sur les routes de la faim, confirment Waïs et Yonis (BAL, 58&146-147).

Ces pays endettés constituent la métaphore d'un mendiant de la rue qui s'enfuit des rêves de la fortune et se contente de demeurer continuellement dans cet état de dépendance ; comme Ti-Lou qui dépendait de l'argent de la prostitution jusqu'à sa mort (LGM, 59-61). Et pourtant, c'est ce qui était le souhait ardent de ces hommes qui se servaient de son sexe. Fort de cette approche, la géopolitique postcoloniale s'étend même à l'aide humanitaire et à la gestion du réchauffement climatique.

C'est une métaphore d'un guêt-apen (de l'aide post-coloniale) dans lequel se retrouvent les anciennes colonies ; elles sont obligées de satisfaire inconditionnellement aux exigences de leurs bailleurs des fonds, étant donné que ces régies financières ne portent jamais le statut des Associations Sans But Lucratif (ASBL). La politique de production leur est concoctée et imposée par le marché mondial et les institutions financières. Les conditionnalités d'acquisition de cette aide sont coriaces et profitent toujours aux pays donnataires.

Ce n'est rien d'autre qu'une idéologie et un stratagème qui consistent à enrichir les plus riches et appauvrir les plus pauvres de la planète terre ; l'eau ne va qu'à la rivière. La seule chose que les pays pauvres comprennent, c'est la consommation ; ils ne savent pas comment créer et produire des richesses. Par conséquent, la société de

contemplation et de consommation a remplacé la société d'exploitation et de développement. Les pays les plus riches se permettent alors de consolider la dépendance postcoloniale de ces pays pauvres à leurs finances et produits de consommation.

Ils maintiennent ainsi ces États à l'effondrement des termes d'échange (inégal), au naufrage économique, à la fuite des cerveaux et de la main-d'œuvre moins coûteuse vers le Nord (un phénomène propre aux Africains et Vietnamiens). C'est la politique postcoloniale qui est à la base des fléaux qui produisent des milliers des réfugiés et les qualifie en même temps d'une bouche de trop à la charge de l'Occident et de l'empire anglo-saxon : un dilemme !

De l'anticolonisation à la décolonisation, on a assisté à un processus périlleux, qui finit par devenir un chaos et un dilemme inattendus ; car, l'indépendance politique a accouché, en lieu et place des lendemains meilleurs, des lendemains boiteux (BAL, 19). Ce sont des lendemains qui n'ont pas donné naissance à l'indépendance économique, mais qui ont favorisé l'éclosion de la postcolonie. Par conséquent, « le soleil [d'indépendance] s'enfuit comme une épouse repudiée : il disparaît derrière le mont-aux-ordures, du côté de l'immense bidonville de Balbala. Des gros nuages se recroquevillent dans un ciel cinabre, presque larmoyant », déclare Waïs (BAL, 46).

Et pourtant, ce processus de décolonisation a coûté la vie à des milliers des personnes. Au moment où les héros des indépendances voulaient en finir avec la colonisation, ils se sont vus repris dans leurs propres traquenards ; étant donné qu'ils combattaient contre des personnes plus rusées qu'eux. L'anticolonisation et la décolonisation, qui visaient l'éradication radicale de la colonisation, se sont retrouvées, à leur tour, éradiquées par le système colonial et la postcolonie.

Elles sont devenues donc une sorte de malédiction (Ngandu Nkashama 2013), du soleil assassin, d'un grand malheur ou d'un souvenir fugace de goût amer (BAL, 38&73). Alors que ces peuples et nations post-coloniaux aspiraient à un grand bonheur, c'est le

grand malheur qui les a surpris. À partir du moment où les indépendances étaient annoncées, l'âge de la postcolonie était inaugurée et avait donné son ton.

La lumière de l'indépendance s'est muée en ténèbres et s'est rebellée contre son propre peuple et les rêves de la décolonisation : « Le commun des mortels use et abuse du silence pour se faire oublier un instant. Il fait le sourd ici, il joue au muet là, et toujours il rase les murs. Chuchoter des mots convenus : " Le soleil est impitoyable aujourd'hui " », a déclaré Dilleyta (BAL, 94).

Dans cet extrait, il s'agit d'un grand malheur de la postcolonie qui a obscurci et crevé les rêves d'éradication totale du système colonial, comme une bulle de savon à son réveil (LGM, 230) ; car, « le colonialisme ne se satisfait pas de maintenir un peuple dans ses serres », a dit Frantz Fanon (in Nicholas 1997, 151). Les néo-colonisateurs sont alors assimilables à des maris qui n'aiment pas leurs épouses, quand bien même elles leur sont soumises ; en même temps, ils les empêchent de divorcer d'avec eux (Pozzoni 2012, 4) et les maintiennent toujours sous la botte exploitationniste. C'est comme une toile d'araignée (BAL, 176) qui cherche à toujours maintenir ses propres proies captives.

Dans *La grande mêlée*, *Mãn*, *Le bourreau* et *Balbala*, les romanciers se sont servis d'alibis fictionnels pour appréhender et remettre en cause la postcolonie, comme un fait social de nature colonialiste, qui se vit réellement en Afrique, au Canada et au Vietnam. Ils se sont encore saisi de cette occasion pour bâtir des pistes des solutions adéquates et susceptibles d'éradiquer ce fait social qui transcende des générations. C'est une urgente sorte d'élixir anti-postcolonial qui s'impose.

Ne pouvons-nous pas, dans cette optique, conclure que Michel Tremblay, Kim Thúy, Séverin Cécile Abega et Abdourahman A. Waberi ont apporté une pierre de contribution, modeste et humble soit-elle, à la critique postcoloniale ? *La grande mêlée*, *Mãn*, *Le bourreau* et *Balbala* demeurent et demeureront toujours des champs éventuels

pour de recherches ultérieures ; car, la richesse de leur narration est indubitable sur les plans littéraire, lexical et linguistique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I. La webographie

Bancel, Nicolas et Blanchard, Pascal. Avant-propos / culture postcoloniale : Le temps des héritages. *www.achac.com*. Consulté : le 05/05/2015, 16 : 49.

Bazin, Laurent et Selim, Monique. 2001. Diffractions politiques du marché (Côte d'Ivoire, Vietnam). *Journal des anthropologues*, 87 : 109-137. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00113246/document>. Consulté : le 11/03/2016. 18 : 57.

de Carvalho, Fábio. *Mãn*, by Kim Thuy. *www.goodreads.com*. Consulté : le 28/05/2015, 14 : 38.

Desmeules, Christian. Littérature québécoise - Les lunettes roses de Kim Thúy. *www.ledevoir.com*. Consulté : le 29/05/2015, 16 : 58.

Dirlandaise. La diaspora des Desrosiers, Tome 5 : *La grande mêlée* de Michel Tremblay. *www.critiqueslibres.com*. Consulté : le 03/06/2015, 13 : 14.

Joanny-Furtin, Michel. *La grande mêlée* de Michel Tremblay. *www.fugues.com*. Consulté : le 03/06/2015, 12 : 12.

Lucky. « L'Afrique et ses élites » - Le néocolonialisme et ses complices Africains, les 4x4 et les kalachnikovs, par Ibrahim Tioub. *www.lucky.blog.lemonde.fr*. Consulté : le 02/01/2018, 08 : 19.

Murphy, David. 2015. Tirailleur, facteur, anticolonialiste : La courte vie militante de Lamine Senghor (1924-1927). *Cahiers d'histoire*, 126 : 55-72. *www.revues.org*. Consulté : le 19/07/2015, 10 : 24.

Nguyen, Victoire. *Mãn*, Kim Thúy. *www.lacauselitteraire.fr*. Consulté : le 29/05/2015, 15 : 56.

Palmieri, Joëlle. Genre et colonialité - définition. *www.joellepalmieri.wordpress.com*. Consulté : le 16/07/2016, 14 : 23.

II. Les articles non-électroniques

Abadie, Delphine. 2014. De la postcolonie d'Achille Mbembe. Recension d'une hypothèse cardinale sur le devenir de l'Afrique. *Note de Recherche*, 8 : 1-10.

Ajari, Norman. 2013. De la montée en humanité. Violence et responsabilité chez Achille Mbembe. *Revue Ubuntu*, 1 : 20-31.

Aujac, Henri. 1971. Efficacité militaire et structures économique-sociales et politiques. *Revue économique*, 22 (4) : 561-584.

Bamba, Abou B. 2006. Qu'est-ce que la postcolonie ? Contribution à un débat francophone afrocentré. *Revue Africaine des Livres*, 2 (1) : 16-17 (1-10).

Bayart, Jean-François. 2009. Les études postcoloniales, une invention politique de la tradition. *Sociétés politiques comparées*, 14 : 1-46.

Belomo Essono Pélagie, Chantal. 2009. Sécurité et ordre politique au Cameroun : Entre dynamiques internes et connexions internationales. *Revue africaine des relations internationales*, 12 (1 / 2) : 39-80.

Bernault, Florence. 2001/2. L'Afrique et la modernité des sciences sociales. *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 70 : 127-138.

Boulbina, Seloua Luste. 2007. Ce que la postcolonie veut dire : Une pensée de la dissidence. *Descartes*, 4 (58) : 8-25.

Camaroff, Jean et Camaroff, John. 2000. Réflexions sur la jeunesse : du passé à la postcolonie. *Politique Africaine*, 80 : 90-103.

Chabal, Patrick. 1991. Pouvoir et violence en Afrique postcoloniale. *Politique Africaine*, 42 : 51-64.

Chrétien, Jean-Pierre. 1972. La révolte de Ndungutse (1912). Forces traditionnelles et pression coloniale au Rwanda Allemand. *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 59 (217) : 645-680.

Comeau, Robert. 1978. L'idéologie petite-bourgeoise des indépendances. Idéologies au Canada Français, 1930-1939. *Les presses de l'Université Laval*, 201-214.

Coquery-Vidrovitch, Catherine. 1970. De l'impérialisme britannique à l'impérialisme contemporain : L'Avatar colonial. *L'homme et la société*, 18 (1) : 61-90.

Cournil, Laure et Journoud, Pierre. 2011. Une décolonisation manquée : L'armée nationale du Vietnam, de la tutelle française à la tutelle américaine (1949-1965). *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 99 (370-371) : 67-81.

Daloz, Jean-Pascal. 1996. Les ambivalences dans la caricature des dirigeants politiques. Illustrations africaines. *Mots*, 48 : 74-86.

de Tregoldé, Benoît. 2000. Un théâtre d'ombres : Le Vietnam entre la Chine et l'ASEAN au lendemain de la crise asiatique. *Les études du CERI*, 68 : 1-33.

Diakhaté, Lamine. 1965. Le processus d'acculturation en Afrique noire et ses rapports à la négritude. *Présence Africaine*, 56 : 68-81.

Dimitri, Della Faille. 2012. Les études postcoloniales et le « sous-développement ». *Revue québécoise de droit international*, Hors série, 11-31.

Droz, Bernard. 1985. Le cas très signifié de la guerre d'Algérie. *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 5 : 81-90.

Duchet, Claude. 1971. Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit. *Littérature*, 1 (1) : 5-14.

Ferro, Marc. 1996. L'indépendance télescopée : De la décolonisation à l'impérialisme multinational. *Poznon Studies in the Philosophy of the sciences and the humanities*, 48 : 257-262.

_____. 2003. Le colonialisme, envers de la colonisation. *Le livre noir du colonialisme (XVIème-XXIème siècles) : De l'extermination à la repentance*. Paris : Robert Laffont, 9-38.

Gržinić, Marina. Précarisation et financiarisation. Travail et précarisation. *Espaces Marx*, 121-130.

Haase-Dubosc, Danielle et Lal, Maneesha. 2006. De la postcolonie et des femmes : apports théoriques du postcolonialisme anglophone aux études féministes. *Nouvelles questions féministes*, Editions Antipodes, 25 (3) : 32-55.

Hémery, Daniel. 2001. L'Indochine, les droits humains entre colonisateurs et colonisés, la ligue des droits de l'homme (1898-1954). *Outre-mer*, 88 (330-331) : 323-339.

Jumah, Saunders. Du 19 au 25 Avril 2013. Our history, is our future. *The Southern Times*. Namibia, 17.

Lassi, Etienne-Marie. 2006. Récit et catharsis : la conjuration de la malédiction postcoloniale dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* et *Allah n'est pas obligé*. *Nouvelles Études Francophones*, 2 (1), University of Nebraska Press, 109-127.

Lock, Etienne. 2013. Alioune Diop et la naissance de l'Afrique noire contemporaine. *L'année mosaïque, Figurations du conflit*, EME Editions, 149-164.

Mbembe, Achille. 1991. Domaines de la nuit et autorité onirique dans les maquis du Sud-Cameroun (1955-1958). *Journal of african history*, 32 (1) : 89-121.

_____. 1993. Écrire l'Afrique à partir d'une faille. *Politique africaine*, 51 : 69-97.

_____. 2006. Qu'est-ce que la pensée de la postcolonie ? Entretien avec Olivier Mongin, Nathalie Lempereur et Jean Louis Schlegel. *Esprit*, 4424 : 117-133.

Mbondobari, Sylvère. 2006. Ecriture et peinture de l'immédiateté : Le pouvoir postcolonial dans *Le chemin de la mémoire* d'Okoumba-Nkoghe. *Annales de l'Université Omar Bongo*, 12 : 82-102.

Ntabona, Abbé Adrien. 2009. La société de la connaissance et ses méfaits hier et aujourd'hui, chez les bénéficiaires des aides en Afrique. *Storicamente*, 5 (25) : 1-16.

Nicholas, Andrea Bear. 1997. Pour franchir le seuil de la paix. *Revue des sciences de l'éducation*, XXIII (1) : 149-160.

Nkuzimana, Obed. 1997. Stratégies postcoloniales et le roman francophone : débat théorique et prospective critique. *Présence Francophone*, 50 : 7-26.

Omasombo Tshonda, Jean. 2004. Lumumba, drame sans fin et deuil inachevé de la colonisation. *Cahiers d'Études Africaines : Réparations, restitutions, réconciliations entre Afrique, Europe et Amérique*, 173-174, Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales, 221-261.

Otembe-Nguema, Jean-Hilaire. 2006-2007. Refonder l'État au Gabon. Contributions au débat par Kamel Nait-Zerrad sous la direction de Dominique Etoughe et Benjamin Ngadi. Paris, Harmattan, 2003. 152p. *Africa : Revista do Centro de estudos Africanos, USP. S. Paulo*, 27-28 : 225-239.

Pelletier, Réjean. 1981. L'idéologie du R. I. N : Une idéologie d'affirmation. Idéologies au Canada Français, 1940-1976, Tome III, *Les partis politiques - L'Eglise*, Canada, 213-234.

Quitté, Jean-Marc. 2004. Les transformations socio-spatiales de l'Inde : Vers un nouveau virage mondialisé. *Cahiers d'Outre-Mer*, 3 (267) : 231-240.

Renault, Matthieu. 2010. Penser la (post)colonie. *Revue Africaine des Livres*, 6 (1) : 17-18.

Riguidel, Christophe. 2013. Idriss Deby Itno : Pilote, Chef d'État, Nouvel homme fort. *Afrique Magazine*, 332 : 36-41.

Rocher, Guy. 2007. Du nationalisme canadien-français au projet souverainiste : Quelle continuité ? *Le Devoir*, Canada, page A7 (1-8).

Rousseau, Sabine. 1996. Frères du monde et la guerre du Vietnam : Du tiers-mondisme à l'anti-impérialisme (1965-1973). *Le Mouvement Social*, 177 : 71-88.

Tarrab, Gilbert. 1968. Jacques Berque (Préf), Les Québécois, Paris, Maspero, 1967 (Compte rendu). *L'homme et la société*, Numéro spécial / 150ème anniversaire de la mort de Karl Marx, 7 (1) : 289-292.

Vachon, Robert. 1988. La pensée de Dominique Temple sur l'économicide. *Interculture*, 21 (1) : 2-47.

Van Ton, Tran. 1994. La France et le Vietnam. Pour une approche nouvelle. *La Revue Commentaire*, 66 : 287-296.

Vitiello, Joëlle. 2010. Séismes Nord/Sud : Comment repenser la Françafrique à travers les oeuvres de Leonardo Miano et Aminata Traoré. *Contemporary French and Francophone Studies*, 4 (5) : 495-504.

III. Les livres proprement dits

Abega, Séverin Cécile. 2004. *Le bourreau*. Paris : Dapper.

Assogba, Yao. 2004. *Sortir l'Afrique du gouffre de l'histoire : Le défi éthique du développement et de la renaissance de l'Afrique noire*. Québec : Les Presses de l'Université de Laval.

Bamony, Pierre. 2010. *Pourquoi l'Afrique si riche est pourtant pauvre ? De la faillite des élites de l'Afrique subsaharienne (Essais et documents)*, Tome 1, Paris : Le Manuscrit.

Barnes, Pierre. 1980. *L'Afrique aux Africains : 20 Ans d'indépendance en Afrique noire francophone*. Paris : Armand Colin.

Bouchard, Russel. 1999. *Les armes à feu en Nouvelle-France*. Québec : Ed. Septentrion.

Dumont, René. 1962. *L'Afrique noire est mal partie*. Paris : Seuil.

Favreau, Louis. 2005. *Économie sociale et politiques publiques : La question du renouvellement de l'État social au Nord et de sa construction au Sud*. Québec : Les Cahiers du CRISES / CRDC.

Foucault, Michel. 1967. *Histoire de la sexualité*. Paris : Gallimard.

Gazibo, Mamadou. 2006. *Introduction politique africaine*. Canada : Les Presses de l'Université de Montréal.

Goyémidé, Etienne. 1984. *Le Silence de la Forêt*. Paris : Hatier.

_____. 1985. *Le dernier survivant de la caravane*. Paris : Hatier.

- Heyndels, Ralph. 1984. *Opérativité des études sociocritiques*. Montpellier : CERS.
- Hugon, Philippe. 2003. *Économie de l'Afrique*. Paris : La découverte.
- Kabou, Axelle. 1991. *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Paris : L'Harmattan.
- Kourouma, Ahmadou. 1968. *Les soleils des indépendances*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Loomba, Ania. 1998. *Colonialism/postcolonisism*. London : Routledge.
- Lotman, Jurij. 1964. *Lectures on the structural poetics*. vol.1, Moscou : Ed. B. Egorov.
- Manzueto, Jean Claude. 2015. *L'âme perdue d'une nation : Devant le désarroi d'un peuple*. République d'Afrique du Sud : Éditions JCM/Interpak Books.
- Martens, Ludo. 2002. *Kabila et la révolution congolaise : panafricanisme ou néocolonialisme*. Anvers-Bruxelles : EPO.
- Mbeko, Patrick et Ngbanda-Nzambo, Honoré. 2014. *Stratégie du chaos et du mensonge : Poker menteur en Afrique des Grands-Lacs*. Québec / Canada : Éditions de l'Ébalière.
- Mbembe, Achille. 2000. *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala.
- _____. 2001. *On the postcolony*. U. S. A : University of California Press.
- Mimouni, Rachidi. 1993. *La malédiction*. Paris : Stock.
- Mukenge, Arthur. 2016. *Ngemena De Paul Lomami Tchibamba : L'engagement narratif*. Paris : L'Harmattan.
- Ngandu Nkashama, Pius. 2013. *La malediction*. Paris : L'Harmattan.
- Norro, Michel. 1998. *Économies africaines : Analyse économique de l'Afrique subsaharienne*, 2e Édition, Ouvertures Économiques, Belgique : De Back Université.
- Picon-Vallin, Béatrice. *Le théâtre juif soviétique : Pendant les années vingt*. Lausanne : L'Âge d'homme.
- Sanusi, Ramonu. 2015. *Portrayals and Gender Palaver in Francophone African Writing*. Ibadan : Spectrum books.
- Seguin, Maurice. 2010. *Les normes*. Montréal : Le Ront-Point des Sciences Humaines.

Tremblay, Michel. 2011. *La grande mêlée*. Québec / Canada : Lemeac / Actes du Sud.

Thúy, Kim. 2013. *Mãn*. Montréal : Libre Expression.

Waberi, A. Abdourahman. 2002. *Balbala*. Paris : Gallimard.

IV. Les dictionnaires et encyclopédies

Dupré, Paul. 1973. *Encyclopédie du bon Français dans l'usage contemporain*. Tome II. Paris : Trévise.

Muncie, John. 2006. *Critical research. The Sage dictionary of Social Research*. London : Sage Publications, 52- 53.

V. Les cours magistraux et travaux universitaires

Bamupale Kayembe, Augustin. 2013. *L'image de l'Afrique néocoloniale dans La malédiction de Rachidi Mimouni*. Mémoire inédit / B. A. Honours. South Africa : University of Johannesburg.

Kerrigan, Dylan Brian Rum. 2010. *The accumulation of capital and the shifting construction of difference examining the relations of colonialism, postcolonialism and neocolonialism in Trinidad*. PhD Thesis. Washington D. C : American University.

Lewis, L. Ashley. 2003. *What's Black about that ? Strategic silence, Neo-Colonialism, and the Black Experience in The Fresh Prince of Bell-Air*. Master Thesis. Washington, D. C : Howard University.

Louviot, Myriam. 2010. *Poétique de l'hybridité dans les littératures postcoloniales*. Thèse inédite de Doctorat. France : Université de Strasbourg.

Ngong, Benjamin. 2008. *Pouvoir, violence et résistance en postcolonie : Une lecture de En attendant le vote des bêtes sauvages*. Thèse inédite de Doctorat. Canada : University of Minnesota.

O'Brica, Gary. 1987. *Reproduction capitaliste et la réforme éducationnelle*. Thèse inédite de Maîtrise. Canada : Université d'Ottawa.

Pozzoni, Frederico. 2012. *Travail final du cours de « Changement Social et Culturel »*. Canada : Université de Montréal.

Stemers, I. P. Vivan. 2007. *Le (néo)colonialisme littéraire : Quatre romans africains francophones devant l'édition et l'écriture métropolitaines (1959-1970)*. Thèse de Doctorat. U. S. A : Michigan State University.

Tomescu, Daniela Georgiana. March 2016. *Tournant postcolonial francophone : Nouvelles résistances et savoirs subalternes dissidents*. Thèse inédite de Doctorat. Canada : University of Ontario.

Varga, Daniel. 2004. *La politique française en Indochine (1947-50) : Histoire d'une décolonisation manquée*. Thèse inédite de Doctorat. France : Université d'Aix-Marseille.